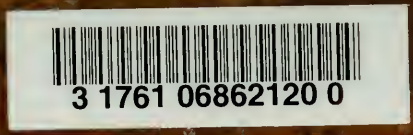
3 1761 06862120 0

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/p2oeuvresspiritu00comb

ŒUVRES
SPIRITUELLES
DE MADAME
DE COMBES.
SECONDE PARTIE.

ŒUVRES SPIRITUELLES DE MADAME DE COMBES.

SECONDE PARTIE,

Contenant ſes Poëſies, ſes Piéces fugitives, ſes Dialogues & ſes Cantiques.

A PARIS,

Chez P. M. DELAGUETTE, Libraire-Imprimeur, rue de la Vieille-Draperie.

M. DCC. LXXVIII.

Avec approbation & Privilege du Roi.

Nota. La plupart des Lettres qui compoſent ce Recueil, étant ſans date, pluſieurs ſans adreſſe, c'eſt ce qui a empêché d'y mettre un certain ordre ; elles n'en ſont pas moins intéreſſantes par les ſentimens & les conſeils qu'elles renferment : elles ont toutes été écrites de la main de Madame de Combes. Les Originaux ſont dépoſés dans la Maiſon des Dames Carmelites de Riom.

BV
4502
C6
ptie. 2

LIBRARY
APR 11 1968
UNIVERSITY OF TORONTO

ŒUVRES SPIRITUELLES DE MADAME *DE COMBES.*

CHAPITRE TROISIÉME,

Lettres Spirituelles.

LETTRE PREMIERE.

A MONSIEUR N.

Du Château des Morelles, le 16 Septembre 1763.

EST-CE vertu, eſt-ce indifférence qui vous empêche, Monſieur, de me donner de vos nouvelles? Pour moi je n'ai ni l'un ni l'autre, je ſerois bien

aise de sçavoir en quel état est votre santé ; seconde-t-elle votre zéle, ou bien votre courage aide t-il votre santé? avez-vous quelque envie de voyager à Septfonds ou ici? Les Pauvres pourroient-ils supporter votre absence? Madame du..... a-t-elle toujours la tentation de me venir voir ? Quelle saison régne chez vous? Suivant mon opinion l'aquilon s'est déchaîné, je tremble déjà & me chauffe comme en hyver ; que ferai-je dans le mois de Décembre? Je suis honteuse de ma lâcheté, j'avois eu quelques pensées de réforme, & j'espérois que peu à peu je pourrois me passer de feu, & m'y voilà presque fixée; avouons que l'esprit est prompt, & que la chair est foible; peut-être que si mon ame avoit quelque chaleur, le corps pourroit en être échauffé; mais tout est glacé chez moi.

Je suis ici fort tranquille ; bornée aux soins de mes enfans & de mon ménage, j'y vois couler les jours avec rapidité, j'y trouve peu d'occasions de faire le bien ou le mal; je voudrois profiter de ce calme pour m'étudier, me connoître, & je vous assure que ma perspective ne m'est pas moins désagréable qu'elle l'est aux autres; ce-

pendant j'ai réſolu de prendre patience & d'en uſer à peu près comme je fais avec ma fille, que les careſſes avoient un peu gâtée ; il faut plier la verge & non la rompre, ainſi je ne ſuis pas prête à finir ma tâche, à moins que quelques perſonnes ne m'aident à cet ouvrage, & chacun dans ce pays croit avoir aſſez à faire pour ſoi : ſi vous voulez me prêter votre ſecours, ne tardez point à me le procurer ; je vous payerai en vous donnant une connoiſſance pratique de la pauvreté pendant le jour, & je vous enverrai la nuit pleurer vos péchés dans une petite cellule ; là votre méditation ne ſera point interrompue par le bruit des créatures, vous n'entendrez d'autre voix que celle du chathuant dont les cris ne peuvent que réjouir un Chrétien bien diſpoſé à la mort ; ſi l'ombre des forêts ou le murmure des eaux favoriſent vos heureuſes diſpoſitions, vous pouvez en goûter toutes les douceurs ; venez faire l'eſſai que je vous propoſe : pour Madame.... je ne la crois pas encore aſſez courageuſe pour écouter paiſiblement l'oiſeau de la mort, je la logerai dans un autre quartier ſi elle m'honore de ſa viſite.

Je salue vos Dames, & suis très-sincérement, &c.

LETTRE II.

AU MÊME.

Des Morelles, le 23 Octobre 1763.

PENSIEZ-VOUS donc, Monsieur, faire un bel acte de générosité en m'offrant au Seigneur? Sa Sainteté n'acceptera un tel présent, que lorsque le feu de la tribulation aura purifié la rouille du péché. On ne va point au Ciel du premier vol, le chemin qui y conduit est étroit & difficile; ce qui me donne quelque assurance que je parviendrai au but, c'est la volonté que le Seigneur m'inspire de me sacrifier à son bon plaisir; je veux profiter de ma solitude, pour enraciner la résolution où je suis de ne m'occuper que de la gloire de Dieu & de mon salut: quel autre soin pourroit nous occuper, si nous ne consultions que les lumieres de la foi; & de quel droit les créatures prétendroient-

elles ſe placer entre Dieu & nous? Laiſſons-les dire, laiſſons-les faire, marchons avec confiance à la vue de l'étoile qui nous conduit ; ſi nous paſſons par Jéruſalem, que ce ne ſoit que pour déclarer hautement que nous cherchons le Meſſie & que nous voulons l'adorer; gardons-nous d'obſerver ce que font ſes Habitans, le moindre amuſement nous feroit perdre de vue l'aſtre qui doit nous conduire à Betlhéem. Ne penſons pas nous être trompés, lorſque nous n'appercevons qu'une étable ; celui qui en a voulu faire ſon Palais, s'y connoît mieux que nous, toutes les vertus y habitent, l'humilité, la charité, la pauvreté, &c. Nous portons avec nous une offrande digne de l'Enfant Jeſus, c'eſt la raiſon humaine dont nous ſacrifions les lumieres à la ſimplicité de la foi : que nous ſommes heureux d'avoir été choiſis parmi la multitude qui s'égare, pour connoître les deſſeins de ſa divine miſéricorde ! animons-nous mutuellement à la plus vive reconnoiſſance ; faiſons un ſacrifice continuel des jugemens des créatures & de notre orgueil ; chaque fois que nous en triomphons, nous montons pluſieurs dégrés de cette échelle myſtérieuſe qui nous

éleve vers Dieu : attendons-nous à une guerre pénible ; il suffit d'être résolus à servir le Seigneur pour réveiller la jalousie du monde & de l'enfer : n'attendons pas le son de la trompette pour prendre nos armes, tenons-les en état crainte de surprise, les enfans de Dieu ne doivent pas appréhender la malice de Satan, une mouche entre les mains du Créateur paroît à ce foible ennemi aussi prodigieuse que l'éléphant ; présentons-nous avec confiance aux pieds du Trône de la divine Majesté, & disons-lui : Seigneur, qui méritez un hommage parfait de vos créatures & qui en êtes si mal servi, après nous être présentés ici pour vous certifier que les seuls intérêts de votre gloire nous sont chers, que nous les défendrons au péril de notre vie, nous ne sommes que de foibles soldats ; mais attendant notre force de vous, que n'entreprendrons-nous pas ? Commandez & nous irons au bout de l'univers ; ou plutôt nous rentrerons dans le fond de notre cœur, où nous découvrirons une légion d'ennemis cachés que nous vous immolerons sans réserve.

Pardon, Monsieur, si je m'émancipe ainsi ; ma plume est l'instrument dont

je sais mieux me servir. Plaise à Dieu que ce ne soit pas de ma part un fruit d'ostentation; je le désavoue. Lorsque je vous écris, je ne consulte que le desir de votre avancement spirituel.... Ma santé est assez bien rétablie..... Engagez les Carmelites de prier pour nous..... Vous ferez bien mieux de travailler par vous-même à votre sainteté. Saluez de ma part, &c.

LETTRE III.

A MADEMOISELLE N.

A Riom, ce 24 Juillet 1764.

JE n'ai point eu le plaisir de vous écrire, parce que je vous sçavois absente, sans cela je vous aurois témoigné ma reconnoissance pour le service que vous voulez me rendre, & la peine que j'aurois si vous aviez quelque inquiétude de n'avoir pas aussi-bien réussi que vous l'auriez desiré; si cette ressource me manque, je m'en console en pensant que Dieu exige de moi cette dépendance, qui étant une source d'hu-

miliation, me devient très-salutaire ; c'est pour mon ame le reméde le plus spécifique ; je pense que la vôtre se fortifie dans les exercices de la charité ; comme un Militaire expérimenté, vous ne vous étonnez pas du bruit que l'ennemi fait hors du camp ; la citadelle est à Dieu, elle sera un fort imprenable, tant que la soumission, la confiance, l'humilité & la charité lui serviront de rempart. Reposons-nous avec simplicité dans le sein de la miséricorde divine ; nous ne sommes plus à nous, & il faut que la gloire de Dieu fasse seul l'objet de nos plaisirs ; augmentons-la, s'il se peut, en gagnant nos freres à Jesus-Christ. Travaillons avec ardeur, pendant que le jour luit pour nous ; lorsque le corps paroît épuisé de fatigues, consolons-nous, parce que le Seigneur renouvellera notre vigueur comme celle de l'aigle ; une éternité de repos ne nous dédommagera-t-elle pas des peines passageres de cette vie ?..... Vous voyez, Mademoiselle, que je vous écris sur un ton bien au dessus de ma portée, Dieu le permet ainsi pour notre avantage ; Madame N. souffre de si bonne grace, qu'on a presque du plaisir à la voir dans l'état où elle

eſt. L'amour de Dieu eſt un habile Médecin; je deſire qu'il ſoit en tout tems le vôtre, & celui de celle qui ſe tient honorée de ſe dire votre ſervante, &c.

LETTRE IV.

A LA MÊME.

A Riom, ce 20 Août 1764.

JE prie Dieu, Mademoiſelle, qu'il vous faſſe reſſentir les effets de ma reconnoiſſance pour le ſervice que vous m'avez rendu; vous acquérez chaque jour de nouveaux droits à ſes bienfaits. Pour quel autre travaillez-vous que pour Jeſus-Chriſt? Cet aimable Sauveur vous regarde d'un œil de complaiſance, & chaque pas que vous faites ſera libéralement payé; l'ennemi du ſalut eſpére vous intimider, mais ſi Dieu eſt pour vous, qui ſera contre vous? Les plus grandes rivieres ont leur ſource dans de très-petits ruiſſeaux. Dieu ſe plaît à choiſir pour ſes œuvres ce qu'il y a de moindre dans le monde; quel ſujet de confiance pour nous! ne nous

inquiétons point sur l'avenir, mais soyons d'une fidélité à toute épreuve; c'est Dieu qui nous conduit; avec un tel guide, il faut tendre la main & fermer les yeux; la confiance en lui, & l'humilité triomphent aisément des attaques de Satan; mais ne semble-t-il pas que je m'éloigne de cette belle vertu, en vous invitant à la pratiquer; je vous assure que j'en suis toute honteuse, je vous donne par-là une forte preuve de mon attachement; la Providence a voulu que nous nous animions mutuellement à son service; puisque les hommes n'ont pas honte de parler sans cesse de leurs puériles intérêts, rougirions-nous de nous occuper du seul objet qui mérite notre attention! nous procurerons la gloire de Dieu en secourant corporellement & spirituellement notre prochain; n'oubliez pas la misere de celle qui est bien sincérement votre servante, &c.

*

LETTRE V.

A une Religieuse Carmelite.

Aux Morelles, le 13 Septembre 1764.

SI vous êtes encore dans notre exil, je me réjouis de ce que vous y trouvez le moyen d'y accroître votre amour pour la ſouffrance; votre félicité prochaine m'occupe & me donne de grands deſirs de travailler ſérieuſement à m'aſſurer le même avantage, quoique dans un dégré bien inférieur au vôtre; ſignalez donc votre amitié pour moi, en ſollicitant fortement le Pere des miſéricordes de triompher de mon incapacité. Vous ne ſçauriez croire combien j'entends peu les affaires temporelles, & j'en trouve ici une multitude qui m'effraye; mais comme le Seigneur m'a chargé d'en prendre ſoin, je voudrois m'en acquitter de maniere à lui plaire, c'eſt le ſeul motif qui puiſſe faire agir dans les choſes oppoſées à notre inclination; allez donc, chere ſœur, vers cet enfant Jeſus que vous aimez

tant & qui ne vous refuſe rien, & priez-le de me donner l'intelligence pour régler mes affaires, ſans que ſes bienfaits diminuent l'eſprit de dépouillement qu'il attend de moi; ne quittez-point la place, que vous n'ayez obtenu l'effet de ma requête; dites au ſaint Enfant, qu'en reconnoiſſance, je vais le vêtir dans la perſonne de ſept petits pauvres enfans; préſentez à Dieu ma famille, intéreſſez-vous pour la mere qui ne vous oubliera jamais; vous en ſçavez le nom, vous en connoiſſez le cœur, &c.

LETTRE VI.

A UNE PERSONNE AFFLIGÉE.

Aux Morelles, le 5 Octobre 1764.

QUOIQUE votre lettre ait un peu excité ma ſenſibilité, en voyant l'amertume du calice que vous buvez, j'ai ſenti quelque joie de ce que Dieu fournit les moyens d'avancer vos affaires pour l'éternité; j'avois envie de vous écrire il y a quelques jours; mon

cœur me disoit que vous étiez dans la souffrance, & que vous en éprouviez une entre autres qui vous sera d'un grand prix au jour de votre couronnement; conservez les trésors dont le Seigneur vous rend dépositaire ; chérissez cette main adorable qui vous choisit pour faire éclater les merveilles de sa grace; ce n'est qu'à la fin du jour que nous serons récompensés de la fatigue du travail & du poids de la chaleur. Dieu est fidele, il ne nous tente point au-dessus de nos forces; nos souffrances sont l'heureuse semence de la gloire, que nous recueillerons dans le Ciel; nous n'oserions pas nous dire soldats de Jesus-Christ sans porter sa livrée; il nous met en main les mêmes armes par lesquelles il a vaincu le démon, la chair & le monde ; allons aux pieds de sa Croix recueillir une goutte de ce sang, qui nous rendra semblables au lion de Juda ; unissons-nous d'esprit pour demander cette force suprême ; commençons une neuvaine à sainte Thérese; sans multiplier nos pratiques, il faudra redoubler notre amour; je fais un rôle qui ne m'appartient gueres; mais le même attachement qui me rend

votre Prédicateur, me fait trouver heureuse d'être votre très-humble servante, &c.

LETTRE VII.

A UNE DE SES AMIES.

J'ÉTOIS jeudi dans l'espérance de vous voir, mais je jugeai que les pauvres avoient eu la préférence, & je renonçai à mon plaisir en leur faveur; j'espére qu'un jour plus favorable me dédommagera de ce que j'ai perdu. Comment va votre santé? Je ne vous demande rien de votre sainteté, vous puisez à pleines mains dans le trésor de la charité; pour moi dans ma solitude, je suis plus exposée à la dissipation que dans la Ville; quoiqu'il en soit, je desire bien correspondre à la bonté Divine; je suis honteuse de faire si peu, mais je prends patience, & je m'excite à la confiance dans le secours du puissant Médecin qui m'a si souvent ressuscitée. Allons souvent le consulter, ma chere amie, & quoique fasse

l'ennemi du salut, nous aurons toujours sur lui le suprême ascendant que nous donne l'auguste qualité d'enfans de Dieu; je vous supplie, si vous voulez que j'agisse avec une franche amitié, de ne jamais parler de moi, ni montrer mes lettres; Dieu vous demande ce sacrifice, c'est à cette condition que je me fais gloire d'être, &c.

LETTRE VIII.

A LA SŒUR N. REL. CARM.

Aux Morelles, le..... 1764.

JE vous souhaite, ma chere sœur, le plus beau & le plus excellent des bons jours; le magnifique jour dont je vous parle, est celui de l'éternité; je sais avec quelle ardeur vous le desirez, & que c'est l'unique souhait qui soit digne de vous; je fus un peu mortifiée de partir sans avoir eu une conversation avec vous; je ne doute pas que celui dont nous parlons, ne se trouve, selon sa parole, au milieu de nous, & ne nous inspire une plus ardente vo-

lonté de nous attacher à ſon amour, en combattant généreuſement ce qui s'oppoſe à ſes progrès : ſans doute que chaque heure couronne de nouvelles victoires, & que vous êtes fidelle à tout ſacrifier à notre bon Maître ; pour moi je ne ſçais gueres où trouver mes victimes, vous en allez être une dans le moment, car je vous quitte pour lire la vie du Saint du jour à ma famille, mon exactitude m'obtiendra de Dieu la grace de ne vous rien écrire qu'il puiſſe déſapprouver.

Je reviens à vous avec joie, ma chere ſœur : dans vos entretiens avec Jeſus-Chriſt, dites lui combien je deſire de l'aimer ; que mes ingratitudes ne le rebutent pas, car il ſçait bien que j'ai plus de légereté que de malice, & que le fond de mon cœur, tout miſérable qu'il eſt, lui appartient uniquement ; demandez-lui que toutes les perſonnes avec qui j'ai quelque rapport, prennent du goût pour la piété, l'embraſſent & s'y ſoutiennent : quelques grands que ſoient les dons que je deſire, c'eſt bien peu pour celui qui me les accordera ; j'ai d'autres beſoins qui ne ſont pas dans l'ordre ſpirituel, il en eſt le maître, il ne lui ſera pas dif-

ficile d'y remédier, j'attendrai les effets de sa bonté avec paix & confiance... Je suis, &c.

LETTRE IX.

A LA R. MERE P. DES CARMELITES.

Aux Morelles 23 Juin 1765.

LE cœur me dit de vous écrire, & je crois que le Seigneur le permet, puisque c'est lui qui forme le lien de notre union, je le supplie de la resserrer de plus en plus pour sa gloire; si j'étois capable de quelque sentiment, je goûterois ma séparation du monde; le Chevalier est mon unique compagnie, j'employe une partie de la journée à lui faire faire ses exercices; si nous étions long-tems seuls, cela lui seroit avantageux; priez le Seigneur qu'il conserve jusqu'à la mort la grace de son Baptême. J'ai vu M...., sa conversation me rendit gaye & courageuse, je me consolois de cet état où tout me paroit songe, parce qu'il m'assura que cette voie d'anéantissement me con-

duiroit à un plus grand amour pour Dieu; cependant je m'en croirois éloignée ſans la confiance que j'ai en ce ſaint homme; je crois mieux ce qu'il me dit, que ce que je crois ſentir. J'ai paſſé une cruelle journée, le ſommeil m'accable dans les momens les plus précieux, je paſſe le tems à luter contre lui, je ne puis ni parler à mon Dieu, ni l'entendre; j'ai perdu connoiſſance plus de dix fois pendant la ſainte Meſſe, mais je me ſuis dédommagée à Vépres, où j'ai chanté de tout mon cœur les louanges de notre bon Maître; M.... m'a conſeillé de faire quelques vers, c'eſt de ma plume que je tire ma récréation, ſans, néanmoins, y prendre d'autre ſatisfaction que celle d'édifier les autres, en me diſſipant par cet exercice, qui tourne ſouvent à ma confuſion. Mandez-moi ce que vous me conſeilleriez.

LETTRE X.

A UN DE SES AMIS.

La veille de l'Aſcenſion 1766.

JE ſuis perſuadée que vous recevrez avec plaiſir le bon jour que je vous ſouhaite ; je voudrois que vous puiſſiez ſuivre notre bon Maître dans la voute des Cieux, & je vous aſſure que je m'eſtimerois bien heureuſe, ſi je vous précédois, je ne regretterois pas grand choſe ici bas, & j'aurois bien de la joie de partager celle des Saints. Que cette eſpérance eſt conſolante pour nous ! N'allez-vous pas monter au Cénacle? Profitez bien du ſejour que vous y ferez, (je ne ſçai s'il eſt permis aux femmes d'y entrer) mais puiſque la Sainte Vierge y étoit, je tâcherai d'y pénétrer en qualité de ſa ſuivante ; peut-être ne me rebutera-t-on pas : je deſirerois en cette belle école parvenir à une ſcience qui fait toute mon ambition ; je me propoſe d'y bien écouter le Docteur interpréte des vo-

lontés du Ciel, je ferai de mon mieux pour m'y conformer ; en apprenant à me renoncer, j'apprendrai à me donner toute entiere à celui pour qui seul je veux subsister..... Si je ne suis pas à Riom * le 19 Mai, je vous prierois d'aller à Saint-Jean faire amende honorable de tous les péchés que j'ai commis, & demander que par une nouvelle régénération, la volonté que le Seigneur m'inspire d'être à lui, soit effective & parfaite ; je vous rendrai la pareille au besoin. Adieu, je vous souhaite d'avance les dons du Saint-Esprit, entre autres la paix de l'ame, & la joie du cœur. Je suis, &c.

* Jour de son Baptême.

LETTRE XI.

A MONSIEUR N.

Le 30 Septembre 1766.

QUOI ! pas un mot de votre santé, de celle de votre famille, il semble que vous, & les autres personnes de ma société, soyez devenues paralitiques ; ce grand dégagement est admirable en

vous, mais fatiguant pour moi; je ne doute point que vous ne ſoyez ſur le Calvaire & peut-être à la Croix; Dieu vous aime trop pour vous éloigner de cet heureux climat; ne permettons pas même à notre propre eſprit de voyager ailleurs, à moins que ce ne ſoit pour aller au Ciel; ayons confiance, nous recueillerons avec joie ce que nous ſemons avec larmes; cinq minutes de Paradis nous feront oublier nos maux; le vaiſſeau qui nous porte ſur la mer orageuſe du tems, eſt trop foible pour faire un long trajet; notre Pilote eſt ſage, laiſſons-le faire, il nous conduira ſûrement au port. Je fais peut-être plus qu'il ne me convient, quand je vous parle morale, mais mon cœur le dicte, ma plume le répéte & je me crois aſſurée que vous n'en avez qu'un plus ſincére attachement pour moi; je vous ſouhaite une bonne Fête, & prie votre bon Ange gardien de vous viſiter par de bonnes inſpirations. Puiſſe le Ciel vous accorder autant de graces que j'ai formé de différentes lettres aujourd'hui! c'eſt ce que deſire pour vous, Monſieur, votre très-humble, &c.

LETTRE XII.

A une Religieuse Carmelite.

JE voudrois, s'il étoit poſſible, vous dédommager par cette lettre, de la négligence que j'ai eue à vous rendre le ſervice que vous m'avez demandé; j'eſpére que Dieu conduira ma plume, ma main & mon cœur; je deſire n'avoir d'autre volonté que la ſienne; vous l'aimez, chere ſœur, cette volonté, & c'eſt elle qui fera vos délices, elles ſont dans cette vie accompagnées d'amertume; nous ne pouvons même, dans l'obſcurité de cette nuit, nous aſſurer de leur réalité: ſi nous avions une longue route à faire en peu de tems; ſi nous trouvions ſur notre chemin de ſuperbes Palais dont les Anges fuſſent les Concierges; s'ils nous offroient avec civilité d'entrer pour nous repoſer, pour entendre les merveilles de la Puiſſance de Dieu, & nous réjouir par les concerts du divin amour; nous ſerions bien tentés d'accepter la propoſition, & nous nous expoſerions à ne point arri-

ver à l'heure marquée au terme de notre voyage. L'amour vigilant de notre bon Maître écarte des pieges trop agréables; il jette un voile sur notre esprit qui nous empêche d'appercevoir la beauté de la voye où nous marchons; nous nous croyons dans un desert, parce que nous entendons les bêtes féroces qui, quelquefois, nous attaquent; loin de nous arrêter dans un climat qui nous semble si triste & si dangereux, nous crions sans cesse : venez à mon secours, Seigneur, commandez-moi d'aller à vous; & comme une barque suit le cours de l'eau, sans s'appercevoir du mouvement, ainsi notre volonté perdue en celle de Dieu, ne nous laisse aucune certitude de notre progrès personnel; nous craignons le naufrage, parce que notre foi est foible; nous ne pouvons douter que le Pilote n'ait la sagesse, la puissance & l'amour en partage; reposons-nous sur lui, la Croix a la vertu du liége qui revient toujours sur l'eau; soyons-y clouées, les trois cloux qui nous y attacheront sont l'amour du Pere, du Fils & du Saint-Esprit. Est-il un plus glorieux martyre! Dieu vous fera trouver le sens, où je ne vois que la let-

tre ; préſentez mon cœur à Dieu, afin qu'il ſoit digne de lui ; je le prierai d'accepter le vôtre, & de l'unir au ſien pour toujours. Adieu.

LETTRE XIII.

A UNE JEUNE PERSONNE.

DÈs votre tendre enfance, vous aviez rendu Dieu le Maître de votre cœur ; un peu de négligence, en rallentiſſant votre fidélité, a amorti les doux effets de la grace, le faux brillant du ſiécle a déjà tenté de vous ſéduire ; les amuſemens vous offrent des charmes : mille piéges vous environnent, & l'ennemi du ſalut ne néglige rien pour ravir au Seigneur une ame qui lui eſt chere. Dieu eſt jaloux de ſes dons, il vous en a gratifié, il vous en demandera compte ; les careſſes du monde ſont des fleurs ſous leſquelles le ſerpent infernal ſe gliſſe ; il laiſſe couler ſon venin ſans qu'on s'en défie, les premiers effets de ſon poiſon, ſont le dégoût des ſaintes lectures, des Sacremens, de la priere, la curioſité ſuivie

vie d'une ſecrette vanité qui fait rechercher l'eſtime des perſonnes du monde, & mépriſer la régularité de celles qui ſervent Dieu : il n'y a d'heureux que ceux qui s'attachent à ſon ſervice; c'eſt à cette expérience que je vous invite, ma chere amie; ſoyez toute à Dieu, & il vous comblera de ſes biens; il n'y a que les premiers pas de difficiles, Dieu applanira votre route, il vous offre ſa main & ſon cœur; donnez chaque jour un quart-d'heure à l'oraiſon; ſi vous y êtes fidelle, Dieu répandra ſur vous ſes tréſors; ſoyez ſa conquête, que votre cœur ſoit ſon Palais : quoique je ſois la derniere de ſes créatures, ſi je puis vous être utile, ne m'épargnez pas. Je, &c.

LETTRE XIV.

A Madame N. Religieuse.

Mon cœur s'occupoit de vous ce matin en la préſence de notre Seigneur expoſé ſur l'Autel, & le ſupplioit d'anéantir en vous, & en moi, le reſte du vieil-homme, afin que J. C. ſoit

notre unique vie. J'ai une bonne confiance que ce divin Sauveur voudra bien régner seul en nous : quelques puissent être les coups que nous recevons de sa main, ce seront toujours ceux d'un tendre pere qui punit ses enfans, parce qu'il les aime, & qui ne nous exerce dans les combats, que pour nous rendre habiles à la conquête des Cieux. Hélas ! je vois dans le monde une infinité de gens qui menent une vie très laborieuse, pour acquérir une réputation & des biens chimériques, & je ne serois pas animée par leurs exemples ! Je veux le Ciel, ou plutôt celui qui en fait l'excellence, & je me contenterois de quelques paroles ! la pénitence m'épouvanteroit ! Il m'a semblé ce matin, que, comme on divise les espéces du Saint Sacrement, sans diviser le Corps du Sauveur, de même ses épouses sont brisées par la souffrance, sans être détruites corporellement ; le Seigneur est en elles un principe de force, sur lequel elles doivent plus s'appuyer, que sur ces ménagemens humains qui servent d'aliment à la molesse ; priez donc le Dieu d'amour de me donner plus de courage pour vaincre la nature ; je le supplierai de

vous faire arriver au comble de la perfection. Je vous recommande toute ma famille : vous aimez trop la mere, pour que le mari & les enfans soient oubliés devant le Seigneur. Adieu. Je suis, &c.

LETTRE XV.

A MADAME N.

LA mort de ma cousine N., ayant été précieuse devant Dieu, n'a pu m'affliger ; elle doit être bien contente d'avoir fait son Purgatoire en ce monde. Lorsque je pense au Purgatoire, je m'imagine que les *Requiem* que nous disons, sont autant de verres d'eau que nous jettons dans les flammes : de plus longues Prieres ont un plus grand effet ; mais quand nous souffrons avec patience, pour le soulagement de ces ames, nous plongeons, pour ainsi dire, dans les flammes, & en retirons celles auxquelles il plaît à Dieu d'appliquer ce que nous souffrons en union avec Jesus-Christ. Chaque fois que nous saluons la Sainte Vierge par *l'Ave Maria*, nous cueillons & présentons, par le

miniſtere des Anges, de nouvelles fleurs à la Reine de ces eſprits Bienheureux qui nous honore d'un de ſes regards. Les *gloria Patri*, ſont offerts à la très-Sainte Trinité, & ſont autant de diamans qui embeliſſent le Tróne, & nous attirent autant de graces céleſtes. J'en dis un dans ce moment pour vous, j'eſpere que vous me le rendrez, quand vous aurez lu ma lettre. Puiſſiez-vous aimer plus franchement que jamais le Dieu de bonté! il vous préſente le cœur de ſon cher Fils, & vous vous imaginez qu'il tient en main la foudre de ſa juſtice. C'eſt le connoître bien peu, que d'avoir ces ſortes de méfiances; quelques miſérables que nous ſoyons, il n'en eſt pas moins notre cher & tendre Pere: ce qui vous nuit ce ſont moins les épreuves qui vous ſont envoyées, que les incertitudes & les retours continuels que vous faites ſur vos miſéres; cette vue vous abbat; vous croyez avoir beaucoup perdu, où vous avez le plus ſouvent beaucoup gagné; vous gémiſſez quand vous avez ſujet de vous réjouir. Aimons Dieu & ſervons-le avec confiance, avec joie & tranquillité. Je ſuis, &c.

LETTRE XVI.

A UNE DE SES AMIES MALADES.

DIEU éprouve notre foi, & nous demande un sacrifice qui nous rappelle celui d'Abraham. Le glaive brille, ma chere amie, & nous menace d'une séparation que sa grace seule peut faire supporter; c'est maintement, que sondant mon cœur, je lui demande s'il est soumis à Dieu, & s'il consent aux ordres qui semblent lui être signifiés; il répond, Seigneur, éloignez de moi ce calice, s'il est possible, cependant que votre volonté soit faite. Le même moment qui voit couler les larmes, que la douleur enfante, est aussi témoin de la secrette onction qui les accompagne; l'amour est plus fort que la mort, & subsistera éternellement. La moitié de moi-même va jouir du bien suprême; ses chaînes vont être rompues, la sainteté, l'immensité, l'éternité de Dieu vont être son partage. Un trône brillant va payer ses combats; les Anges ont préparé un Cantique pour son en-

Son Ami

trée triomphante ; les Saints qu'elle a honorés, ne la quitteront pas dans le trajet du tems à l'éternité, & la défendront dans les derniers combats. Marie, l'étoile de la mer, la préservera du naufrage, & la recevra dans ses bras, comme la mere la plus tendre reçoit l'enfant le plus chéri ; elle-même la présentera au Roi, qui plein d'amour, la couronnera. Et toi, mon ame, tu vivras en elle, parce qu'elle vivra en J. C. Le sacrifice que tu vas faire sera récompensé d'une lumiere plus grande, & d'une correspondance plus entiere. Ton amie plaidera ta cause, sera ton conseil, ta consolation ; tu la chercheras en Dieu, & tu t'avanceras par elle dans la voie des Saints ; cette partie de toi-même, qui sera dans la gloire, t'attirera, t'unira fortement à ton ineffable principe. Il est utile que ton amie s'en aille, si Dieu l'ordonne ; ce ne sera que pour peu de jours, puisque tu espére, par les mérites de ton Sauveur, la rejoindre au Ciel pendant l'éternité. Voilà, chere amie, les pensées qui me consolent ; vous nous quittez avec plaisir, vous avez raison ; puisque vous allez à celui que vous aimez, & qui vous aime. Que mon exil est

long ! le vôtre finit ; je vous en félicite, & vous recommande de ne pas oublier dans le séjour du bonheur, celle qui est, &c.

LETTRE XVII.

A une Dame vertueuse.

Oui, Madame, je rends de justes actions de graces au cœur adorable de mon Sauveur, de cette affection réciproque qu'il a mis nous ; il est la source intarissable de l'amour, puisqu'il est l'amour même. Il nous a fait éprouver l'union qui régnoit au rapport de l'Ecriture Sainte entre David & Jonathas : c'est une consolation bien grande pour moi dans ce lieu de bannissement. La sainte Loi de notre divin Maître, sa bonté, sa grandeur, font la douceur de nos entretiens : l'esprit de paix, de force & de conseil en mes divers besoins en ont été les fruits. J'ai goûté les douceurs de l'amitié pure, sincere, désintéressée : vous m'avez fait admirer les ressorts de la Providence ; c'est elle qui nous a fait connoître pour

nous mieux animer à ſon amour. Oui, mon Dieu, vous nous avez fait connoître que nous ne ſçaurions vous être plus agréable, que lorſqu'en renonçant à notre propre volonté, nous nous conduirions par la vôtre : c'eſt le but où nous aſpirons, & où nous eſpérons arriver par votre ſecours.

Ma ſanté eſt toujours telle que vous l'avez vue ; je ſuis ravie que la vôtre égale votre courage : priez pour que le Seigneur augmente celui de la perſonne qui ſe félicite d'être votre amie, &c.

LETTRE XVIII.

A UNE RELIGIEUSE.

VIVE Jeſus le Roi des cœurs ! C'eſt dans le vôtre, ma chere Sœur, & dans ceux de votre famille, que je crois voir le triomphe de cet adorable Monarque. Je me réjouis de l'hommage que vous lui rendez, & me réuniſſant à vous, je mêle mes foibles vœux à vos ardens deſirs. Je forme des réſolutions que vos priéres ſoutiendront ; je demande autant de vertus qu'il y a de lettres dans

l'alphabet; amour, bonté, charité, douceur, eſpérance, foi, grace, humilité, joie, lumiere, magnanimité, naïveté, obéiſſance, perſévérance, retraite, ſainteté, tempérance, vérité, zele, &c. Vous expliquerez la valeur de chaque mot; je ſouhaite que vous en faſſiez la douce expérience: ſi mon abſence avoit un peu refroidi la charité qu'on a eu pour moi gratuitement dans votre ſainte Maiſon, j'eſſayerois d'en renouveller l'ardeur..... La ſemence ne manque pas dans mon jardin; mais elle riſque d'être perdue, ſi elle n'eſt cultivée à propos. Je vous ſupplie toutes en général & en particulier, de vouloir être mes Jardinieres; je partagerai mes fleurs & mes fruits avec vous, ou plutôt nous donnerons tout au Propriétaire d'un fonds ſi ſtérile, qui cependant peut devenir très-fécond par le ſecours d'en haut, & les vœux que vos chéres Sœurs adreſſeront pour moi. Je deſire commencer une vie nouvelle en J. C., & me rendre plus digne par là de l'amitié dont vous voulez bien m'honorer; je ſupplie le Seigneur de vous prévenir & combler de ſes graces, tel eſt le deſir de votre très-humble ſervante.

LETTRE XIX.

A M. N.... Chanoine de....

Dans le tems de ſa maladie.

JE ſouhaiterois dans ce moment n'être pas une femme, & la plus petite de toutes, afin de trouver auprès de vous un relief qui ſecondât le deſir que j'aurois de vous écrire d'une maniere propre à vous conſoler & réjouir dans les maux que le Seigneur vous envoye pour ſa gloire, votre propre ſalut, l'édification du prochain & la confuſion de l'Enfer.

Le très-Haut qui promet la paix aux hommes de bonne volonté, veut vous faire connoître plus parfaitement le prix de ce divin tréſor, en vous expoſant auparavant aux combats les plus rudes; il ne vous conduit au Jardin des Olives, & ne vous fait boire quelques gouttes de ce Calice, où ſon cher Fils Jeſus a bu le premier, que parce que vous devez être aſſocié au même triomphe. Détournez, avec le ſecours

de ſa ſainte grace, votre penſée du ſentiment actuel de votre ſouffrance, pour n'enviſager que la récompenſe promiſe à votre foi ; encore quelques combats, ils multiplieront vos victoires & embelliront votre couronne. Jeſus eſt fidéle, ſes paroles ſont eſprit & vie ; le ciel & la terre paſſeront, mais ſes paroles ne paſſeront pas ; il n'oubliera point des ames pour leſquelles il a livré ſa propre vie ; celui qui eſpére en Dieu ne ſera point confondu ; la Croix eſt le gage de la gloire.... vous tenez en main la lettre de crédit qui doit vous introduire dans le Ciel ; un moment de tribulation ſera bientôt paſſé. L'or ſe purifie dans le creuſet ; vous y êtes, Monſieur, par la volonté de Dieu, & votre joie ſera grande quand vous ſçaurez le profit qu'en retire votre ame. Ne vous laſſez pas d'accompagner Jeſus ſouffrant, accablé ſous le poids de ſa Croix ; il vous a choiſi, parce qu'il vous aime, & qu'il veut trouver dans vous des vertus qui ſervent de fond aux immenſes richeſſes qu'il vous réſerve. Occupez-vous, Monſieur, ſi votre état vous le permet, de ces tréſors, & de cet amour ; voyez Jeſus, l'ami ſincére, qui eſt plus pro-

che de vous que vous même, qui vous exhorte à être courageux jusqu'à la fin. Surmontez par une confiance filiale dans la bonté de son Pere, & dans ses mérites, tous les obstacles que la chair, l'esprit & l'enfer vous opposent. La nuit disparoîtra, l'orage se dissipera; mais la gloire éternelle deviendra votre heureux partage. Je voudrois être en ce moment un Ange pour voler vers vous, & vous engager à vous résigner avec joie aux souffrances; mais je ne sçais ce que je dis, puisque vous avez pour guide le vrai Consolateur, & le Roi des Anges; il vous met en main les trésors du Calvaire : ce sont des armes pour le Thabor.

Excusez ma témérité réprouvée par l'usage du monde, les enfans de Dieu agissent différemment; c'est pourquoi j'espére que vous saisirez le motif qui m'a engagé à vous écrire, & qu'en ayant même quelque reconnoissance, vous ne m'oublierez point devant Dieu, qui me rend, Monsieur, Votre très-humble, &c.

LETTRE XX.

A UNE DE SES AMIES.

POUR ſuivre mon attrait & diſſiper la maladie, je trace ces lignes que je vous envoie; je vous ai viſitée de bon matin, je compte que nous ſommes dans le même domicile; je veux dire dans le Sacré Cœur de Jeſus; je m'imagine auſſi que nous partageons la fiévre qui m'a fatiguée toute la nuit. J'ai preſque perdu la voix; je ne puis chanter; jugez de mon chagrin; cependant je ſuis bien aiſe que ma poitrine ſouffre, pour la punir de ce qu'elle m'a autrefois prêté ſa force pour des Chanſons profanes. Quoique j'apprenne à me priver de vous, je ne veux rien perdre des ſentimens de votre cœur. Je ne dis point que je vous embraſſe, mais que je vous chéris en J. C., qui eſt le centre de notre amour commun; pour que cet amour s'accroiſſe en moi, recommandez-moi aux priéres de..... ainſi que ma famille; n'oubliez pas non plus le Priſonnier auquel vous ſçavez

que je m'intéreſſe. On vient de m'apprendre que ſon Jugement ſe prépare. Nous approchons à tous momens de celui que le Seigneur exercera envers nous : méritons qu'il ſoit un Jugement de miſéricorde. Adieu. Je ſuis..... &c.

LETTRE XXI.

A UN ECCLÉSIASTIQUE.

L'AFFECTION que j'ai conçue pour vous, Monſieur, ne ſe reſſent point de la foibleſſe des amitiés purement humaines. Quoiqu'éloignée de vous, je m'en occupe ; je vous viſite en eſprit, & vous demande ſi les fleurs de vos ſaints deſirs, ont rapporté beaucoup de fruits, depuis que je n'ai eu l'avantage de vous voir. Ce n'eſt point une indiſcrette curioſité qui m'engage à vous faire cette queſtion, c'eſt l'attachement le plus ſolide ; mon cœur s'unit au vôtre, parce qu'il eſt fortement aimé de Dieu. Il me ſemble que nous nous donnons la main pour nous aſſurer le bonheur éternel, où la voix de Dieu nous appelle. Sa divine bonté ayant déjà ou-

vert les yeux de notre ame, nous fait appercevoir les dangers qui nous environnent, & les ſecours qu'elle nous prépare. Elle nous montre le vuide des plaiſirs terreſtres ; elle nous invite à fouler aux pieds les uſages & les préjugés du ſiécle, à les abandonner volontairement pour ſon amour, puiſque la mort nous y arrachera ſans notre conſentement ; elle prétend opérer à notre occaſion le miracle des trois Hébreux qui furent conſervés dans la fournaiſe embraſée. C'eſt au milieu du monde qu'il faut nous ſanctifier, & cet ouvrage n'eſt rien moins qu'impoſſible, ſi nous ne ſommes attentifs & fidèles aux moyens que Dieu nous donne d'y parvenir. Ceſſons d'expoſer nos foibleſſes comme des obſtacles qui nous découragent ; mais conſidérons la durée de la récompenſe qui nous eſt préparée. Le Royaume du Ciel ſouffre violence ; nous devons donc verſer juſqu'à la derniere goutte de notre ſang pour l'acquérir, pour réparer l'inutilité de notre vie paſſée, pour témoigner à notre Sauveur notre amour. Quand je trouverai des cœurs comme le vôtre, Monſieur, je ſupplierai le Seigneur de s'en rendre le Maître abſolu, d'en faire un jardin de

plaisance, de les arroser par la grace, d'en rendre féconde toutes les vertus, d'en bannir les épines, les insectes, les herbes inutiles, & d'y prendre ses délices dans le tems & dans l'éternité; & vous regardant comme un favori de ce Souverain Monarque, je n'oublierai rien pour cultiver une amitié si pure & si précieuse aux yeux de Dieu qui en est le principe & en sera l'unique fin. Je vous souhaite les mêmes biens où j'aspire; je vous presserai; je vous solliciterai de ne rien refuser à celui qui veut être votre vainqueur. Ce qu'il demande est si agréable à donner, quand on sçait quel est celui qui recherche, qui accepte & qui récompense notre offrande. Ne nous contentons pas de nous livrer totalement à son amour: entrons dans le détail de mille petits sacrifices qui se présentent à faire à chaque instant, le respect humain, les foiblesses d'autrui, les assujettissemens de notre état; nombre d'événemens qui nous découragent, les pertes, les humiliations, &c. toutes ces choses sont comme des champs où nous pouvons moissonner chaque jour pour l'éternité. Notre récolte risquera beaucoup, si nous ne prenons nos pré-

cautions. Les bonnes lectures, les oraisons nous sont nécessaires; si nous manquons celles-ci, adieu notre fortune. Ce n'est point du raisonnement de l'esprit dont on a le plus besoin. L'humilité, la soumission de notre cœur, c'est ce qu'il y a de plus essentiel dans la voie du salut. Il n'y a que les premieres journées qui rebutent; ne faut-il pas creuser le puits, avant d'en boire l'eau? C'est de cette eau que Notre-Seigneur parloit à la Samaritaine; je vous en desire l'abondance, & si vous & moi sommes assez heureux pour nous désaltérer une bonne fois, nous ne regarderons que comme de la boue les honneurs & les biens de la terre. Nous commençons, grace à Dieu, à connoître le faux de tous les biens créés. Nous convenons qu'ils ne peuvent nous satisfaire. Allons donc à la fontaine de vie; cherchons en Dieu ces richesses immortelles, qui nous rendront vraiment heureux, & qui nous précéderont dans le Ciel. C'est dans cette divine Patrie que nous sommes attendus; les Saints, nos freres, nous sollicitent de marcher dans la route qu'ils ont suivie. Ils étoient ce que nous sommes, sujets aux passions, exposés aux mépris; ils ont combattu,

ils ont triomphé, & ils ſont couronnés. Ne tardons pas davantage à nous livrer à l'amour de notre Dieu. Je vous prends à témoins que je ne veux d'autre Maître que lui, & je ſuis perſuadée que vous le dites plus efficacement ; je ne me laſſe point de m'entretenir avec vous, ne vous laſſez point de donner des leçons à celle qui eſt, &c.

LETTRE XXII.

A MADAME...

Sur la mort de ſon Mari & de ſon beau-Frere.

QUOIQU'INCONNUE de vous, Madame, je prends la liberté de vous écrire, j'eſpére que ce ſera pour la gloire de Dieu, & votre conſolation, c'eſt tout le but que je me propoſe.

La main du Très-Haut voulant ſe hâter de couronner la vertu de M. votre époux, & de M. votre beau-frere, les a ſurpris tous deux dans l'exercice de l'humilité & de la charité; en terminant en peu de jours leur exil ſur la

terre, il les a rendus citoyens de cette patrie céleſte à laquelle vous êtes auſſi appellée, mais dont vous devez néanmoins faire la conquête avant d'y parvenir.

C'eſt pour vous en donner les moyens qu'il a multiplié vos ſacrifices, il attend de vous une ſoumiſſion conſtante & parfaite, & ſi votre volonté adhére en tout à la ſienne, l'on pourra vous attribuer ces paroles du Cantique de la Sainte Vierge: *Fecit mihi magna qui potens eſt, & ſanctum nomen ejus.*

Dieu vous dépouille, Madame, des appuis & des conſolations qui n'étoient pas aſſez épurés pour le dégré de ſainteté auquel vous êtes deſtinée. Lorſque Dieu veut régner dans un cœur, il en bannit tout, & le réduit à une nudité, à un vuide qui déſole la nature, mais qui éléve tellement l'ame, qu'elle ſe conſoleroit ſur le champ des pertes qu'elle fait, par l'eſpoir des tréſors de graces & de bénédictions céleſtes qui doivent l'inonder dans la ſuite, ſi Dieu ne lui voiloit le ſecret de ſon amoureuſe opération, afin de rendre ſa foi plus méritoire; ce Dieu d'amour à qui vous fûtes préſente, avant tous les ſiécles, veut bien permettre

que je sois l'écho des paroles que sa bonté vous adresse pour votre consolation.

Femme pourquoi pleurez-vous? Je n'ai ravi votre époux que pour le mettre dans la gloire, & je veux désormais que mon cher Fils soit substitué en sa place. Votre Sauveur vous adresse aussi la parole, & vous dit : Si vous voulez être à moi, je serai votre consolateur, votre conseil, votre ami, votre véritable époux; vos intérêts & vos enfans, seront les miens. Mon Pere vous a traité comme sa fille chérie, il a pris de mon calice quelques gouttes d'amertume, dont il a détrempé les joies & les flatteuses espérances qui vous promettoient des jours heureux & tranquilles sur la terre; sans ce salutaire breuvage, vous auriez pû vous reposer sur les choses créées, & par ce défaut de diligence dans les voyes de Dieu, vous n'auriez pas répondu à la grandeur des desseins de mon Pere sur vous.

Adorez donc ses miséricordes, noyez votre volonté dans la sienne, & lorsque la nature réclamera en vous ses droits, venez aux pieds de ma Croix, poussez-y vos plaintes, répandez-y vos larmes, & ne quittez point la place sans

avoir écouté ma voix qui vous parlera au fond de l'ame.

Je vous dirai ; bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés ! Qu'un pere châtie l'enfant qu'il veut rendre parfait, lorsqu'il abandonne à son propre sens, celui, qui en secouant son joug se perd par les plaisirs, la jouissance des vaines richesses & d'une fausse paix plus dangereuses que la guerre... S'il a fallu que j'aye souffert pour entrer dans la gloire, que doivent attendre mes disciples ? Quelle créature fut autant aimée de Dieu & de moi que ma sainte Mere ; & qui a jamais été éprouvée comme elle ? L'épreuve produit la patience, & la patience une couronne immortelle ; courage ma chere épouse, portons ensemble la croix, montons sur le calvaire, & nous passerons delà sur le Thabor, où nous établirons une demeure permanente ; le travail est court, mais la récompense sera éternelle..... Si vous êtes à moi, & si je suis à vous, qu'est-ce qui peut vous manquer ? J'ai nourri avec cinq pains, cinq mille hommes dans le désert, ne pourrai-je pas soutenir votre famille ? J'ai instruit les hommes les plus

grossiers, laisserai-je vos enfans qui deviennent plus que jamais les miens, sans une solide éducation? Mon cœur fut touché de l'affliction de la veuve de Naïm, sera-t-il insensible à la vôtre? Je ressuscitai son fils. Ah! je ferai encore plus pour vous en devenant votre époux. Oh que la gloire qui vous est destinée sera grande, si vous ne négligez point les moyens de l'acquérir! Les voici: le 1er. Des actes réitérés d'une entiere soumission 2e. Recourir à l'Oraison & aux Sacremens. 3e. Ne point faire connoître votre douleur aux créatures, mais les édifier par un langage plein de foi & de soumission. 4e. Faire peu de cas des consolations humaines. 5e. Ne rien négliger pour l'instruction chrétienne de votre famille, veiller exactement afin que les maximes du siécle n'en corrompent point les mœurs. 6e. Etre une copie de la femme forte dont parle Salomon, vous assujettissant au détail de votre ménage, tâchant par votre exactitude à vos moindres devoirs, de faire la joie de votre nouvel époux. 7e. Etre fidelle à inscrire vos recettes, vos dépenses journalieres, ainsi que le feroit un Econome de vos biens, ne vous mettant

point au lit sans avoir satisfait à ce sacrifice d'attention & d'obéissance que j'exige de vous. 8e. Ne point permettre à votre cœur de desirs empressés, d'avoir auprès de vous MM. vos beaux-freres que je sanctifie comme vous par les tribulations. 9e. Remercier Dieu qui par condescendance pour votre foiblesse, permet que vous trouviez de la satisfaction dans la compagnie de M. votre frere, & tâcher néanmoins de purifier cet attachement, en vous soumettant à sa privation, si telle est la volonté de Dieu. 10e. Vous regarder comme une étrangere sur la terre, ne vous attendre qu'à des croix de toute espéce, les embrasser d'avance en esprit, & remercier celui qui vous les présente, en recitant quelques *Gloria Patri*. 11e. Réfléchir peu sur vos pertes & sur vos peines; mais lever les yeux au Ciel, vous disant intérieurement, voilà ma patrie, ma félicité, poursuivons notre route; Jesus est avec moi, & ne m'abandonnera jamais. 12e. Enfin, vous tenir paisible dans tous les événemens, sanctifiant votre vie par l'aumône, la priere, la mortification; & attendant la mort avec la plus douce confiance; car elle sera pour vous l'assurance du

bonheur que je vous ai acquis par mes souffrances.....

Voilà, Madame, ce que j'ai cru pouvoir vous marquer avec d'autant plus de sécurité, que les considérations humaines n'y ont aucune part; j'espére que vous ne chercherez point à connoître qui je suis, & que nous ne nous connoîtrons ici bas qu'en Dieu, pour nous reconnoître véritablement à la droite de son cher Fils dans le jour de ses justices; souvenez-vous de moi dans vos prieres, & je ne vous oublierai point, Madame, dans les miennes. C'est ce qu'ose vous promettre celle qui est, &c.

LETTRE XXIII.

A une Personne malade.

Je vous écris autant pour me dissiper, que pour vous récréer, si vous y avez de la disposition; ou en êtes-vous de vos infirmités? Je pense que je pourrois aujourd'hui aller de pair avec vous, du moins quant à la poitrine & à l'estomach, je crois que si nous

nous étions dans la même chambre, nous ririons l'une de l'autre; faisons-le de loin; malgré l'opposition de la nature, nous avons des motifs de joye dont il faut faire usage; notre prison s'ébranle, & le moment même de son écroulement nous mettra dans l'heureuse liberté que la foi nous montre, que l'espérance attend, & dont notre amour jouira. Si je ne tâchois pas de me dissiper, il y a des momens où ma santé & ma solitude me décourageroient; mais comme la miséricorde Divine englobe tout, je me retrouve dans son sein: allons jusqu'au bout avec courage & avec confiance, je ne crois pas être en état de célébrer la fête de Notre-Dame du Carmel; prenez soin de mes intérêts auprès de notre bonne mere..... Dans la peine où je suis, de ne pouvoir me rendre à l'Eglise, ce Divin Sauveur me dit: je connois le desir que vous avez de me recevoir, il me suffit; pour vous dédommager, soulagez quelques pauvres, ou consolez quelques affligés; vous êtes du nombre de ceux-ci depuis long-tems, vous êtes à Dieu totalement, ne vous séparez jamais de lui, soyez au contraire enflamée de plus en plus à la vue des souffrances par les-

quelles il vous purifie, & demandez à notre divin Maître, la même grace pour celle qui eſt, &c.

LETTRE XXIV.

A une Perſonne qui vouloit revenir à Dieu.

AME rachetée par les ſouffrances & la mort d'un Dieu, vous qu'une nuit obſcure ſemble envelopper, & qui ne diſtinguez dans le cahos où vous vous croyez précipitée, qu'un aſſemblage monſtrueux d'iniquités dont le poids vous accable en vous raviſſant l'eſpérance chrétienne qui doit vous ſoutenir; ſouffrez qu'à la faveur d'une lumiere céleſte, j'oublie mes propres ténébres pour eſſayer à l'aide de l'Eſprit-Saint de diſſiper les vôtres, & de ranimer en vous cette confiance qui n'eſt que cachée, & que Dieu par ſa bonté fera briller malgré la profonde nuit que vous éprouvez..... Il eſt juſte que vous ſoyez affligée; c'eſt une ſuite de vos infidélités paſſées: mais loin de produire le découragement, cela doit vous faire

chercher des motifs salutaires de consolation.

C'est Jesus-Christ lui-même qui vous les présente, & qui vous dit du haut de sa Croix, où son amour pour vous l'a attaché, de ne point outrager sa tendresse, en doutant qu'il veuille vous recevoir à pénitence, lorsqu'il n'a rien épargné pour vous retirer de l'abyme & vous ouvrir le Ciel.

C'est Jesus-Christ qui vous conjure de ne point écouter les suggestions du démon, qui prévoyant les desseins de la divine miséricorde sur vous, fait ses efforts pour vous en rendre indigne par le désespoir. C'est Jesus-Christ qui touché de vos égaremens, vous a fait appercevoir le précipice où vous alliez tomber, afin que revenant sur vos pas, par l'examen des péchés de votre vie, & leur accusation simple & entiere au Saint Tribunal, vous en receviez une parfaite absolution, & commenciez une vie de grace & de sainteté qui vous méritera une gloire éternelle.

C'est Jesus-Christ qui vous atteste lui-même, qu'il ne veut point la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse, & qu'il vive. C'est lui qui vous assure qu'il y a plus de joye dans le Ciel pour un

pécheur pénitent, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes.

C'est Jesus-Christ qui vous a cherché comme sa chere brebis, & qui vient vous arracher aux loups pour vous réunir à la compagnie des Saints, après vous avoir apportée sur ses épaules. C'est lui qui se présente à vous, comme votre frere, votre ami, votre Sauveur; ce n'est point avec l'appareil d'un Juge, mais d'un suppliant qu'il s'adresse à vous. Ne me fuyez pas, vous dit-il, lorsque je vous poursuis; ne m'ôtez pas la gloire de vous avoir vaincue par mes charmes; regardez mes pieds, mes mains & mon cœur, dont les blessures sont autant de voix qui vous assurent que mon plaisir est de faire miséricorde; ne m'alléguez point vos anciennes & perpétuelles ingratitudes; mes bontés pour vous les surpassent; mon amour est pour vous tel que je ferois prêt à me sacrifier de nouveau pour votre salut; si vous êtes blessée à mort, je puis vous guérir; si vous êtes pauvre, je puis vous enrichir; si vous craignez de tomber dans l'abyme, je puis vous conduire au Ciel: enfant chéri ne fermez ni vos oreilles ni votre cœur à mes sollicitations, respirez à l'ombre de ma miséricorde, si j'eusse voulu vous

perdre, je ne vous aurois pas avertie du danger. Quelques vicieuſes qu'ayent pu être vos bonnes œuvres dans le principe, comme le prochain en a été édifié, vous ne ſerez pas traitée à la rigueur ; je ſuis prêt à tout oublier, à tout pardonner; le Ciel & la terre paſſeront avant que je vous abandonne le premier; je vous ai connue au jardin des olives, & enfantée ſur le Calvaire ; je vous ai épouſée ſur la Croix, & je vous couronnerai dans le Ciel : ceſſez donc de dire : j'ai trop péché pour obtenir mon pardon; les iniquités remiſes ſont, comparées à mon amour, comme une goutte d'eau dans la mer; ma patience eſt invincible; la miſere d'une ame eſt le triomphe de ma bonté; où le péché a abondé, ma grace ſera ſurabondante; je puis faire d'une pierre un enfant d'Abraham. *Pater*, oui c'eſt à un Pere, & non à un tyran que vous avez affaire; l'enfant prodigue ne donne pas une plus grande joye par ſon retour vers ſon bon Pere, que celle que j'attends de vous; levez-vous, je vous ſoutiens, venez, &, vous jettant aux pieds du Pere céleſte, avouez que vous avez péché, mais que cet aveu n'altére point votre confiance; je ſuis votre caution, vous ſerez lavée,

nourrie dans la maiſon Paternelle ; les Anges & les Saints célébreront par l'harmonie de leurs concerts, votre heureux retour, & l'excès de mon amour qui vous a ſauvé.

Gravez profondément dans votre eſprit ce que vous venez de lire ; exécutez fidélement ce que vous dira votre conducteur dans les voyes du ſalut ; mépriſez les doutes que ſuſcite l'ennemi de votre ſalut ; faites beaucoup d'actes d'humilité, ne ſoyez pas trop long-tems ſeule, ouvrez votre cœur à l'amour de Dieu, & entrez par l'amour dans le cœur adorable de Jeſus. C'eſt dans cette fournaiſe que vos péchés ſeront conſumés, pourvû que vous ſoyez ſoumiſe & obéiſſante à ſa volonté. Quoique je vous ſois inférieure en tous points, je ſouhaitte avoir ſervi d'inſtrument à la grace qui doit vous fortifier. Si cela eſt ainſi, j'en remercierai le Seigneur, & ne ceſſerai de lui demander pour vous la paix du cœur ; vous aurez bien d'autres graces à demander pour votre ſervante, &c.

LETTRE XXV.

A UNE RELIGIEUSE.

PUISQU'ON célébre demain votre Fête, je veux vous envoyer un bouquet; il eſt ſimple, ce n'eſt que par la voye de la ſimplicité que je viens à vous, & vous ſçavez que mon cœur n'eſt jamais plus content que lorſqu'il agit avec l'ingénuité dont vous lui donnez l'exemple. Je n'ai ni les charmes ni l'innocence des enfans; mais j'en aime ſouverainement le langage & la conduite; je conſens même à paſſer pour inſenſée aux yeux du monde, pourvu que je ſois ſage aux vôtres. Vous vous faites petite avec les petits, vous n'en rebutez aucun, & je me tiens aſſurée que vous recevrez volontiers mon préſent; c'eſt une roſe, elle eſt le ſymbole de la vie intérieure; la branche qui l'a portée dans les commencemens n'a produit que des épines; après s'être un peu fortifiée par la vertu de la ſéve, on a vû ſortir quelques feuilles qui ne ſe ſont développées que par la chaleur du ſoleil, & la fraîcheur

de la rosée ; la tige en s'élevant produit enfin un petit bouton, qui se nourrissant de plus en plus, force la coquille où il est comme empriſonné, de faire diverſes ouvertures, par leſquelles on apperçoit une vive couleur ; ce petit bouton ſi reſſerré ſe gonfle, briſe ſans ménagement ſon écorce, s'étend, s'épanouit, brille, embaume l'air, & invite la main à le cueillir ; ces épines ſont les tentations qui attaquent ceux qui veulent ſe livrer à la vie intérieure ; la ſéve repréſente la grace, les feuilles ſont les bonnes réſolutions ; le ſoleil, la Communion ; la roſée, l'oraiſon ; le bouton, l'amour Divin ; la coquille, les ſens ; les couleurs & l'odeur ſont les vertus qui invitent l'époux ſacré à prendre ſon plaiſir dans l'ame qui vit en lui & pour lui ; la racine de Jeſſé l'a produite cette fleur, & la main du Créateur l'a cultivée ; mais que dis-je ? C'eſt à vous à me donner des leçons ſur cette matiere..... Pour célébrer les vertus de votre ſaint Patron, mon inſtrument ſera mon Pſalterion que je vais remonter ; j'en conſacre tous les ſons à la louange du Seigneur & de ſes Saints ; ce concert ſera d'autant plus charmant, que je compte que vos cheres ſœurs y ſe-

ront leur partie ; les voix & les cœurs ſeront d'accord, je crois déjà les entendre ; comptez ſur l'attachement ſincére avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXVI.

A MADAME N.

Avant un voyage.

VOUS avez deſiré, Madame, faire ce voyage, vous aviez des motifs raiſonnables de le faire ; la Providence a ſecondé vos vœux, en vous procurant le tems, & les moyens de réaliſer ce projet, & lorſqu'il eſt queſtion de l'exécution, il ſe préſente des obſtacles ; la fatigue & l'ennui de la route, la ſéparation de vos amies, la crainte de ne pas trouver dans votre fils, les qualités que peut-être votre amour propre lui ſuppoſe, &c. Toutes ſes raiſons ſont vaines, votre voyage eſt néceſſaire, ou du moins de bienſéance, & voici les moyens de le rendre utile à votre ſanctification : les préparatifs que vous devez faire, doivent vous rappeller ceux

qui doivent précéder le voyage de l'éternité; vous devez laiſſer dans le plus grand ordre les affaires de votre famille; Dieu peut-il être glorifié dans la confuſion? Deſirez l'eſprit d'ordre, & vous l'obtiendrez. Arrêtez tous vos comptes avec ceux à qui vous êtes redevable; payez autant qu'il ſe pourra, ou tout au moins donnez entiere ſureté à tous; ne faites que la dépenſe néceſſaire pour votre habillement, du linge commun, rien de ſuperflu. Souvenez-vous du ſacrifice que vous avez fait à Dieu; chériſſez plus votre laine que les étoffes du levant; aimez l'abjection qui en rejaillit ſur vous & vos enfans; en ſont-ils moins les héritiers du Royaume Céleſte? & s'il plait à Dieu de leur donner un rang ſur la terre, a t-il beſoin de votre induſtrie pour les y établir? Acceptez toutes les ſollicitudes & fatigues que vous devez éprouver; la rudeſſe de la voiture, la malpropreté des auberges, le défaut de ſommeil, l'abſtinence, l'épuiſement de votre ſanté, & de vos facultés; faites plus, réjouiſſez-vous de ce que vous êtes réputée ſi pauvre, ſi dénuée de tout, que celle qui vous reçoit dans ſa maiſon, le fait par un principe de charité; ſoyez ſatisfaite de la

cenſure des uns, de la mauvaiſe opinion des autres, n'en diſſuadez perſonne, mais agiſſez en tout avec ſimplicité.

Veillez ſur votre cœur à l'abord de la maiſon où vous trouverez votre enfant; lorſqu'on vous le préſentera, embraſſez-le avec tendreſſe, mais ſans foibleſſe, & que ce ſoit un moment où vous en ferez à Dieu le plus ſincére ſacrifice.

Ne recherchez point à faire remarquer les heureuſes qualités du cadet, elles ſe découvriront ſans que votre amour propre s'en méle. Penſez que le ſéjour que vous ferez chez votre parente doit être un noviciat rigoureux; vous ſçaviez mal commander lorſque vous gouverniez : ſachez du moins vous ſoumettre.

Enviſagez-la comme celle qui vous tient la place d'une ſupérieure; par ce moyen vos civilités vous deviendront méritoires aux yeux de Dieu.

Ne cherchez point les occaſions de produire votre eſprit, ſi ce n'eſt pour faire goûter la vertu, & n'oubliez point l'expérience que vous avez faite de ſa foibleſſe.

Qu'une conſtante mortification répare

le désordre qu'occasionne ordinairement la dissipation extérieure ; appliquez-vous par proportion à fortifier la citadelle interne, veillez plus que jamais. Que les exercices de votre journée soient reglés ; que l'oraison soit le point fondamental, sur lequel votre piété s'appuye, fréquentez les Sacremens, les jours de Dimanches & de Fêtes ; suppléez aux visites de charité que votre parente ne pourroit pas vous laisser faire ; priez-la de vous employer sans cérémonie, soyez prête à tout, & par cet esprit de religion qui ne doit point vous quitter.

Ne permettez-point à votre imagination d'idées de fortune ; la vôtre se fera par l'humiliation, & celle de vos enfans par une éducation vraiment chrétienne.

Vous aurez à souffrir lorsque vous entendrez des discours qui blessent l'Eglise, dans plusieurs de ses membres ; ce que vous diriez ne changeroit rien, & vous risqueriez de perdre en vaines contestations, le plus parfait des biens, (la paix du cœur).

Gémissez dans le secret, priez ardemment, & si vous êtes comme forcée de vous expliquer, faites-le avec une noble hardiesse sans vous écarter des ré-

gles de la modération chrétienne ; voudriez-vous moins ménager les intérêts de l'Egliſe que les vôtres : la prudence doit tout régler.

Réjouiſſez-vous de ce que Dieu ſe trouve par-tout, & de ce que vos plus chers amis ſe retrouvent en lui ; ſoyez perſuadée que le lien qui nous unit, devient plus parfait à proportion que la nature y a moins de part.

Voilà ma chere amie ce que vous m'avez demandé, ſi je vous ai parlé avec la ſimplicité qu'exige la confiance dont vous m'honorez, mon cœur vous ſuivra dans votre route, & mes vœux hâteront votre retour, ſi telle eſt la volonté de Dieu ; je compte que vous n'oublierez pas dans vos fatigues & vos peines, celle qui n'eſt pas moins votre amie que votre très-humble, &c.

LETTRE XXVII.

A MONSIEUR N.

BON jour, Monſieur... votre courage ne s'eſt pas démenti. N'avez-vous point payé la petite ſatisfaction que vous parûtes

goûter en me voyant? Si cela eſt, remerciez le Seigneur qui vous donne une preuve de l'amour jaloux qu'il a pour vous, quoiqu'il ſoit lui ſeul le lien de l'union qui eſt entre nous, n'aimant l'un & l'autre rien qu'en lui & pour lui; cependant il blâme & punit quelquefois les conſolations que nous cherchons hors de lui. Réjouiſſons-nous donc, Monſieur, des arrhes qu'il nous envoie de cette bienheureuſe félicité; les croix, les tribulations que ſa main nous diſpenſe, ſont nos plus excellens tréſors, perſonne ne nous les envoie; mais nous, qui, par la foi, en connoiſſons le prix, ſavourons au milieu des flammes de la fournaiſe de ce malheureux monde, les délices de cette paix & de cette tendre confiance que l'Eſprit-Saint, notre doux zéphir, ſouffle de tems à autre dans nos ames. Que nous ſommes bien entre les bras de Dieu, & que nos ennemis doivent être confus d'être humiliés par de petites créatures! Qu'ils le ſeront bien davantage lorſque les divins lauriers couronneront nos combats! Penſons à ce bienheureux moment, il n'y a point de préſomption à s'en flatter, lorſqu'on eſt fortement réſolu de tout ſouffrir pour y parvenir. Nous ſommes

les enfans du Très-Haut ; les Croix ſont ici leur appanage . & leur gloire ſera l'éternité : ce beau jour luira bientôt. Hâtons-nous, travaillons dans la nuit pour goûter le repos qui nous attend dans le Ciel. Je n'ai pas cru interrompre mon Oraiſon en vous écrivant, le tems m'auroit peut-être manqué ; & je ſuis bien aiſe de vous donner, par ce petit mot, une preuve de l'amitié que j'ai pour vous. Je ſuis, &c.

LETTRE XXVIII.

A une Ame affligée.

Quand on eſt comme je le ſuis dépourvue de lumieres & de ſcience, & réduite par mon ſexe au ſilence, il faut avoir, Monſieur, bien de l'oſtentation, pour entreprendre de ſe produire ainſi ſous le titre de moraliſte ; ou je crois pouvoir fonder mon excuſe, ſur le zele que j'ai toujours eu pour votre avancement ſpirituel. Dieu qui ſe ſert ſouvent de ce qu'il y a de plus abject pour opérer ſes merveilles ; ſe ſert de moi comme d'un frélon qui réveille par

ſon bruit quelqu'un prêt à tomber dans l'aſſoupiſſement : d'après cette idée qui vous rendra le motif de ma lettre, voyant votre découragement, je vous dis : prenez garde que l'ennemi qui n'a pu vous vaincre en nombre d'autres attaques, ne ſe ſerve du prétexte de l'humilité, pour diminuer votre confiance dans le Seigneur. Permettez-moi de me joindre à vous pour repouſſer ſes traits : n'ayant pu prendre Béthulie par la force de ſes armes, ce nouvel Holopherne entreprend de couper les acquéducs par leſquels la grace ſe communiquoit à notre ame, & répandant le brouillard dans notre eſprit, il ſe flatte que nous ſerons forcés de céder la place ; mais ne nous épouvantons pas, l'oraiſon de Judith ſçut triompher des ruſes de l'ennemi & des efforts des troupes ; nous avons le même recours, & nous aurons le même ſuccès. Premiérement, nous croirons que Dieu n'abandonne jamais ceux qui ſe confient en ſon ſecours ; nous avons eu le bonheur de lui conſacrer ſpécialement tout notre être ; nous ne déſavouerons jamais un choix ſi ſage & ſi juſte ; il a tellement agréé notre hommage, qu'il nous a accordé les graces que nous lui

avons demandées avec le plus d'ardeur ; nous avons desiré l'humilité, la pureté d'intention, & la force pour satisfaire dans ce monde à ce que nous devons à sa Justice. Dieu nous a exaucés d'une maniere admirable, & nous nous effrayerions de la preuve qu'il nous donne de sa bonté ! Ne prenons pas le change, notre impuissance, nos miséres vont devenir la base & l'œuvre de ses miséricordes ; ce bon Pere ne délaisse pas ses enfans, parce qu'ils sont infirmes. Il nous aimoit avant que nous fussions ; il nous a conservés, lorsque nous nous servions de ses dons pour l'offenser ; il nous a rappellés à lui ; nous avons reconnu qu'hors de lui l'on ne peut être heureux ; nous nous sommes livrés à ses soins. Le Démon jaloux d'un bonheur auquel il ne peut prétendre, témoin de la générosité de nos résolulutions, fait les plus grands efforts pour nous en détourner : Dieu se sert de lui pour que le combat conduise à la victoire, & la victoire à la récompense ; il est de l'intérêt de la gloire de Dieu de nous soutenir dans les assauts auxquels son service nous expose ; laissons les créatures raisonner à leur maniere ; pour nous, fortifiés par le Dieu des

combats, marchons avec intrépidité, malgré les ténébres qui nous enveloppent. L'amour du plus tendre pere n'eſt qu'une foible image de l'amour infini que notre Pere céleſte nous porte ; il prévoit nos beſoins, il y pourvoit d'une maniere d'autant plus admirable, qu'en cachant à nos yeux les reſſorts de ſa bonté, nous penſons mériter les coups de ſa juſtice. C'eſt ainſi qu'il met en ſûreté les tréſors dont il nous enrichit. Laiſſons-le faire, ſuivons à l'aveugle l'étroit ſentier par lequel il nous conduit à lui : le chemin de la Croix ne peut nous égarer. Jeſus qui nous y précéde, leve tous les obſtacles, ce que nous y croyons voir d'effrayant, eſt un artifice de l'ennemi. Marchons d'un pas ferme, ne comptons point ſur notre prudence, nos lumieres nous ſéduiroient. Jeſus, qui eſt la vérité, ne peut nous tromper, rappellons-nous ce qu'il diſoit à ſes Diſciples : *le monde ſera dans la joie, & vous ſerez dans la triſteſſe ; mais votre triſteſſe ſe changera en joie.* La ſageſſe de la Croix eſt réputée folie aux yeux du ſiécle, nous aurons notre tour, notre Royaume n'eſt pas de ce monde ; endurons donc encore un peu de tems, que nos peines ſeront bien payées ! ne

ſommes-nous pas bienheureux d'être marqués du ſceau de la Croix? Au jour du Jugement la ſplendeur de cet étendart réfléchira ſur nos têtes, & forcera les mondains, condamnés à une infamie éternelle, à reconnoître leur erreur.

A ces réſolutions vous reconnoîtrez votre amie & ſervante, &c.

LETTRE XXIX.

A UN DE SES AMIS.

VOUS m'êtes trop préſent pour que vous puiſſiez penſer que je vous néglige; mais j'imagine ce que vous deſireriez, c'eſt, ſans doute, que je ſuplée par lettres aux converſations de piété que nous avions quelquefois enſemble. Ah! j'ai toute ſorte de raiſons de ne m'en pas méler, & c'eſt à vous de faire de pareils frais en ma faveur; que pourriez-vous attendre d'une femme, qui ne voit que démolitions de bâtimens, qui n'entend que des coups de marteau, & qui ſemblable au berger ne fait que tranſporter ſa tente d'un endroit à l'autre? Mon imagination ne me

représente que des pierres, du sable & de la chaux; il est vrai que mon cœur n'en est pas moins à Dieu, & que j'espere que le tumulte extérieur ne troublera point la paix intérieure dont je vous prie de demander pour moi la continuation.

Je vous desire dans cette solemnité à laquelle nous nous disposons, un avant goût des joies du Ciel; si nous étions assez heureux pour faire cette expérience, nous trouverions notre exil trop long. Cependant nous l'avançons chaque jour, & comme le terme ne peut être éloigné, mettons tout en usage pour assurer notre fortune. Si nous trouvons du plaisir à y penser, que sera-ce lorsque personne ne pourra ravir notre bonheur? Vivons donc avec cette douce confiance. Les épreuves que le Seigneur nous envoie sont autant de billets qui nous donnent droit d'entrer dans ce beau séjour. Nous rions à présent de nos peines passées; dans peu nous en ferons de même de l'affliction d'aujourd'hui? n'est-ce pas s'attrister bien mal-à-propos! point d'autres douleurs que celles du péché. Evitons-le & vivons joyeux dans l'accomplissement de la volonté de notre Pere céleste.

LETTRE XXX.

A UNE RELIGIEUSE.

BON jour, mon amie, bon jour encore sur la terre, puisque Dieu le permet ainsi ; l'on m'annonça avant hier que vous étiez à l'extrémité ; j'eus une petite foiblesse de cœur, & fus prête à demander un petit cordial ; j'allai chercher aux pieds de la Croix la force qui m'étoit nécessaire ; j'avois plusieurs sacrifices à faire : le vôtre, celui de mon fils, celui du Pere Supérieur, & peut-être celui d'une autre amie, car je n'en ai point sçu de nouvelles depuis le départ de mon fils. Notre divin Maître eut pitié de ma détresse ; il me rendit assez courageuse pour me soumettre à sa volonté, & j'espere qu'il m'entretiendra par sa bonté dans une disposition qui est certainement son ouvrage. La lettre de la Mere Supérieure, & votre billet ont remedié à une partie de mon inquiétude. Plaise à notre Dieu de vous conserver pour sa gloire, plutôt que pour votre amie.

LETTRE XXXI.

A une Demoiselle.

JE me rappelle très-bien, Mademoiselle, que je vous dois une visite & une réponse; je vais m'acquitter d'une partie en attendant que je puisse satisfaire à l'autre; puisse cette lettre vous récréer un moment! Le Seigneur qui veut que nous portions son joug avec joie, nous permet des amusemens, lorsque son amour & sa gloire sont comme les haies entre lesquelles nous aimons à nous promener; & lorsque le Soleil de la tribulation nous brûle, il ne nous défend point de nous rafraîchir à l'ombre d'une sainte confiance. D'après ce principe, je vais vous rappeller un trait de la vie d'Esope qui m'a fort amusée, parce qu'il me représente l'état de mon ame; ce Philosophe me ressembloit par la taille, mais il lui manquoit l'avantage de connoître Dieu, dont l'amour auroit couronné sa vertu; quoiqu'esclave il surpassoit ses Maîtres en sagesse. Le Roi de Perse, nommé Crésus, prenoit

ſes conſeils ; il lui avoit confié l'adminiſtration de ſes finances ; ſa faveur excita la jalouſie des Courtiſans, qui l'accuſerent d'infidélité, certifiant qu'il portoit chaque jour dans une caſſette particuliere ce qu'il déroboit à l'Etat ; il fut décidé qu'il payeroit par ſa mort, un vol auſſi manifeſte ; le Roi avoit peine à croire ſes accuſateurs, qui eurent ſoin de ſaiſir la caſſette, afin que le Roi fût convaincu par ſes propres yeux. Eſope parut embarraſſé lorſque Créſus lui demanda la clef ; il fallut obéir. Ses ennemis triomphoient d'avance ; on ouvre, & l'on ne trouve qu'une caſaque de guenille, qu'Eſope laiſſoit croire un tréſor. Le Roi lui demanda ce que cela ſignifioit, & pourquoi il viſitoit ſi ſouvent cette caſſette ? Il lui répondit avec ſa modeſtie accoutumée : Sire, vous m'avez accablé de bienfaits, j'appréhendois d'oublier ma pauvre origine, crainte d'être ſurpris par la vanité. Je conſidérois mon ancien habit, & me diſois : *Eſope ſouviens-toi de ce que tu as été, & ce que tu ſerois encore ſans la bonté de ton Roi Créſus.* Voilà ce que je me rappelle volontiers, lorſque je me trouve avec des ames qui me ſont plus ſupérieures que ne l'étoit Créſus à

Esope. Cependant j'essaye quelquefois de me faire valoir à mes propres yeux, afin d'élever mes inclinations, & me rappellant l'Epitre de S. Paul : *sont-ils Hébreux ? je le suis.* Je me dis, sont-elles aimées de Dieu? je la suis ; sont-elles dans la résolution d'être toutes à lui? j'y veux être ; prétendent-elles au Ciel? j'y aspire ; renoncent-elles à toutes attaches humaines? j'en veux rompre les liens. Dieu est leur Pere, il n'est pas moins le mien ; mais elles sont épouses, je ne suis que foible fervantes..... Elles offrent des œuvres ; je n'ai que des paroles, & le desir d'avoir quelque chose de mieux. J'espére que leurs saintes prieres & leur charité se signaleront à mon égard, & qu'à force de parler leur langage, c'est-à-dire, celui de la vertu, je m'enflammerai d'amour pour elle, & la pratiquerai à leur exemple. Je ne vous dis rien des vœux que je forme pour vous, & pour cette tendre mere qui s'intéresse si vivement à mon salut. Je l'embrasse avec la même amitié avec laquelle j'ai l'honneur d'être pour la vie, &c.

LETTRE

LETTRE XXXII.

A MONSIEUR DE N.

Vous ſçavez que le langage de la foi l'emporte dans les enfans de Dieu, ſur celui de la nature ; & c'eſt pour cette raiſon que je crois devoir plutôt vous féliciter, que vous plaindre. Les grands ſentimens de Religion de Monſieur votre pere, nous donnent lieu de croire que ſa mort eſt du nombre de celles qui ſont précieuſes devant Dieu ſa piété, ſa charité lui auront procuré un accès favorable auprès du Trône divin ; & ſi ce Dieu de miſéricorde l'a reçu dans ſon ſein, qu'il eſt heureux ! Il ne craint plus d'être fruſtré de cette couronne immortelle qui eſt l'objet de nos deſirs. Il n'a plus la douleur de voir quelques-uns de nos malheureux freres, qui courent en aveugles ſe précipiter dans l'abyme. Il eſt délivré de ce miſérable corps, dont le ſoin nous emporte la meilleure partie de notre vie. Le mur de ſa priſon eſt tombé, & ſon ame eſt enfin réunie à ſon principe éternel. Il

connoît actuellement cette sagesse divine, dont nous admirons les productions, que nous adorons, & dans laquelle notre esprit se perd aussi-tôt qu'il la veut envisager. Il sçait, il voit, il goûte cette suprême félicité. Le pleurerons nous, s'il est arrivé au port, nous qui sommes sur la mer la plus dangereuse ? Les vents, les écueils, les Pirates & la fragilité de notre vaisseau, nous méritent à plus juste titre sa compassion. Prions l'un pour l'autre, pour mériter de nous joindre bientôt à lui dans le séjour glorieux ; je le fais suivant votre intention pour vous : moi qui ai le plus grand besoin du secours d'autrui, accordez-moi la même grace, le Seigneur sera votre récompense. Il n'auroit pas été juste de quitter les pauvres auxquels votre devoir vous attache, quoique vous eussiez trouvé en moi la pauvreté intérieure la plus complette. Qu'il m'est couteux de ne point avoir de ces conversations pieuses qui soutiennent & animent ! Je cherche en vain cet avantage chez une voisine, qui n'étant jamais seule, me laisse revenir chez moi plus foible & moins nourrie: Rien ne me fait mieux sentir l'amertume de notre exil, que les obstacles qui nous

empêchent de nous y entretenir de Dieu. Comment ce délicieux langage peut-il être autant oublié? Les hommes parlent de leurs intérêts, de leurs passions, de mille misères; ils ont des Auditeurs, ils sont réputés sages, & l'on est regardé comme foux, si l'on parle de l'unique affaire, de la souveraine beauté, de la gloire éternelle; s'il étoit permis d'être de mauvaise humeur, quelquefois ce sujet sembleroit assez légitime. Je vous prie de demander avec instance au Seigneur pour moi, ce que je demande pour vous, la connoissance de notre misére, & la surabondance de cette sainte confiance qui nous fait attendre les excellens effets de l'amour que notre Seigneur nous porte malgré nos défectuosités personnelles; jettons-nous dans ce divin océan, nous ne risquons rien, puisque la miséricorde en est le fond; donnons-nous la main par l'union de nos cœurs, ne respirant, & n'agissant qu'à la plus grande gloire de notre commun Pere, & pour le service de ses enfans. Je présume que le Seigneur ne blâme point notre liaison réciproque, puisqu'elle n'a d'autre motif que de nous exciter à son amour. Ecrivez-moi sur le même ton; la liberté est notre par-

tage, & quels autres entretiens pourroient nous convenir? Sçavez-vous que rien ne m'anime autant que d'inviter les autres? Quand la lâcheté me veut tenir captive, je rougis de ce que mes actions ont si peu de rapport à mes discours, & ce petit coup d'éperon, m'empêche de m'endormir tout-à-fait sur la route.

LETTRE XXXIII.

A une Personne malade.

JE prie le Dieu de toutes consolations de faire couler dans votre ame quelques gouttes de cette joie spirituelle, s'il la juge nécessaire. Toute indigne que je suis d'y coopérer, le desir que j'ai d'adoucir votre amertume, m'engage à vous écrire sans sçavoir d'où provient votre accablement. Je vous offre des réflexions que vous formeriez mieux que moi, si la qualité de votre mal ne s'y opposoit. N'est-il pas vrai que le Dieu dont nous avons le bonheur d'être les Disciples, ne varie jamais? qu'il est actuellement pour nous le mê-

me qu'il étoit dans ces heureux jours où sa tendresse nous ravissoit, & où notre reconnoissance ne nous laissoit rien voir de pénible dans les infirmités de la chair, les contradictions des créatures, & les afflictions de l'esprit? Notre adhésion étoit sans réserve; la multitude de nos péchés ne nous eût pas permis d'en faire; trop heureux de trouver grace à ce prix. Les Saints & les Anges témoins de nos desirs seconderent notre ardeur, & disoient pour nous: Seigneur, purifiez-les, suivant les droits d'un Juge, ou la bonté d'un Pere. Nous acceptâmes avec résignation toutes les épreuves qui nous furent destinées. Serions-nous assez lâches pour rétracter nos engagemens, pour perdre le fruit de nos victoires passées, & renoncer à la jouissance, lorsque nous sommes prêts d'en acquérir la possession? Tel est le but de nos persécuteurs; ils ne peuvent envisager en nous les héritiers du Royaume éternel, dont ils seront frustrés pour jamais; n'ayant aucune puissance pour se venger de Dieu, ils s'en prennent à ses enfans, & sur-tout à nous qu'ils regardoient comme une proie assurée lorsque nous écoutions leurs misérables suggestions: comme ils nous voient au-

jourd'hui déterminés à servir Dieu, à soulager les douleurs corporelles & spirituelles de nos pauvres freres, qu'ils prévoyent que notre propre misere donnera le plus grand relief à cette divine miséricorde, qu'ils voudroient pouvoir accuser d'injustice, ils se sont ligués contre nous, & par le secret de leur abominable science, ils nous fatiguent par l'impureté des pensées, par les desirs qu'ils portent dans les cœurs, par des mouvemens qui nous font rougir, & enfin terminent leurs attaques par des pensées de défiance à la vue de l'excès de notre misere, nous présentant nos meilleures œuvres comme des impiétés & des sacriléges, nous faisant naître des doutes sur les lumieres de ceux qui nous conduisent, & nous enveloppant nous-mêmes de nuages si épais, que nous nous croyons presque dans la nuit éternelle. Mon cher ami, élevons-nous par la sainte espérance dans la région qui sera dans peu notre partage ; le Soleil qui y brille dissipera tous les nuages, & nous fera distinguer sous nos pieds nos séditieux adversaires ; ils sont enchaînés, ils ne peuvent nous nuire, qu'autant que nous cédons volontairement les armes, & par la grace de Dieu ils ne les tiennent pas

encore ; quoiqu'ils ſemblent nous inſulter, mépriſons leurs cris, marchons d'un pas égal, Dieu eſt avec nous, il combat pour nous, notre cauſe eſt la ſienne, il permet les attaques, afin de donner lieu à notre triomphe. Ne doutons point de ſa parole, chantons ſa miſéricorde. Soyons toujours en paix avec le prochain & avec nous-mêmes ; le parfait amour bannit la crainte ; les ſerviteurs triſtes deshonorent le ſervice de leur maître : dans la poſition où nous ſommes, il faut éviter tout ce qui rétrécit le cœur, afin de courir entierement à l'objet qui doit régner dans l'unité de ſes perfections ; c'eſt en lui, & par lui que je deſire vous obliger en me diſant ; &c.

LETTRE XXXIV.

A un Ami vertueux.

Quoique je ſois perſuadée que pour ménager votre ſanté vous devriez manger & dormir davantage, je n'oſe vous y inviter, parce que je connois votre amour ardent pour la mortification ;

cependant ne vous y trompez pas, vous ne pouvez faire autant de progrès dans cette voie que dans celle de la charité, l'une préjudicieroit à l'autre. Conservons donc, Monsieur, l'animal qui doit servir dans la route, afin d'arriver au terme de notre voyage. La prudence Chrétienne doit toujours nous accompagner: en suivant ses conseils, lorsque des personnes dont l'amitié tient plus de la chair que de l'esprit nous condamnent, supportons en paix leurs reproches. Réjouissons-nous en secret avec le Seigneur de nos petites persécutions; protestons-lui que les contradictions ne seront point un obstacle au desir que nous avons de le servir dans ses membres; que nous nous reposons sur lui du soin d'une vie qui ne nous intéresse que par rapport à l'usage que nous en voulons faire; remettons-la sans inquiétude entre les mains de celui qui nous a créés, & qui nous conserve; il est à plus juste titre le Pere de nos enfans que nous-mêmes. Si les Rois de la terre récompensent dans les enfans les services des peres morts à leur service; comment pourrions-nous douter des secours que sa divine Majesté prodigueroit à notre famille, si nous étions assez heureux

pour mourir dans l'exercice d'une parfaite charité ? C'eſt pour vous obéir que je vous donne des avis ; l'humilité qui vous les fait demander, peut vous les rendre utiles ; ne refuſez pas les vôtres à celle qui eſt avec toute la tendreſſe de la charité Chrétienne, votre ſervante & amie, &c.

LETTRE XXXV.

A MADEMOISELLE DE N.

JE prie celui qui voulut bien faire autrefois ſa monture d'une ânesſe, de donner à celle que je vous envoie un lait propre à raffraîchir & à purifier votre ſang, afin que vous puiſſiez employer utilement votre ſanté au ſervice des Pauvres. Je vous félicite du mariage que vous avez contracté ; j'eus l'avantage d'être de votre fête. Je fus très-tourmentée de fiévre, d'inſomnie, &c. Mais le deſir d'être fidelle à ce que vous aviez deſiré de moi, me détermina à communier ; je traînai mon pauvre corps qui me ſembloit ſi foible que je pouvois à peine me ſoutenir ; cependant je me

trouve mieux aujourd'hui. J'ai été à ce magnifique festin dont l'Evangile de ce Dimanche nous parle ; parmi les estropiés qui faisoient une bonne partie des conviés, j'étois la plus misérable, parce que je réunissois en moi toutes les blessures & difformités de chacun. L'amour propre me rend aveugle, mes oreilles sont dures à la voie de la grace, ma bouche est muette dans la priere, mes bras engourdis pour le travail, mon dos plie sous le faix de mes péchés, mille ulceres me couvrent ; je suis boiteuse, n'allant jamais d'un pas égal dans les voies de la sainteté ; enfin je ne devois aucunement prétendre à entrer dans le Palais du Rois des Rois. Cependant j'ai préféré d'y paroître à ma confusion, plutôt que de refuser la charitable invitation de cet aimable Prince.

LETTRE XXXVI.

A MONSIEUR.....

PAX vobis. Monsieur, c'est le salut le plus conforme au tems où nous sommes, & peut-être à la disposition de notre cœur. Que notre aimable Sauveur nous procure cette paix intérieure qui vaut mieux

pour nous que toutes les richeſſes de la terre ! recevez la paix, nourriſſez-la en vous, & chez tous ceux qui ont du rapport à vous.

Je ne doute pas que vous n'ayez eu à ſouffrir depuis votre départ, mais la divine main qui vous conduit inviſiblement parmi tant d'écueils au milieu des plus terribles tempêtes, vous fera enfin trouver cet heureux port après lequel vous ſoupirez. Jeſus a vaincu le monde, la mort & l'Enfer ; ſa puiſſance n'eſt point altérée, ſon amour n'eſt pas moins ardent aujourd'hui pour nous, qu'il l'étoit lorſqu'il répandit ſon ſang pour notre Rédemption. Levons les yeux vers les montagnes céleſtes. Voyons cette ſuperbe Jéruſalem où nous ſommes attendus. Ecoutons la voix de notre vainqueur qui nous aſſure que nous partagerons ſa gloire, puiſque nous voulons bien être aſſociés à ſes humiliations & à ſes ſouffrances. Encore un peu de tems, nous dit-il, & vous me verrez ; vous reconnoîtrez les reſſorts cachés de ma Providence ; attendez avec confiance. Perſévérez malgré les obſtacles que l'ennemi vous ſuſcite. Je vous porte dans mon cœur. Votre nom eſt gravé dans mes mains, ſur mes pieds. La prunelle

de mes yeux ne m'eſt pas plus chere que votre ame. Confiez-moi aveuglément le tréſor de vos mérites, travaillez à procurer ma gloire, & repoſez-vous du reſte ſur mon amour. Il me ſemble, Monſieur, que c'eſt ainſi que notre divin Maître nous parle ; écoutons, adorons, aimons, & ſervons avec allégreſſe cet objet de notre amour ; c'eſt en lui que je ſuis, &c.

LETTRE XXXVII.

A UNE DE SES AMIES.

PUISQUE je ne puis, ma chere ſœur en l'amour de Jeſus, vous donner la conſolation que vous eſpériez en faiſant quelque ſéjour ici, je tâcherai du moins d'y travailler de loin ; ce ne ſera point en vous plaignant à la façon des amis du ſiécle, mais plutôt en vous félicitant de ce que le Seigneur vous trouve digne de ſouffrir quelque choſe pour ſon amour ; le tems approche auquel vos douleurs ſe changeront en joie, & où vous pourrez dire, avec Saint Pierre d'Alcantara : O bienheureuſes ſouffran-

ces qui m'avez mérité une si grande gloire ! Ne pensez point, ainsi que vous me l'avez dit, que le mauvais usage que vous faites de vos diverses épreuves ne vous rend que plus coupable ; ah ! si cela étoit vrai, Dieu ne mettroit pas les trésors de sa Croix entre vos mains, & vous seriez bientôt affranchie de ce qui fait les délices des Saints. Prenez donc courage, M. C. S., rappellez-vous que votre bon Maître ne vous a point caché que la voie du Ciel est étroite, & remplie d'épines ; il y marche devant nous, & nous invite à tout quitter pour le suivre ; il nous avertit que les tribulations, les tentations, les larmes seront notre partage dans le tems ; mais qu'il ne nous charge que proportionnément à nos forces ; nous sommes à lui plus qu'à nous-mêmes ; fermons les oreilles de notre ame à la séduction de Satan, il est jaloux de l'amour que Dieu nous porte ; repoussons par des actes de foi, d'amour, & d'espérance, les traits envenimés de l'Enfer ; chantons avec David : *misericordias Domini in æternum cantabo, Te Deum laudamus, Laudate, &c.* Ne craignons rien, celui qui s'appuie sur la parole de Dieu, ne périra jamais ; qui a plus sujet d'espérer que vous, M. C. S. !

l'aimable Jesus, qui regarde comme fait à lui-même, ce que l'on fait aux pauvres pour l'amour de lui, s'avoue votre débiteur; vous l'avez visité, soulagé dans plusieurs de ses membres, & quoique ce n'ait pas été avec toute la perfection desirable, il n'en est pas moins reconnoissant; les Anges Gardiens de tous ceux à qui vous avez donné secours, sont à votre service; il ne tient qu'à vous de les employer dans vos tentations, ne soyez pas timide avec eux; méprisez le bruit de vos adversaires; appellez avec confiance les Ministres fideles; ne vous étonnez pas si le combat est long & périlleux, le triomphe en sera plus glorieux; Jesus y préside dans le même tems, où vous le croyez le plus éloigné; je le supplie de vous communiquer les dons de cet Esprit consolateur qu'il nous a promis; disposons-nous à le recevoir, il ne cherche qu'à se répandre; Dieu remplira, comblera, surpassera votre espoir; banniſſons toute inquiétude, reposons-nous sur l'amour, la vigilance de notre Pere céleste; quelques difformes que soient ses pauvres enfans, il ne les abandonnera pas; ce sont au contraire ceux qui ont plus de droit sur son cœur; pour moi, M. C. S.

je me réjouis de ma pauvreté que je ne changerois pas pour tous les biens du monde. Adreſſons cette priere au Seigneur : nous venons toutes déchirées & couvertes de playes, vous ſupplier d'avoir pitié de notre miſere, & de nous donner ce que vous croyez le plus expédient pour votre gloire & pour notre ſalut. Quand même nous n'entendrions point ſa réponſe, ſoyons tranquilles & bien aſſurées que nous aurons ce qu'il nous faut, parce que ſon bon cœur eſt plus diſpoſé à donner, que le nôtre à recevoir ; c'eſt dans cette confiance que je termine celle-ci, en me diſant votre ſervante & ſœur en N. S.

LETTRE XXXVIII.

A MADAME N.

Sur quelques diſcours tenus contr'elle.

JE compris hier, Madame & chere amie, que vous étiez fatiguée des propos que quelques perſonnes ont tenus ſur votre compte & celui de gens très-reſpectables : que faire à cela ? l'offrir à

Dieu, & le souffrir avec paix. Nous n'avons rien à nous reprocher, & nous serions fâchées d'être une occasion de chûte pour notre prochain ; malgré cela on nous critique, on nous tourne en ridicule ; apparemment que Dieu veut nous éprouver pour nous convaincre de plus en plus de la malice du monde, qui nous aimeroit si nous n'avions pas résolu de suivre Jesus-Christ. Il ne faut point nous étonner des obstacles que nous trouverons sur la route. Notre Seigneur sçaura bien nous dédommager de ces petites persécutions endurées pour son amour.

L'ennemi du salut fait tous ses efforts pour nous intimider ; ce vil Esclave voudroit nous attacher à la terre, nous qui sommes créées pour le Ciel ; nous serions bien indignes de l'auguste qualité d'Enfans de Dieu, si nous nous effrayions du bruit que fait le monde, sa censure périra comme lui ; n'en faisons pas le moindre cas, notre Royaume n'est point de ce monde, sa gloire est trop fragile pour attirer nos regards ; peu nous importe qu'on nous loue, ou qu'on nous blâme, pourvu que nous ne fassions point le mal qu'on nous impute, ce sont des diamans dont on forme notre

Couronne. Nos ennemis n'ont pas la force de nous bleſſer ; mais ils peuvent nous enrichir pour l'Eternité, par la patience avec laquelle nous endurerons. Faiſons, ma chere amie, au Dieu naiſſant à Bethléem, le ſacrifice de tout ce que l'on peut penſer & dire de nous ; nous ſerions bienheureuſes, ſi nous n'étions connues & aimées que de lui ſeul, & quoique nous puiſſions ſouffrir ici bas, ce ſera peu de choſe en comparaiſon de la récompenſe qui nous attend. Comme je vous aime de tout mon cœur, je vous écris, peut-être me blâmerez-vous, car vous préférez que je vous parle, mais le deſir de vous raffermir contre la corruption du ſiécle, me preſſe de vous écrire, ce que je ne pourrois peut-être pas vous dire ſitôt. Bonjour, croyez que je ſuis ſincerement votre ſervante & amie, &c.

LETTRE XXXIX.

A UNE RELIGIEUSE CARMELITE.

JE penſe, ma très-chere ſœur, que vous allez enfin en retraite, & qu'elle n'a été

différée jusqu'à présent que par une permission singuliere de Dieu ; cet adorable Roi voyant l'ingratitude des hommes, & le mépris qu'ils font des maximes, & de la personne de Jesus-Christ son cher Fils, a blessé votre cœur pour lui servir d'asyle en ces tristes jours, où plusieurs de ses favoris mêmes semblent presque l'oublier. O qu'il est délaissé, ce doux Sauveur, dans le climat que j'habite ! qu'il est méconnu, & traité lâchement par ceux qui devroient le défendre ! Je suis malheureusement de ce nombre, quoique dans le fond de mon ame je m'estimerois heureuse de tout sacrifier à son honneur. Si je ne l'aime pas, au moins je voudrois que les autres le dédommageassent de mon incapacité ; mais la prudence du siécle gâte tout, & le langage de la foi n'est regardé que comme folie par ceux qui auroient le plus de crédit pour faire connoître & aimer le Seigneur. Que le séjour du monde est dangereux pour un Chrétien ! Que vous êtes heureuse d'avoir choisie la meilleure part ! Je me réjouis dans mon affliction de l'empressement avec lequel mes cheres Carmelites reçoivent & consolent cet aimable Sauveur des insultes qu'on lui fait. Lavez les playes

qu'il reçoit chaque jour, ſi vous en reconnoiſſez quelques-unes de ma façon, appliquez-y votre bouche, & ne quittez pas qu'elles ne ſoient guéries : ne vous contentez pas de plaider ma cauſe, ſoyez auſſi l'Avocate de tous les pécheurs ; dites à ce bon Jeſus, ce qu'il dit pour eux à ſon Pere, *pardonnez-leur*, *car ils ne ſçavent ce qu'ils font* ; certifiez-lui qu'il n'y a pas un ſeul cœur ſur la terre qui ne l'aimât de toute ſa force, ſans l'illuſion des ſens, & les piéges de l'ennemi qui falſifie les objets pour nous tromper par le phantôme du ſiécle ; ſi nous cherchons la beauté, la bonté, la richeſſe, le repos, n'eſt-ce pas lui qui en eſt le centre & la ſource ? mais de quoi peuvent être capables de pauvres aveugles ? criez-lui, au nom de tous, Seigneur, faites tomber les écailles de nos yeux, rendez-nous capables de recevoir votre ſainte lumiere, que le feu de votre amour conſume tout ce qui ne vous a pas pour objet. O vérité ſuprême, renverſez le trône du menſonge, anéantiſſez tout ce qui s'oppoſe à votre divin Empire ! Mais de quoi m'aviſai-je, ma chere Sœur, en vous dictant ce que vous pouvez dire dans la ſolitude au bien-aimé de votre ame ? le ſeul ſoupir d'une

bonne Carmelite, vaut mieux que tout mon langage, gémissez donc & aimez pour tous ceux qui ne sçavent faire ni l'un ni l'autre.

Puissiez-vous, ma chere Sœur, resserrer plus que jamais le lien qui vous unit à notre divin Sauveur, & attirer par la force de sa grace & la ferveur de vos prieres, tant d'ames qui ont quelque bonne volonté, mais que le respect humain cloue contre terre, & demandez, je vous supplie, beaucoup d'humilité & de courage pour celle qui se dit avec une secrette satisfaction, votre servante en l'amour de J. C.

LETTRE XL.

A Monsieur N.

MA plume va prêter des aîles à mon cœur, pour chercher le vôtre dans un Pays, qui m'est très-inconnu; je crois vous y voir seul, ennuyé, exposé aux réflexions, aux tentations, aux irrésolutions, & je vous demande, pourquoi vous laisseriez-vous abbatre dans le tems où Dieu vous offre des moyens de sanctification? Cet oubli, ce délaissement des

créatures, vous est une assurance de la présence de Dieu dans votre ame ; il veut être votre consolateur unique, & vous entendriez distinctement sa voix, si vous éleviez moins haut la vôtre : sa bonté vous dit : banniſſez toute inquiétude, je conduirai toutes choſes ſi vous vous réſignez à ma volonté. Ce n'eſt point par la multitude d'actes & de prieres, que vous avancerez l'œuvre de votre salut ; mais par votre confiance aux ſoins de mon adorable Providence. Jettez-vous dans mes bras comme un enfant ſe jette entre ceux de ſa mere, vous verrez les merveilles de ma ſageſſe ; les plus grands miracles ſont des jeux de ma puiſſance ; eſpérez, attendez, aimez, & vous ſçaurez combien votre ame & celles de votre famille me ſont précieuſes. Peut-être que ce que je vous écris n'eſt pas conforme à votre diſpoſition préſente ; je ne conſulte que le deſir que j'aurois de vous ſçavoir en parfaite tranquillité ; cela n'eſt gueres poſſible en cette vie.

L'œil du Très-Haut eſt ouvert ſur nous, & nous diſtingue auſſi clairement dans le fond de l'abîme, que ſur la montagne la plus voiſine du Ciel ; les enfans de Dieu ne redoutent que le pé-

ché : toute la malice du monde, & la rage de l'Enfer : ne peuvent point ébranler la confiance qu'ils doivent avoir dans les miséricordes d'un Dieu, & les mérites d'un Sauveur ; disons donc avec David ; *le Seigneur est ma lumiere & ma force, que craindrois-je ?* Quand des armées seroient campées autour de moi ; quand on seroit prêt à me livrer combat, j'espérerois dans le secours de mon Dieu. Soyons donc fermes dans notre foi, & nous verrons les biens du Seigneur dans la terre des vivans ; nous sommes à la fin de notre route, Dieu tient en sa main notre récompense ; c'est parce qu'il nous l'a préparée de toute éternité, qu'il nous envoie des adversités, afin que par le bon usage que nous en ferons, nous soyons trouvés dignes d'entrer dans son Royaume. Montrons la noblesse de notre ame, en nous élevant au-dessus de tout ce qui est temporel. Tâchons de marcher avec les Saints à la suite de J. C. Aspirons à sa gloire & à son triomphe, cédons lui notre cœur, cachons-nous dans le sien, c'est là que je souhaite vous voir, vous entretenir du souverain amour, qui doit être notre partage dans le tems & l'éternité.

LETTRE XLI.

A MONSIEUR....

Sur la perte d'un Procès.

JE ne puis me refuſer la ſatisfaction de vous écrire, au ſujet de la nouvelle que l'on vient de m'apprendre de la perte de votre procès. Si vous l'euſſiez gagné, je vous aurois fait un ſimple compliment; mais la circonſtance préſente demande une félicitation d'une autre nature, c'eſt de la bouche de la ſuprême vérité que j'en emprunte l'expreſſion. Bienheureux ceux qui ſouffrent perſécution pour la Juſtice, parce que le Royaume des Cieux eſt à eux. Vous êtes heureux lorſque les hommes vous chargent de malédictions, & qu'ils vous perſécutent, qu'ils diſent toute ſorte de mal contre vous; réjouiſſez-vous, & ſoyez tranſportés de joie, parce qu'une grande récompenſe vous eſt réſervée dans les Cieux. Je me garderai donc, mon cher Monſieur, de m'attriſter, lorſque j'apprends que vous êtes dans le chemin de

la plus haute fortune. Le Seigneur qui veut glorifier de nouveau son cher Fils en votre personne, vous fait part de ses humiliations ; sans doute que par la grace de Dieu vous n'en laissez rien perdre ; vous allez enrichir notre banque spirituelle ; je fais déjà des fonds sur l'utilité que j'en retirerai, mes prétentions sont grandes ; Dieu vous traite en favori, *le monde sera dans la joie, & vous dans la tristesse, mais cette tristesse changera en joie.* Dieu vout réserve une gloire moins passagere que celle qui eût résulté du gain de votre procès ; il vous fait un bien plus grand honneur en vous associant aux injustices qu'essuya son Fils. Si l'on fait un compliment à un Militaire qui reçoit la Croix de Chevalier de Saint Louis, quelle félicitation vous doit-on pour les nouveaux grades que vous venez de recevoir ! J'espere que vous soutiendrez avec tant de dignité l'auguste étendard du Chrétien, que ceux qui n'en connoissent pas la vertu desireront de l'éprouver. Faites bonne contenance, soldat de J. C. Si votre courage se rallentit, vous vous verrez frustré de la victoire & de la couronne après laquelle vous aspirez ; encore quelques heures de combat qui s'écouleront

comme

comme celles qui les ont précédées, & un Royaume éternel deviendra votre heureux partage.

Je ris de moi-même, me voyant écrire à mon maître sur un ton assez extraordinaire. Est-ce présomption de ma part? non : défaut de respect, non, encore moins. Qu'est-ce donc ? Je ne sçais, mais je crois que cela provient d'un attachement surnaturel. A Dieu la gloire, à moi la confusion, à vous le profit. C'est avec ce desir que je me dis très-respectueusement, &c.

LETTRE XLII.

A MADEMOISELLE....

MADEMOISELLE, c'est pour réveiller & échauffer mon cœur & mon esprit, que je me propose de vous écrire ces mots, m'imaginant qu'un entretien avec vous me deviendra aussi utile qu'agréable. Mais que vous dirai-je qui soit propre à m'enflammer ? Ne vaudroit-il pas autant me contenter d'être semblable au marbre, si c'est l'ordre de la Providence, que de chercher en moi-même une action peut-

etre oppoſée à l'ordre divin? Cependant comme ma volonté ne deſire que d'être perdue en celle de Dieu, je crois pouvoir ſans danger vous dire ce qui ſe préſentera à mon eſprit; cette récréation n'eſt point oppoſée à la Retraite que l'on obſerve en ces jours. Vous m'êtes bien préſente, & ſi je vous l'étois viſiblement vous auriez pitié de moi. Cependant la Fête à laquelle nous nous préparons, eſt bien propre à exciter l'appétit des dons céleſtes; Dieu qui les répand avec profuſion, nous offre une trop belle occaſion de fortune pour la manquer. Et ſi l'Eſprit conſolateur veut bien nous viſiter, je penſe que nous ferons bien de le retenir chez nous; plus nous vivons, plus notre exil eſt pénible. Je puis bien dire que je m'ennuie avec les habitans de Cédar, & avec moi-même; que l'Univers m'eſt une ſolitude: une pauvre affligée voit avec joie ſon libérateur: eſpérons que cet Eſprit d'amour, de ſainte allégreſſe nous ſera communiqué le jour de la Pentecôte; je le demanderai pour vous, &c.

LETTRE XLIII.

A UNE PERSONNE SCRUPULEUSE.

J'APPRIS hier, sans en être surprise ni émue, les Croix dont il a plu à Dieu de vous gratifier ; la maladie d'une de vos niéces, & la mort de l'autre, seroient pour toute autre moins à Dieu, un sujet de larmes ; mais pour vous, elles sont le prix de votre zéle pour le service des pauvres, & les gages de la récompense qui vous attend.

La vie est courte, les momens en sont précieux, employons les plutôt à procurer la gloire de Dieu, qu'à éplucher nos propres miseres. Il nous est plus aisé de lever les yeux vers les célestes montagnes, où nous sommes attendus, que de compter les faux pas que nous faisons en y marchant ; le tems que nous employons à cette sorte d'inquiétude blesse le cœur de notre souverain Pere ; comme il est tout amour, ses enfans doivent lui ressembler ; allons donc avec la plus joyeuse confiance à travers des pierres & des épines, dont

la route eſt hériſſée ; notre Dieu qui nous a miſes dans le chemin guérira nos bleſſures, ou couronnera notre conſtance ; tant que notre volonté ſera ſoumiſe au Tout-Puiſſant, nous n'avons rien à craindre ; c'eſt faire trop d'honneur au Démon, que d'écouter les cenſures qu'il fait de notre conduite. Jeſus habite dans le ſecret de notre cœur, nul autre que lui n'a droit d'entrer dans cet intime cabinet. Traitons-y avec Dieu de nos vrais intérêts & de ceux de nos freres, & mépriſons les imputations dont le Monde & Satan voudroient nous noircir. Servir Dieu, c'eſt régner, la Croix eſt le ſymbole de notre gloire.

Nous ſommes à Dieu, Dieu eſt à nous ; ne voyons que lui parmi la foule des objets qui nous environnent. Conſacrons-nous à ſa gloire, il aura ſoin de notre ame. Et quand tout l'Enfer nous crieroit vous êtes perdus, il n'y a point de miſéricorde pour vos péchés ; n'en ayons ni moins de confiance, ni plus d'inquiétude. Car Dieu eſt auſſi puiſſant que fidele ; ce ſeroit douter de ſon amour que de douter qu'il veuille ſincerement notre ſalut.

LETTRE XLIV.

A UNE RELIGIEUSE.

MA pauvre petite Sœur, je dis pauvre & petite, dans le ſentiment que vous avez de votre miſere ; mais je vous crois infiniment grande dans l'excellence de l'amour que N. S. a pour vous. Je vous demandai hier au ſoir, & l'on me dit que vous étiez ſur la croix, qu'un violent rhumatiſme dans la tête vous faiſoit beaucoup ſouffrir, & ne vous permettoit qu'avec peine de marcher ; mon cœur auroit voulu pénétrer l'enceinte du Couvent pour ſe rendre vers vous, & malgré ſa propre diſette eſſayer de vous amuſer, afin de faire quelque diverſion à votre fatigue, en vous complimentant cependant de la faveur que vous fait votre Epoux, de vous faire ſentir ici bas les épines de ſa Couronne, comme un gage de celle qui ſera immortelle, qu'il réſerve à votre fidélité. Si ce divin Epoux s'étoit retiré auſſi loin que vous le préſumez, il ne s'empreſſeroit pas à vous glorifier, en vous ornant de ſes dé-

pouilles, & de ſon Diadême. Soyez bien attentive, & vous reconnoîtrez le mouvement de cette main adorable qui vous careſſoit dans votre enfance, qui vous éprouve & perfectionne actuellement. Les pierres qui ſemblent boucher votre chemin ſe leveront bien-tôt, & la lumiere la plus pure chaſſera les ombres. La ſouffrance n'a qu'un tems, votre tâche s'avance, jamais vous n'avez eu d'auſſi juſtes ſujets d'eſpérer & d'aimer. Dieu eſt fidele, il vient à vous, ou plutôt il eſt en vous. Notre foibleſſe & l'obſcurité qui paroiſſent nous envelopper ſervent de triomphe à ſa force & à ſa lumiere ; nous perdons tout, pour gagner tout ; la boue pourroit-elle ſe plaindre qu'en la pétriſſant elle eſt changée en un brillant chryſtal ? L'exercice que l'on ſouffre eſt bien pénible ; mais enfin la paix, la gloire, l'amour nous reſteront pour l'éternité ; la grace ne ſe cache que pour faire plus ſûrement ſon œuvre ; cet aimable Jeſus que nous croyons quelquefois bien-loin, quoiqu'il ne nous quitte jamais, nous exhorte à être courageuſes, & nous aſſure que nous lui ſommes auſſi cheres que la prunelle des yeux, qu'il nous porte dans ſon cœur, qu'il veut occuper le nôtre,

& que c'eſt pour y régner ſeul, qu'il extermine la nature, l'eſprit, &c. Que pouvons-nous faire de mieux que de reſter paiſibles ſous l'empire de ce ſouverain amour ? Quand il aura tout pris, il ne nous demandera plus rien, & nous nous retrouverons en lui. Je ne ſçais ſi ce que je vous écris a du bon ſens, je voudrois donner à autrui, ce qui n'eſt pas de moi. L'amitié force la prudence; j'eſpere que celle que vous m'accordez pour l'amour de J. C, me deviendra efficace ; prions mutuellement qu'il confirme en nous ce que ſa grace a commencé ; détournons s'il eſt poſſible les yeux de deſſus ce tableau vivant de notre exceſſive miſere, regardons le Ciel qui nous ſera bien tôt ouvert, écoutons les louanges que les Saints donnent à Dieu, faiſons notre partie dans ce brillant concert; la ſouffrance & la réſignation de notre part en augmenteront l'harmonie. Je finis en vous ſouhaitant la plénitude des bénédictions Céleſtes, & qu'elle produiſe une paix & une joie inaltérables, dans un cœur qui eſt moins à vous qu'à celui dont vous êtes la conquête pour la vie, la mort & l'éternité. *Amen.*

LETTRE XLV.

A une Personne de Piété.

Sur ses Souffrances.

Que la paix de J. C. regne à jamais dans nos cœurs & dans nos esprits!

Je pourrois m'affliger de votre situation, si je n'étois convaincue que votre état est divin, & que vous n'avez jamais eu une plus grande assurance de la miséricorde de Dieu; mais, ma chere amie, votre épreuve sera plus longue, parce que vous vous êtes affligée de vos souffrances au commencement, au lieu de vous en réjouir; rien ne vous retarde tant que ces continuels retours sur vos miseres; il est vrai qu'elles nous environnent, qu'elles sont un poids accablant sur notre tête; elles nous conduiroient au découragement & à la méfiance, si la lumiere de la grace ne nous faisoit considérer la souveraine bonté de Dieu, qui commue en peines temporelles cette peine éternelle, que méritent nos péchés. Pourquoi les Justes

ſont-ils plus effrayés des Jugemens de Dieu que les pécheurs? C'eſt parce que cette crainte eſt en eux comme un feu qui les purifie de leurs ſouillures. Ne ſçavez-vous pas que vous vous êtes offerte pour ſatisfaire à la peine temporelle que pouvoient avoir à ſouffrir les pauvres malades que vous aſſiſtiez à la mort?

Si vous ſçaviez ce que Dieu opere en vous parmi tant de tribulations, vous ſeriez tranſportée de joie, de reconnoiſſance. Pouvez-vous vous plaindre? Dieu veut bien vous aſſocier aux travaux de J. C. pour n'être qu'une même victime ſur l'autel de la Croix. Quelle gloire ne recevrez-vous pas lorſqu'une multitude de Bienheureux déclareront que c'eſt à votre zèle & à votre charité, qu'ils ſont redevables de leur prompte délivrance? Que notre confiance s'accroiſſe à proportion de nos ſouffrances. Nous avons, à ce que j'eſpere, un protecteur de plus dans le Ciel. Dieu a retiré de ce monde mon petit Chevalier. La nouvelle de ſa mort, a été le bouquet qu'il m'a donné le jour de Saint François de Sales ſon Patron: vous lui devez une Communion.

LETTRE XLVI.

A UNE DAME DANS SES EPREUVES.

JE vais vous expoſer avec ſimplicité, Madame, ce qui m'a occupée devant Dieu par rapport à vous; & vous recevrez avec votre bonté ordinaire les réflexions que la Servante du Seigneur offre à ſon Epouſe chérie : c'eſt votre qualité, quoique vous vous en croyez indigne. L'abyſme de votre miſere attire un abyſme d'amour, & c'eſt l'action de ce divin feu qui vous ravit le vôtre; aimez-vous donc vous-même, puiſque vous n'avez jamais été plus belle que depuis que vous êtes dépouillée de votre exiſtance pour vous perdre en Dieu. Quelque honorée que ſoit la victime du celeſte amour, elle ne laiſſe pas de ſentir le poids de la main qui la frappe, la lie, la brûle, & juſqu'à ce que tout l'humain ſoit conſumé, elle trouve de quoi ſouffrir; toutefois elle reçoit de l'augmentation de ſa ſouffrance, une plus entiere certitude de l'opération de

Dieu en elle; ſes répugnances accroiſſent le prix de ſon travail, & comme Dieu vous deſtine une inſigne récompenſe, vous devez vous attendre à un plus rude exercice; l'auguſte place que la bonté du Seigneur réſerve à votre fidélité, vous feroit braver les tourmens de l'enfer, ſi vous étiez capable d'en concevoir l'idée. Dieu vous cache cette douce perſpective, crainte que la beauté de ſes dons ne trahiſſe en vous la pureté de ſon amour; il vous conduit par un ſouterrein auſſi ténébreux que profond, mais il ſçait pourquoi il le fait; ſa ſageſſe ne le trompera pas plus dans le trajet qu'elle vous marque, que dans le parfait équilibre des élémens. Le Ciel & la terre periront, mais Dieu ne vous oubliera pas; il marche devant vous, avec vous; il vous dit de ne point vous troubler, mais de demander l'augmentation de cette foi avec laquelle on peut tranſporter les montagnes, vous oubliant vous-même pour l'intérêt de ſa Croix, reſtant avec perſévérance aux pieds de ces rochers qui, loin de vous faire paſſage, ſemblent prêts à vous écraſer: ce qui vous paroît difficultés inſurmontables, eſt un jeu pour ſa volonté, qui ſe trouve plus ſa-

tisfaite de votre conſtance à attendre ſa viſite, que du bondiſſement des montagnes.

Je crois devoir vous dire que le poſte où le Seigneur vous a placée, demande un courage mâle, & que c'eſt par la fréquente Communion que vous recevrez cette ſouveraine vigueur, ſans laquelle vous ſeriez prête à lâcher pied. Rappellez-vous ce tems, où vous auriez briſé des chaînes de fer pour voler à la table de votre ſaint Epoux. S'il s'eſt fait quelques variations dans vos diſpoſitions intérieures, il n'en eſt pas de même de votre puiſſant vainqueur; ſa bonté, ſa douceur, ſon amour, ſa tendreſſe, ſont les mêmes, vous lui êtes plus chere que jamais. La foibleſſe de nos yeux craint les rayons du Soleil, ſans l'empêcher pour cela d'éclairer, d'échauffer l'Univers : que deviendrions-nous ſans cette influence ? de même que ſerions-nous ſi le ſoleil de juſtice nous privoit de ſon ſecours ? Malgré nos imperfections, expoſons-nous telles que nous ſommes à ſes céleſtes impulſions; nous ſommes faites pour recevoir, & lui pour répandre; ne lui raviſſons pas le plaiſir qu'il prend à guérir les malades, à enrichir les pau-

vres & à fortifier les foibles ; il eſt le meilleur des Peres, quelques difformes que ſoient ſes enfans, il les aime, & ſa charité ſe ſignale envers les plus défectueux. C'eſt à ce titre que je raſſemble les boiteux, les eſtropiés, &c. ; je leur donne la main, & nous allons tous enſemble glorifier la bonté de notre Maître, qui ſe ſurpaſſant à notre égard, prouve efficacement ce qu'il feroit en faveur de ceux qui valent beaucoup plus que nous, s'ils avoient la même confiance en ſes miſéricordes. Comme nous avons un même Pere, un même Maître, prions-le réciproquement l'une pour l'autre, & cherchons dans le Sacrement de ſon amour le moyen d'être conſtantes dans la pratique des exercices qu'il nous dicte ; il y ſera notre lumiere, notre force, notre joie & notre perſévérance. Je vous embraſſe, &c.

LETTRE XLVII.

A MONSIEUR N.

Sur un Baptême.

JE crois devoir, Monsieur, vous communiquer les idées que le Seigneur m'a suggérées au sujet de l'enfant dont nous espérons être Parrain & Marraine.

La premiere est de demander que cet enfant reçoive le Saint-Baptême.

2e. Qu'il donne à la mere une heureuse délivrance ; à cet effet, mettons-la sous la protection de la Sainte-Vierge dès ce moment.

3e. D'agir en tout ce que nous ferons en cette occasion, avec un esprit de Foi, avec une ferme confiance d'obtenir de Dieu des faveurs inestimables.

4e. Qu'après nous être confessés & avoir communié à cette intention, nous nous tenions plus honorés de tenir ce pauvre enfant sur les Fonts de Baptême, que si c'étoit l'héritier de la Couronne de France.

5e. Qu'éclairés d'une lumiere sur-

naturelle nous ſoyons attentifs aux cérémonies du Saint-Baptême que l'on conferera.

6e. Qu'appliquant à nous-mêmes les queſtions & promeſſes que l'on nous fera, nous répondions pour lui & pour nous.

7e. Que dans la conviction de la perte que nous avons faite de la grace baptiſmale, nous nous regardions comme inſolvables envers la divine Majeſté, reſtant humiliés à la vue de nos péchés & des peines temporelles, & peut-être éternelles, qui nous étoient dues.

8e. Qu'encouragés par le ſpectacle que recevra notre Foi, voyant le Démon confondu, & Jeſus-Chriſt remis en poſſeſſion de l'ame de notre filleul; nous nous jettions aux pieds de cet aimable vainqueur, le ſuppliant de rentrer dans ſes droits à notre égard, & de nous rendre la grace d'innocence que nous avions reçue en cette même Egliſe.

9e. Promettant de ne ſervir, & de n'aimer que Dieu ſeul, nous nous unirons pour le reſte de notre vie à la perſonne adorable de Jeſus-Chriſt, pour être de petites copies de ce divin modéle.

10e. Nous demanderons au Seigneur

que notre filleul ne dégénére pas de l'auguſte qualité d'Enfant de Dieu, d'héritier du Ciel.

11e. Nous nous figurerons que nous ſommes fondés de la procuration de la Sainte-Vierge, de Saint-Joſeph, pour être Parrain & Marraine de l'Enfant, & nous joindrons au nom de Pierre ou Perrette, celui de Marie, ſi c'eſt une fille, & Joſeph, ſi c'eſt un garçon.

12e. Nous nous propoſerons de veiller ſur cet enfant, ſoit pour la nourriture, ou l'inſtruction Chrétienne, quand il en ſera tems.

13e. Nous demanderons pardon à Dieu au nom de tous ceux qui ayant déjà reçu le Saint-Baptême aux mêmes Fonts, en ont affoibli ou perdu la grace, ſoit qu'ils ſoient vivans ou dans le Purgatoire.

14e. Nous invoquerons les Saints Anges, qui aſſiſtent aux Saints-Baptêmes qui ſe conférent en cette Egliſe, les priant de nous aſſiſter à l'heure de la mort, & nous reciterons trois *Gloria Patri* au nom de l'Ange Gardien de notre filleul, lui recommendant le ſoin de ſon Pupille.

15e. Dans la confiance que Dieu aura pour agréable le deſir qu'il nous a inſ-

piré au ſujet de cet enfant, nous lui demanderons un renouvellement total de notre être, pour vivre de ſon plus pur amour.

16e. Dès le même jour & la même heure, appuyés ſur la force de Dieu, nous commencerons cette vie parfaite qu'il ne faut plus différer d'entreprendre.

J'attends votre réponſe, & ſuis, &c.

LETTRE XLVIII.

A MONSIEUR N.

Sur le Baptême.

MONSIEUR, puiſque Dieu a permis que je connuſſe l'étendue de votre charité pour les pécheurs, & le grand crédit que vous avez auprès de ſa divine Majeſté, trouvez bon que j'implore le ſecours de vos priéres & de vos bonnes œuvres. Il y aura Jeudi 19 de Mai, quarante ans, qu'ayant été plantée dans le champ de l'Egliſe, par le Saint-Baptême, j'aurois dû rapporter les fruits qu'attendoit le Propriétaire ; malgré tous les ſoins avec leſquels on m'a cul-

tivée, je n'ai porté que des épines, ou tout au plus des fleurs que le moindre vent a flétri, avant que le fruit fût solidement formé. J'aurois dû subir le traitement du figuier stérile, j'attribue aux priéres des Saints du Ciel, & des ames pieuses avec lesquelles je suis unie sur la terre, le retardement de ma Sentence. La confusion & le silence devroient être mon partage; mais connoissant la bonté & la puissance du Maître auquel j'appartiens, j'espere qu'au lieu de me punir, il me fera produire par sa grace des fruits pour la vie éternelle. Et sur quoi puis-je fonder cet espoir? c'est sur le lien par lequel notre divin Sauveur m'a unie si particuliérement avec ses cheres épouses du Carmel. Que vous rendrai-je, Monsieur, qui puisse m'acquitter, & soit digne de vous être offert? J'invoquerai le Pere des misericordes, qui ne se lasse point de faire du bien; malgré mes ingratitudes, il sera lui-même la récompense de vos offices, envers celle qui se trouveroit très-honorée d'être, &c.

LETTRE XLXIX.

A une Religieuse,

Le jour de sa Profession.

SERA-T-IL permis à une habitante de Cédar de mêler sa joie avec celle qu'éprouve une Citoyenne de la Jérusalem Céleste, & de vous exprimer, s'il est possible, tout ce que ressent un cœur qui souhaiteroit être uni au vôtre? Le spectacle que vous avez donné ce matin est si admirable, à qui le considere par les yeux de la foi, qu'il faudroit avoir le langage des Anges pour en parler dignement; comment ai-je donc la témérité de me hasarder à vous féliciter? mais plutôt comment pourrois-je garder le silence? Les jours de la naissance des Princes, ainsi que celui de leurs mariages, sont des époques qui réjouissent chaque année ceux qui sont sous leur domination; après en avoir reçu le compliment de la part des personnes les plus distinguées par leur rang, ils ne dédaignent pas les acclamations

du peuple, & souvent le suffrage de ce dernier flate plus que celui des gens de la Cour. D'après cette idée, ne pouvant vous aller voir, j'ai eu recours à ma plume, persuadée que vous ne me désaprouverez pas, & prenant ma leçon sur les usages des hommes qui s'épuisent à vanter les conquêtes de leurs prétendus héros, je crois pouvoir chanter, avec bien plus de vérité, la victoire que le Seigneur a remportée sur le monde, sur vous-même & sur l'esprit de ténébres qui n'avoit rien épargné pour former obstacle à la divine alliance que vous avez enfin contractée. Vous participez d'avance à la gloire des bienheureux; l'union que vous allez avoir avec votre divin Epoux sera indissoluble, & oubliant tout ce qui est terrestre, vous allez courrir à pas de géant dans la voye de la perfection. Que vous êtes heureuse! vous avez choisi la bonne part, qui, sans doute, ne vous sera point ôtée; la batterie que l'esprit malin avoit dressée contre vous est une marque de l'appréhension que vous lui donniez, vous avez tenu bon, & celui qui est fidéle dans ses promesses, ne permettra pas que vous soyez confondue. N'ai-je pas bien raison, ma chere Sœur, de vous

faire ma cour, & d'espérer qu'en cette auguste journée, vous voudrez bien me recommander à votre Epoux. J'oubliois ce matin ma misére pour m'occuper de votre bonheur ; en échange suspendez s'il se peut votre joie pour cet instant ; votre état ne vous a pas rendue insensible à la pénible condition de ceux qui sont attachés au monde. La Providence a formé les chaînes qui m'y livrent ; je les respecte, mais je voudrois du moins vous suivre par mes desirs ; j'ai besoin pour cela d'une grace spéciale, & je vous supplie de la demander pour moi à celui dont vous êtes devenue l'Epouse favorite ; puissiez-vous cultiver toujours les qualités qui vous rendent précieuse à ses yeux ! Savourez tout à votre aise des délices que nous avons peine à comprendre dans le siécle, mais dont votre dépouillement est une preuve évidente ; que tous ceux & celles qui vous ont connue dans ce monde, ne se rappellent votre nom que pour bénir le Seigneur, qui a signalé en vous la force de sa droite, & que moi-même je me rappelle chaque jour, qu'unie d'esprit aujourd'hui avec vous, j'ai desiré d'être une même victime consacrée aux

ſouffrances & à l'amour de notre Souverain Maître, afin de participer à la même récompenſe !

LETTRE L.

A UNE PERSONNE TROUBLÉE.

SI mes Lettres vous ſont de quelque conſolation, je ne puis vous les refuſer ; il eſt permis aux enfans de Dieu de s'entretenir de ce qui peut corriger leur défauts, & les animer à la pratique de la vertu : continuons ſur ce plan, & le Seigneur s'en trouvera honoré, n'ayant dans votre commerce d'autre vue que celle de lui plaire. Il a donc plu à ſa bonté d'éprouver votre foi, votre confiance, & votre amour. Vous avez été aux portes de la mort, ou plutôt vous avez vu le portique du Palais du Roi des Rois ; comme il vous réſerve une place diſtinguée dans ſon Royaume, il a voulu que de nouveaux combats augmentaſſent vos victoires. N'appréhendez point le trouble où l'ennemi vous jette, c'eſt une marque de ſa défaite ; ſi vous étiez à lui, il ſe garde-

roit bien de vous inquiéter, une bonne guerre vaut mieux qu'une fauſſe paix; quoique ce miſérable ne renonce pas à l'eſpérance de vous décourager, par la grace de Dieu, votre conſtance ſera ſa honte; moquez-vous du phantôme d'amour propre qu'il vous remet ſans ceſſe devant les yeux; nous ne ſommes pas aſſez dupes pour nous repaître de l'approbation des créatures, nos cœurs faits uniquement pour Dieu, ne cherchent dans la vérité que lui. Les réflexions que vous faites à ce ſujet vous fatiguent inutilement, allons rondement, mépriſons l'eſtime & la cenſure des hommes en ne cherchant que Dieu; hors de lui tout nous eſt étranger, le reſte qui vous attriſte n'eſt rien; auſſitôt que votre ſanté vous permettra d'aller puiſer dans le tréſor de l'Autel, votre peine diminuera, & vous y recevrez un accroiſſement de charité qui vous fera ſurabonder dans la douceur, & le ſervice des pauvres.

LETTRE LI.

A MONSIEUR N.

Sur la fuite du Monde.

DEUX mouvemens opposés, Monsieur, m'agitent tour à tour; l'union spirituelle que nous avons contractée, m'engage à vous écrire ; l'idée que j'ai de vos connoissances & de mon incapacité m'en détourne ; vu votre humilité je m'y détermine : ma sincérité ne vous étonnera pas, c'est aux pieds de Jesus enfant que je prends ma leçon ; je le supplie de conduire ma main, d'éclairer mon esprit pour procurer sa gloire en satisfaisant à l'engagement que nous avons pris autrefois de nous avertir mutuellement de nos imperfections.

Je n'ai point oublié, Monsieur, que Dieu, qui forma les liens de notre union, voulut qu'elle ne servît qu'à nous faire croître dans la pureté de la foi, & de son saint amour. Avec quelle ardeur & qu'elle force vous en vantiez alors la puissance ; aucun respect humain

main ne vous eût arrêté ? Les maximes & la fréquentation du siécle vous paroissoient abominables : votre exemple en étoit la condamnation : Dieu seul vous suffisoit, votre gloire étoit d'être humilié dans le Saint Temple, & votre nourriture, presque journaliere, le Corps adorable de Jésus-Christ ; ce Roi des Rois absorboit toutes les facultés de votre ame, vous ne desiriez, vous n'aimiez que lui ; il vous avoit ravi à vous-même, vous choisissiez tout ce qui lui appartenoit ; le flambeau de la foi éclipsoit celui de la raison naturelle. Vous étiez véritablement heureux... Depuis ce tems vous avez fait divers voyages ; la dissipation a suivi la fréquentation des créatures, & la contradiction qui se trouve entre nos opinions, prouve évidemment combien la recherche de ses plaisirs vous a été funeste. Quel changement dans votre langage ! Combien n'ai-je pas souffert hier, lorsque je vous entendis dire que la vie commune étoit la plus assurée, que la dévotion qui éloigne de la société du monde, est l'effet d'une imagination échauffée qui porte les choses à l'excès, qu'elle n'a pour principe que l'orgueil & la propre volonté ! Vous n'avez jamais connu

ce monde dont vous semblez vous déclarer le protecteur ; vous ne vous défiez pas assez de ses écueils & de sa malice ; vous pensez même qu'il y a quelque bien à y faire ; mais consultez Jésus-Christ qui a condamné ce monde, & votre cœur qui s'est affoibli par la fréquente communication des créatures. Vous convenez que vous n'avez plus cette ardeur, ces lumieres vives & pénétrantes qui soutenoient votre esprit, & faisoient la joie de votre ame ; vous regardez cette privation comme une épreuve ; n'est-elle pas plutôt la suite nécessaire de la dissipation? Vous dites que Saint Paul s'est fait tout à tous, pour les gagner tous. Il avoit une grace particuliere pour cela, il étoit Apôtre, & nous ne le sommes pas. Il faut être bien enraciné dans la vertu pour s'exposer aux orages du siécle ; nous portons la grace dans un vaisseau si fragile, qu'il faut toute l'assurance de notre main, & la vigilance de notre œil, pour ne rien perdre de cette divine liqueur ; ne nous exposons donc pas, sans une expresse volonté de Dieu, au torrent du mauvais exemple. Nous risquons tout en fréquentant le monde, & nous ne perdons rien en nous en séparant ; bien

entendu que ſi Dieu nous appelle au ſervice du prochain, nous obéirons, mais ce ſera en nous rappellant la mémoire de celui qui étant le Fils unique de Dieu, s'eſt abaiſſé au-deſſous de toutes les créatures, & conſéquemment nous concevons que notre rang, notre nobleſſe ſont l'humiliation & la croix; ſi les mondains s'en ſcandaliſent, tant pis pour eux. Notre Royaume n'eſt pas de ce monde, & c'eſt parce que nous aſpirons à la gloire immortelle, que nous mépriſons celle qui eſt auſſi vaine que paſſagere. Notre Dieu eſt jaloux, ſon amour ne ſouffre point de mélange dans les ames qu'il a choiſies; la vôtre étoit de ce nombre, nous vous appellions l'Avocat du Dieu bon; ſon eſprit animoit votre langage; vous ne reſpiriez que fidélité, amour, pénitence; aujourd'hui vous condamneriez volontiers le zéle de ceux qui ſentent combien il eſt important d'avancer dans la perfection. Ah, mon cher Monſieur! ne conſidérons pas ce que le monde penſe ou exige de nous; ne deſirons d'autre lumiere que celle de la foi, d'autre régle que celle de l'Evangile, d'autre ſentier que celui de la Croix, d'autre approbation

que celle de Jésus-Christ, d'autre trésor que celui de ses mérites, & ne cessons de chanter en toute occasion, *non nobis Domine, sed nomini tuo da gloriam.* Cette musique est trop discordante avec celle du monde, pour espérer faire concert avec lui; qu'il chante à sa guise, & nous à la nôtre, nous sçaurons à la fin qui a chanté faux: pour vous qui avez goûté le don de Dieu avec tant de suavité, & qui certainement aimez mieux mourir que de le perdre, craignez tout ce qui peut vous répandre parmi les créatures. Je ne puis me rappeller qu'avec serrement de cœur le conseil que l'on vous a donné de vous distraire de la présence de Dieu: est-ce que ce bon Maître pouvoit vous nuire? N'est-il pas la source de la sagesse & le centre de notre ame? La même lumiere qui nous instruit à l'oraison, nous réjouit au besoin; la joie & la véritable liberté appartiennent au Disciple de Jesus-Christ, & qui dit le contraire n'en a pas l'expérience. Mais que fais-je en écrivant si librement à une personne qui pourroit me faire la leçon? N'est-ce pas présomption en moi? j'en suis bien capable; c'est pourquoi je vous demande

avec inſtance, Monſieur, de ſupplier Jeſus humble de cœur, de rectifier ma vivacité.

Pardonnez les écarts que mon zele a pu me dicter. Hélas, nous ſommes dans un ſiécle où nous avons plus beſoin d'éperons que d'entraves ! ce dehors réformé, que pluſieurs cenſurent, n'eſt pas à la vérité l'eſſence de la piété; mais il aide à ſa conſervation, & nous ne nous repentirons pas à l'heure de la mort d'avoir vécu ſéparés du ſiécle, d'avoir employé plus de tems à l'oraiſon qu'aux converſations inutiles. Nous connoîtrons alors que la folie de la Croix vaut mieux incomparablement que la prudence de la chair; celle-ci eſt un tyran qu'il faut dompter, ou gemir ſous ſa tyrannie plus cruelle que celle des Nérons & des Dioclétiens; la diſcrétion eſt l'appanage des hommes, je vous prie de n'en pas manquer, en communiquant ce qui ne doit exiſter qu'entre nous ſeulement. Je ſuis, &c.

LETTRE LII.

A Monsieur N.

Motifs de Patience.

SI l'image de Jésus enfant guérit il y a quelque tems la langueur dont mon ame étoit atteinte ; pourquoi la vue de Jésus souffrant ne m'apprendroit-elle pas à triompher aujourd'hui de ma foiblesse ? Je vous appelle, Monsieur, pour m'aider en cette entreprise, & pour être témoin de la clémence de mon Dieu ; mon corps tombe en défaillance malgré la nourriture que je lui donne presque continuellement, pour que ce malheureux serviteur serve mieux notre commun Maître ; pour l'encourager à souffrir avec patience, allons ensemble à la porte du Prétoire, considérons-y celui que l'on présente au Peuple qui y est assemblé : j'entends que Pilate dit, *voilà l'Homme*, & m'approchant pous sçavoir si je le connois, je ne vois aucuns traits de cette beauté qu'adorent les Anges ; mes yeux ont

peine à se fixer sur lui ; une secrette horreur me saisit, & disposée à croire aisément mon prochain coupable, je le ferois à juger que celui-ci a commis d'horribles attentats, puisqu'il est traité avec tant d'inhumanité. La joie de la populace & la préférence que l'on donne à Barrabas, sembleroient fonder mes jugemens. Cependant desirant être mieux instruite de ce qu'est cet homme, j'en demande le nom ; on répond, c'est *un scelérat*, *un malfaiteur*, *un ambitieux*, qui vouloit être Roi, qui condamne la Loi de Moyse, qui veut détruire le Temple ; c'est un Magicien de profession, qui se dit Fils de Dieu ; qui, par de faux miracles, a séduit le peuple, & décrié les Princes des Prêtres, les Pharisiens, &c. Cependant Pilate qui est son Juge semble devenir son Avocat auprès de la multitude, & malgré tant de prétendus griefs, il dit qu'il ne le trouve point coupable ; on le menace de César ; Pilate est pâle, tremblant, & celui qui cause tant d'émotion est le seul qui ne paroît point troublé. Mon cœur s'intéresse pour ce patient, je m'avance plus près, je l'observe ; sa douceur me ravit, ses yeux rencontrent les miens &

me parlent un langage au-dessus de l'expression humaine. O ma plume, soyez, je vous prie, l'écho de mon cœur ! tracez à mes yeux & portez à mes oreilles la douceur de cette divine voix, qui s'insinue au fond de l'ame sans le secours de la parole ; apprenez-moi quelle est l'instruction que je dois tirer de ce spectacle. Que faites-vous ici, divin Sauveur ? J'ai voulu souffrir ainsi, pour vous apprendre par ma patience & mon silence, 1°. à demeurer ferme dans les souffrances, & les contradictions.

2°. A vous défier de la vivacité, & de l'injustice de vos pensées qui condamnent, sous la seule apparence, des actions qui n'ont point de mauvais principe.

3°. A protéger des malheureux bien moins coupables aux yeux de mon Pere que vous. Voyez l'excès de mes humiliations, pourrez-vous à l'avenir vous plaindre ? Je suis plongé dans une mer de douleur, & vous refusez d'en boire une goutte. Quelle comparaison ferez-vos de vous légeres infirmités, avec le déchirement de mon corps ? Votre chair est saine, & la mienne n'a plus de place pour recevoir de nouveaux coups ; ma tête est transpercée d'épines, le sang

& les crachats ont collé mes paupieres, mes joues ſont meurtries des ſoufflets & des coups que j'ai reçus, &c..... A ce diſcours je ſens, Monſieur, mon courage s'enflammer; priez pour moi afin que je ne perde jamais de vue un objet ſi capable d'impoſer ſilence à la nature. Adieu, je ſuis, &c.

LETTRE LIII.

A SON FILS.

à Riom, le 17 Avril 1771.

C'EST entre les bras de Dieu, votre véritable Pere, que je vous remets mon cher enfant, en le ſuppliant au nom de ſon divin Fils Jeſus notre Sauveur, de vous préſerver de la contagion du péché & de toutes les occaſions périlleuſes pour votre ame; la dévotion que vous avez eû dès votre grande jeuneſſe à la Reine du Ciel, votre ſouveraine protectrice, eſt une conſolation pour mon cœur à qui il eſt coûteux de vous laiſſer aller ſi loin; c'eſt un ſacrifice que j'offre au Seigneur, dont je reſpecte la volonté; mais, mon

fils, n'oubliez pas les leçons de votre mere; que la conſervation de votre foi & de vos mœurs, vous ſoit plus précieuſe que celle de vos jours; adreſſez-vous ſouvent à votre Ange gardien, à vos ſaints Patrons, Jacques, Antoine, Auguſtin, Maurice; je vous fis prendre le nom de ce dernier à la Confirmation, parce qu'il fut Héros, priez-le de vous obtenir les graces de votre état. Dans le cas où nous ne devrions plus nous voir ici bas, je vous donne ma bénédiction; que la crainte du Seigneur vous accompagne toujours; que l'eſprit de ſageſſe, de diſcernement, repoſe & agiſſe en vous; que la pureté d'eſprit, de cœur & d'ame, faſſent vos délices; que la paix, la joie d'une bonne conſcience ſoit l'unique objet de vos vœux; que votre application à vos devoirs, vous attire la confiance des gens de bien; que vous ſoyez affable, doux, d'un caractere qui vous faſſe chérir de Dieu & des hommes; que vous ne perdiez jamais de vue l'Eternité; que ſi vous vous établiſſez dans ce monde, vous ayez une épouſe chrétienne, raiſonnable, capable de bien élever votre famille; que Dieu vous préſerve de mort ſu-

bite & imprévue ; que vous vous disposiez au passage du tems à l'éternité, par la réception des Sacremens, vous confessant tous les mois ; que vous ayez soin de la vieillesse de votre Pere ; que vous aimiez toujours votre sœur, & preniez son conseil amiablement ; que vous ne rougissiez jamais des maximes de l'Evangile, mais que vous vous en fassiez honneur ; que la divine Providence vous aide en vos nécessités ; que tous les Saints prient pour vous, invoquez-les, & que tous les Saints Anges vous environnent, vous défendent à la vie & à la mort. Ce sont les souhaits que vous fait la plus tendre des meres.

LETTRE LIV.

A SON FILS.

A Riom ce 27 Avril 1771.

JE vous ai suivi en esprit, mon cher enfant ; j'ai partagé votre froid, votre fatigue, & j'ai souhaité que vous fissiez un saint usage de vos premieres

peines, afin qu'elles vous méritassent le courage & les graces de votre état ; ne négligez ni vos pratiques de dévotion, ni l'usage des Sacremens, & observez-vous de façon que vous puissiez recevoir la sainte Communion à la Pentecôte, ce sera pour vous une source de bénédictions. J'ai été bien aise de sçavoir de vos nouvelles de Moulins, j'en attends ce soir de Montargis ; si vous êtes arrivé en bonne santé, vous m'en donnerez encore au plutôt, de ce que vous aurez fait, de votre dépense, de l'accueil que vous aurez fait & reçu au Régiment ; j'ai écrit à M ***. Capitaine, pour vous recommander à lui, je vous prie de vous y attacher & de suivre ses exemples ; sa bonne réputation fondera la vôtre. Vous devez beaucoup de remercimens à votre Colonel, faites tous vos efforts pour conserver ses bontés ; prévenez-le en ce qui dépendra de vous, & soyez attentif & docile à ses avis ; cherchez la compagnie des anciens Officiers par préférence à toute autre ; je serai bien contente si l'on me donne de bons témoignages sur votre compte ; il ne tient qu'à vous ; implorez le secours du Ciel, afin que vous puissiez

fixer votre légèreté naturelle; ce défaut eſt conſidérable dans un état qui exige la plus grande exactitude; mandez-nous comment vous vous en trouvez : donnez dans vos lettres des nouvelles des Officiers de cette Ville, & même des Soldats, cela fait plaiſir aux parens; écrivez de tems en tems à votre tante, Madame de N...., j'admire ſa bonté à votre égard ; votre conduite la fera augmenter ou diminuer ; inſtruiſez votre Couſin le Marin, de votre nouvel état, & de la façon dont vous vous y prenez; ſur-tout, mon cher ami, beaucoup de politeſſe & de prudence ; je vous recommande l'économie, elle eſt plus néceſſaire dans le ſervice que dans tout autre état; ſi vous veniez à faire quelques ſotiſes, cela ne ſeroit pas avantageux pour votre établiſſement, qui ſera honnête ſi vous vous gouvernez avec ſageſſe ; je le demande pour vous au Seigneur; faites la même priere, mon cher enfant, car ſi vous avez Dieu pour vous, qui ſera contre vous ?

Votre Sœur & votre Pere vous embraſſent, tous les Domeſtiques vous ont regretté.

Mon cœur a été un peu malade, mais je le console par l'espérance avantageuse que je lui donne sur votre compte ; il me promet sa guérison si je lui assure que votre Religion & vos mœurs sont incorruptibles ; c'est à vous à me donner une certitude qui me dédommagera du sacrifice que ma tendresse a fait à votre inclination & au conseil de vos parens. Je ne vous quitte guères, & vous souhaite ce que la plus tendre des meres peut desirer à son fils ; c'est elle qui vous écrit, qui vous embrasse tendrement, & qui vous est plus qu'elle ne peut vous le dire, votre amie.

DE COMBES DES MORELLES.

LETTRE LV.

A MONSIEUR L'ABBÉ....

JE me persuade, Monsieur, que la fête de notre commun Patron m'autorise à recréer mon esprit, en épanchant mon cœur avec vous dans la simplicité des

enfans de Dieu ; j'aurois souhaité vous offrir en ce jour un tribut de ma reconnoissance. On m'a présenté quelques fleurs en l'honneur de ma fête, & je vous les envoye pour honorer la vôtre ; vous en ferez quelque cas, lorsque je vous en aurai expliqué l'emblême ; elles ont été cultivées & arrosées par des épouses de Jesus-Christ ; je les ai reçues avec joie pour en faire hommage à mon Crucifix ; ensuite voulant leur donner une plus grande valeur, elles ont été destinées à couronner le Roi de gloire qui étoit sur son Trône dans l'Eglise des Cordeliers ; en formant le petit cercle sur lequel j'ai placé les fleurs, j'ai demandé à Dieu que vous ne sortiez jamais de l'enceinte de sa divine volonté. Chaque fleur est le symbole des vertus que nous devons tâcher d'acquérir ; les violettes désignent l'humilité ; les œillets blancs, la pureté d'intention ; les petits œillets découpés & d'excellente odeur, cette aimable charité qui se fait toute à tous ; la gérofflée blanche, le parfait dénuement, & la rouge, la ferveur dans l'oraison ; j'ai demandé au Seigneur la perfection de toutes ces vertus pour vous & pour moi. Comme je sçais que

le Maître à qui je parle eſt ſouverainement riche & bon, je l'ai ſupplié de leur donner ſa bénédiction, afin qu'elles ayent les effets ſuivans : 1°. Que toutes les fois que vous les regarderez, elles attirent ſur vous le regard divin. 2°. Que cette couronne vous ſoit un gage de celle que Dieu vous reſerve dans l'éternité. Vous penſerez peut-être qu'il y a de ma part de la témérité à faire cette priere ; notre Seigneur n'a t-il pas dit : *demandez & vous recevrez ?* Je ne doute pas que ma priere ne ſoit montée au trône de l'Eternel ; c'eſt à Jeſus que je me ſuis adreſſée ; celui qui fait ſes délices d'être avec les enfans des hommes, parle volontiers de nous à ſon Pere ; je demanderai pour mes parens, amis, Rois, Princes de l'Egliſe, Paſteurs, Juſtes, &c. tout ce que je croirai propre à la gloire de Dieu, & à leur ſalut. Les citoyens du Ciel, ne ſont pas comme ceux de la terre ; ils ne craignent pas d'être importunés ; ils ſçavent que le Seigneur aime à répandre ſes faveurs, ils ſe réjouiſſent, lorſque nous préſentons bien des vaiſſeaux pour être remplis ; le malheur eſt que nous ne connoiſſons pas le prix des dons

que l'on nous fait : nous les laissons perdre par notre négligence, & je suis une dissipatrice du premier ordre ; je ne crains point d'en être accusée, lorsque je vous envoye cette couronne avec l'assurance du respectueux attachement, & de la reconnoissance avec laquelle je suis, Monsieur, &c.

LETTRE LVI.

A UNE DE SES AMIES.

JE profite de quelques instans de liberté pour m'entretenir avec vous ; mais que vous dirai-je qui puisse réjouir mon ame & qui soit digne de votre attention? Les fruits que j'ai reçus & que vos mains ont préparés avec tant de soins, me semblent avoir des qualités admirables ; ma fille & moi, n'en mangeons qu'à certains jours & avec une secrette confiance qu'ils porteront avec eux une céleste bénédiction, j'espere qu'ils me feront sortir de mon indolence ; mais vous ne voulez pas que je vous parle de ma misere, vous avez raison : il vaut mieux élever son cou-

rage que de l'abbatre, c'eſt pourquoi je dis que je veux être Sainte, que j'eſpere y parvenir; Dieu m'a fait aſſez de graces pour cela, & je ferai de mon mieux pour y répondre; ſa divine miſéricorde ſuppléera à ma fragilité; telle eſt la confiance que Dieu met dans mon cœur, je vous prie de l'en remercier & de lui en demander l'augmentation; je le ſupplierai de vous combler de ſes graces, afin que le jour de votre mort ſoit celui de votre triomphe: mes ſouhaits s'étendent ſur tous les membres de votre famille; la plus ſenſible joie que j'aye en ce monde eſt de lui être unie par les liens de la charité; continuez la vôtre pour celle qui ſe croit très-honorée d'être,

Votre très-humble ſervante, &c.

LETTRE LVII.

A Monsieur de N.

LE mauvais tems qu'il a fait ce matin, m'eſt devenu avantageux, parce que le Commiſſionnaire me donnera le

tems de vous écrire ; je vous remercie de la bonté avec laquelle vous avez bien voulu m'obliger ; mais je veux m'entretenir avec vous d'un intérêt supérieur au premier, quoique je n'ose me promettre d'y réussir par moi-même. L'objet qui fixe nos cœurs, voudra bien, dans sa miséricorde, me permettre de tracer quelques mots à sa louange & pour notre édification ; il me semble qu'il n'est pas besoin d'être Docteur, pour oser parler de la bonté de Dieu, lorsqu'il ne cesse de nous en donner des preuves : que le monde en pense ce qu'il lui plaira, il ne me persuadera point que c'est pécher contre l'humilité & la modestie chrétienne, que de parler volontiers de celui qui fait notre consolation. Dût-on m'arracher la langue, me couper la main, on ne pourroit empêcher le langage de mon cœur ; bannie par nécessité de ma chere Patrie, mon chagrin consiste à me voir frustrée de la satisfaction d'en parler ; rien ne me géne aujourd'hui : mais comment dire ce qui est au-dessus de toute expression ? ce que je vous en dirois est au-dessous de votre expérience ; daignez m'écouter avec votre patience ordinaire ; il faut être

bien insensé, pour s'attacher à toute autre chose qu'à Dieu, puisque l'on trouve en lui l'essence de tous les biens. Ce que l'on nomme avantage sur la terre, est pour l'ordinaire la source des déplaisirs ; il n'est point de jour où nous ne recevions de nouvelles convictions de cette vérité ; c'est pourquoi j'ai résolu de ne m'affectionner à qui que ce soit ici bas; je n'y vois pas de grandes difficultés, étant pleinement convaincue de l'insuffisance des choses créées; le malheur est que je reste dans un vuide extrême, je ne sçais ni trouver ni chercher celui qui devroit être ma plénitude ; mon langage paroît quelquefois édifiant, mais il semble que je n'ai que le desir de servir Dieu. Je suis indifférente sur ce que les créatures pourront penser de moi; je voudrois pouvoir attirer les cœurs à l'amour de notre divin Maître, pour le venger de mon indifférence, par des conquêtes, c'est-à-dire, que je voudrois faire ce qui ne dépend pas de moi, & je néglige ce qui est en mon pouvoir. Voyez combien je suis misérable, dites quelquefois pour moi quelques versets du Pseaume *Miserere*. Je suis, &c.

LETTRE LVIII.

A une Demoiselle.

Sur la présence de Dieu.

JE vous disois, l'autre jour, qu'il y a une Petite Poste pour les lettres établie dans Paris, qui y passe plusieurs fois dans la journée, & est annoncée par un instrument dont le bruit avertit ceux qui veulent s'en servir. Nous pourrions pareillement nous représenter une correspondance établie du Ciel avec la terre, & de la terre avec le Ciel; les Saints Anges en sont les Messagers, le son de l'horloge le signal, nos bons desirs & nos œuvres les dépôts que nous confions à la fidélité & à la diligence des célestes Couriers. Les uns descendent, les autres montent, & tous, sont jaloux d'être employés à la gloire de Dieu, & à notre service. Mon imagination est trop grossiere pour vous dépeindre la Majesté, la beauté, l'agilité, l'affabilité de ces divins Commissionnaires; ils commencent par nous faire sen-

tir l'avantage du commerce qu'ils nous propoſent; ils excitent notre ambition pour le Ciel, ils nous inſtruiſent des droits & des prétentions que nous y avons, & des heureuſes diſpoſitions de leur puiſſant Monarque à notre égard; ils nous indiquent un moyen prompt & facile de mériter ſes bienfaits, & d'entretenir une habituelle correſpondance avec lui: c'eſt d'élever notre cœur vers lui, toutes les fois que nous entendrons ſonner l'heure; ils ſe chargent d'aller lui préſenter nos vœux, & de nous rapporter ſes graces. Vous ſçavez qu'il y a un commerce continuel entre le Ciel & la terre, & qu'une multitude d'Anges, comme au tems de Jacob, montent & deſcendent de l'empirée. Les bienheureuſes intelligences toutes occupées de la gloire de leur Monarque & de notre ſalut, ne ceſſent de nous apporter des tréſors de grace ſous l'enveloppe des mépris, des humiliations, des tentations & des ſouffrances: le grand nombre des humains ne s'en tenant qu'à l'étiquette du Paquet, ne veulent ni l'ouvrir, ni l'accepter; le ſeul nom de la Croix, leur inſpire la terreur, & ſans vouloir entrer en conférence avec les divins Meſſagers, qui voudroient les

instruire de la valeur des dons que leur fait le Ciel, ils semblent leur dire : Allez, portez vos présents à d'autres, ne troublez point notre sécurité, nous avons assez de soucis d'ailleurs; ce n'est pas à nous qu'il faut prêcher une telle morale, c'est bon pour de grands Saints qui ont le loisir de le devenir; pour nous, heureux d'être près de la porte du Paradis, nous nous bornons à une sainteté commune. Mais si vous négligez les présens du Ciel, répliquent ces célestes Envoyés, vous manquerez même cette place; le royaume du Ciel s'achette, & voici la monnoye dont on le paye; ils ajoutent que c'est par un effet de l'amour & de la volonté de Dieu qu'ils sont accourus vers eux. Insensés! ils persévérent dans leurs refus; & les Messagers certains qu'ils seront mieux reçus dans quelque maison de piété, y volent, y transportent les trésors célestes; là chacun s'empresse à les recueillir avec une sainte avidité, & tâche de les faire fructifier. Les Anges satisfaits d'avoir rempli leur mission, en rendent compte au Très-Haut, qui les rend dépositaires de nouvelles graces pour fortifier les premieres; & ces ames généreuses envoyent à chaque heure

de la journée, les fleurs de leurs saints desirs, les fruits de leurs bonnes œuvres, que les Anges reçoivent avec joie, transportent avec viteſſe, & préſentent à Dieu avec reſpect ; ils ſe chargent de nos lettres pour la ſainte Cité, de nos requêtes pour nous & pour ceux qui nous ſont chers ; ils en pourſuivent l'entérinement avec exactitude ; leur diligence eſt extrême, parce que leur charité eſt inouïe. Je ne puis rien leur donner dans cet inſtant que cette lettre, qui vous prouvera que je ſuis plus que je ne puis vous le dire, &c.

ŒUVRES
SPIRITUELLES
DE MADAME
DE COMBES.
TROISIÉME PARTIE,
Contenant ſes Poëſies.

ŒUVRES SPIRITUELLES DE MADAME *DE COMBES.*

CHAPITRE PREMIER,

Contenant ſes Poëſies.

LETTRE PREMIERE,

à un de ſes Amis.

§. PREMIER.

» VOUS voulez, Monſieur, que je crayonne
» le tableau de ma vie paſſée : qu'y verrez-vous ?
» Beaucoup d'infidélités de ma part, & encore
» plus de patience & de bonté de la part de Dieu ;

» je vous obéis, mais à condition que vous m'ai-
» derez à bénir le Seigneur, & que vous folli-
» citerez ſes graces en ma faveur ».

DE ma vie eſſayons de tracer le tableau :
Mon Dieu m'a prévenue au ſortir du berçeau.
La beauté de ſa Loi me plut dès mon enfance ;
Mais loin de me ſoumettre à ſon obéiſſance,
Sentant déja le feu des folles paſſions,
Je ne pouvois ſouffrir les contradictions ;
J'aurois voulu que Dieu n'eût point de connoiſſance,
Pour me livrer au mal ſans nulle réſiſtance.
Seigneur, vous le ſçavez, j'évitois vos regards,
Pour donner à loiſir dans de triſtes écarts,
Oui, j'allois devenir l'horreur de la nature.
O bonté du Seigneur ! ô grace ſans meſure !
J'adore, je bénis vos amoureux deſſeins.
Ce ſauvageon planté dans la terre des Saints (1),
Du plus excellent ſuc reçut la nourriture ;
Rien ne fut épargné, ſoins attentifs, culture,
Entier éloignement d'animaux meurtriers.....
Ce petit arbriſſeau, parmi les eſpaliers,
Promettoit, par ſes fleurs, une grande abondance ;

(1) Maiſon de Saint-Cyr.

Mais changeant de climat, (1) il trompa l'espérance
Qu'avoit de son travail, conçu le Jardinier (2);
La chenille, le ver, & l'oiseau familier (3),
Se reposant sur lui, firent tant de ravage,
Que dans très-peu de jours, il perdit son ombrage (4);
Aux regards des passans, l'olivier toujours verd,
N'offroit que des rameaux dépouillés par l'hyver.
(5) Le Maître du jardin surpris, dit en colere:
» Coupez cet arbre, en vain il occupe ma terre,
» Et je vais dès ce jour le condamner au feu.
» Attendez quelque tems, laissez-le dans ce lieu.
» Reprit le Jardinier, peut-être que mon zéle
» Le rendra plus fécond pour la saison nouvelle.
Aussi-tôt avec soin il vient pour le tailler (6),
Autour de sa racine il répand le fumier;
Cette odeur rebutant le papillon, l'abeille (7),
Ils allerent plus loin voltiger sur la treille.

---

(1) Son retour dans sa Patrie.
(2) Notre Seigneur.
(3) Les compagnies du monde.
(4) La dévotion.
(5) Dieu le Pere.
(6) Elle eut une grande maladie.
(7) Ses amis l'abandonnerent.

En attendant, le tronc reprit quelque vigueur;
Et de l'Eté brulant, il soutint la chaleur.
Dès le Printems suivant, on vit des fleurs paroître (1),
On espéra des fruits (2) qui commençoient à naître;
Le Maître satisfait, dît à son Jardinier :
Ils sont dûs à vos soins, goûtez-en le premier;
L'arbre a t-il rapporté? Je n'en sçais rien encore;
Son fruit sera t-il bon? De même je l'ignore,
De feuilles & de fleurs il paroît revêtu.
Bons desirs, peu d'effets, & médiocre vertu,
En beaux raisonnemens quelquefois très-habile,
Faut-il exécuter? je deviens inhabile;
Prête à tout embrasser, & malgré tout mon feu,
A la tempête, aux vents, je sers souvent de jeu :
Cependant animé d'un sublime courage,
Mon cœur déterminé, dans le calme ou l'orage
Répétera toujours à son suprême Auteur :
» Puisque je tiens de vous mon être, ma vigueur,
» Que vous m'avez formé, que je suis votre
» ouvrage,

(1) Sa foi se ranima.

(2) Elle fit quelques bonnes œuvres.

» Par ma fécondité, je veux vous rendre hommage ;
» Préſervez-moi, grand Dieu ! du froid de l'Aqui-
» lon (1),
» Modérez du ſoleil le trop ardent rayon (2),
» Dans le ſein de la terre, enfoncez mes ra-
» cines (3),
» Mettez autour de moi, de piquantes épines (4).
» Que le ſouffle infecté de certains animaux (5),
» Ne flétriſſe jamais mes utiles rameaux ;
» Mais que du firmament, la céleſte influence (6),
» Faſſe croître mes fruits, & avec abondance ;
» Que l'arbre par ſon poids, vers la terre incliné,
» Par les rapides eaux, ne ſoit point entraîné :
» Cachez toujours ſes fruits ſous l'ombre de la
» feuille ;
» Que nul autre que vous, n'y touche, ni les
» cueille ;
» Parvenus par vos ſoins à la maturité,
» Ils ſe conſerveront juſqu'à l'éternité.

---

(1) Froideur de Dieu.
(2) Sa trop grande curioſité.
(3) Par l'humilité.
(4) L'Eſprit de mortification.
(5) Les Pécheurs.
(6) La grace.

LETTRE

Ecrite à M. N. en entendant sonner l'agonie de son Ami.

ENTENDEZ-vous, ami, le son de cette cloche?
Elle nous dit à tous, l'Eternité s'approche:
Elle frappe aujourd'hui l'heure de mon voisin;
Mais qui sçait si mon tour ne viendra pas demain?
Chaque fois que ce son vient frapper mon oreille,
J'éprouve dans mon cœur une horreur sans pareille.
A mon esprit troublé, l'image de ma mort,
Rappelle mes forfaits. Ah! quel sera mon sort,
Quand cité devant vous, juste Dieu des vengeances,
Votre bras en courroux punira mes offenses?
Encor un peu de tems, Seigneur, de votre Loi,
Qu'exacte observateur, je signale ma foi.
Content de mon desir.... sa grace me l'accorde,
Mais c'est le dernier trait de sa miséricorde.
Que de tems j'ai perdu! Je veux le réparer,
Au dernier des momens il faut se préparer,
Marcher à la lueur du flambeau qui m'éclaire;
Pénitence, ferveur, recours à la priere,
Vous serez ma ressource; Observateur des loix,

Je vais dès aujourd'hui m'attacher à la Croix.
Adieu, monde trompeur, pour toujours je te quitte,
Assuré de trouver mon salut dans la fuite;
Je commence, il est vrai, sur le déclin du jour;
Le Dieu que j'offensai, bénira mon retour;
J'espére le secours tout-puissant de sa grace,
Mes péchés sont nombreux, mais son sang les efface;
Mes efforts secondés par sa bonté facile,
Me rendront désormais fidéle à l'Evangile.
Ami, renonçons-donc aux funestes plaisirs,
Que le bonheur du Ciel fixe tous nos desirs!
Il est tems, devenons plus Chrétiens & plus sages,
Pourrions-nous refuser au Seigneur nos hommages?
Déja je vois levé le sinistre marteau,
Dont le funeste coup précipite au tombeau.

LETTRE

A UN LIBERTIN,

Sur un scandale donné dans l'Eglise.

HOMME vain, dont l'orgueil se montre en ce saint Lieu,
Viens-tu pour insulter la Majesté de Dieu?

Sans fléchir les genoux, on te voit dans son temple ;
Troubler tous les Chrétiens par ton mauvais exemple.
De nos mysteres saints tu ne fais aucun cas,
La présence d'un Dieu ne t'intimide pas ;
Avec égarement tu promènes ta vue,
Tu parles dans l'Eglise, ainsi que dans la rue.
Le jeune homme qui voit ton indévotion,
Pense que l'imiter, c'est prendre le bon ton.
Par ton impiété, combien d'ames perdues !
L'Enfer t'a-t-il commis pour faire ses recrues ?
Apprends que des vivans, pour toujours effacé ;
Tu rendras au Seigneur un hommage forcé.
Quand frappé par la mort qui viendra te surprendre,
Dans le sein de la terre, on te verra descendre ;
Du Dieu dont tu bravois insolemment les Loix,
Tu sentiras alors, pour la premiere fois,
Quelle est la sainteté, la force & la puissance ;
Et comment il punit la coupable insolence.....
Aveugle infortuné, préviens un tel malheur :
Il en est tems encor ; ton Juge est ton Sauveur,
C'est lui qui par ma voix aujourd'hui te rappelle,
Prends pitié de toi-même, & ne sois plus rebelle ;
Viens offrir humblement, aux pieds des Saints Autels,

Ton esprit & ton cœur, au Roi des immortels;
Adore sa grandeur, appaise sa colere,
Ou crains que sous tes pas, il n'entr'ouvre la terre.

LETTRE

Sur la conduite qu'on doit tenir en Compagnie.

QUAND une ame à son Dieu, s'est fortement unie,
La seule Charité l'amène en compagnie;
Si la frivolité se présente à ses yeux,
Concentrée en elle-même, elle les fixe aux Cieux.
Elle entend converser, sans charger sa mémoire,
De mille faits divers qui terniſſent sa gloire:
Du prochain déchiré par l'homme médisant,
Elle excuse le mal, elle défend l'absent.
Des célestes plaisirs, quand un cœur est avide
Ce qui flatte les sens, n'a rien que d'insipide;
Hors de Dieu, tout appui lui paroît incertain,
Il met tous ses plaisirs à vivre sous sa main;
Sur sa propre vertu, jamais il ne se fonde,
Il connoît le danger où l'expose le monde;
Effrayé du péché, bien plus que de la mort,

Il aſpire au moment qui doit finir ſon ſort;
En Dieu ſon Créateur, il reconnoît ſon Pere,
Il l'aime, il croit en lui; fortement il eſpére,
Qu'après l'avoir ſervi par ſa fidélité,
Il le poſſédera pendant l'éternité:
C'eſt l'objet de nos vœux. Voilà, ma chere amie,
A quoi l'on doit toujours penſer en compagnie.

LETTRE

A MONSIEUR LE CURÉ DE.....

Au premier jour de l'An.

JE perdrois ſurement & mon tems & mes peines,
Si j'allois vous offrir aujourd'hui des préſens;
Où pourrois-je trouver ici bas des étrennes,
Dignes de vous prouver quels ſont mes ſentimens?

Ce qui fut paſſager, ne ſçut jamais vous plaire,
Votre cœur fait pour Dieu, ne reçoit que de lui;
Il mépriſa toujours le néant de la terre,
Il n'aima que ſon Dieu qui ſeul eſt ſon appui.

Que ce Paſteur zélé puiſſe embrâſer les autres,
Qu'il nous brule, Seigneur, de vos céleſtes feux;

Qu'il soit par ses travaux au rang de vos Apôtres :
Ce sont là mes desirs, là se bornent mes vœux.

Qu'habile à nous convaincre, à ses devoirs fidéle,
Les succès les plus prompts, secondent son ardeur ;
Par ses rares vertus, ainsi que par son zéle,
Il nous captivera, sans se croire vainqueur.

PIÉCES FUGITIVES.

§. PREMIER.

L'ARBRE battu des vents & de l'orage,
Voit ses branches pencher d'un & d'autre côté,
Et son tronc loin d'être agité,
S'affermit encore davantage.
Tel est le sort du Juste au milieu des travaux.
Peu sensible à ses maux,
Il est calme dans la souffrance ;
Éprouvé sans être abbatu,
La peine augmente sa constance,
L'orage affermit sa vertu.

Sur l'amour de Dieu.

Y PENSEZ-vous, Seigneur,
Quand par un excès de tendreſſe
Vous recherchez le cœur
De cette vile péchereſſe ?
Je crains que vous n'aviliſſiez
Votre grandeur Suprême,
Ou que vous n'en orgueilliſſiez
Une miſere extrême.

Sentimens d'Humilité.

POUR t'engager, Seigneur, à m'être plus propice,
Et te faire oublier mes déſordres paſſés ;
Que te dirai-je ? Eh ! N'eſt-ce pas aſſez,
Que tu voie en mon cœur le germe de tout vice ?
Que ſuis-je devant toi ?
Foibleſſe & vanité que réprime ma foi.
Que ta bonté déſarme ta colere ;
Je te préſente dans ce jour
Un excès de miſere,
Que te fait ſupporter l'Amour.

A une Perſonne à qui elle avoit envoyé un Crucifix.

LE voici cet objet que votre cœur deſire :
Fixez ſur lui vos yeux, ſuivez ce qu'il inſpire ;
Il eſt nud, fortement attaché ſur la Croix.
Pourrez-vous balancer de faire même choix ?
De votre volonté que la mort ſoit parfaite,
Sur vos ſens la victoire en ſera plus complette,
Contemplez chaque jour ce merveilleux tableau.
Imitez la douceur de ce divin Agneau.
Souffrez-vous comme lui? Pardonnez-vous de même?
Préférez-vous la croix au brillant diadême,
Qui couronne le front des Princes orgueilleux ?
La Croix de Jeſus-Chriſt, pour un Chrétien qui l'aime,
Eſt l'unique tréſor qui comble tous ſes vœux.

Alphabet Spirituel.

AMOUR, divin amour, le cœur qui vous poſſede,
Trouve dans tous les maux le ſouverain remede !

Bonté que rien n'épuise, à vos fréquents bienfaits,
Pourquoi mon cœur ingrat ne répond-il jamais ?

Cœur embrâsé d'amour, cœur rempli de clémence,
Vous nous appellez tous, aucun de nous n'avance.

Douceur qui calmeriez les Tigres en courroux,
Vous offrez vos attraits, on s'éloigne de vous !

Espoir des vrais Chrétiens, notre unique refuge,
On méconnoît le Pere, on ne voit que le Juge.

Fils unique de Dieu, fait homme pour nous tous,
Nous cherchons les plaisirs, quand vous souffrez pour nous.

Glorieux Conducteur, au Ciel notre Patrie,
Vous nous invitez tous ; on le voit sans envie !

Humble d'esprit, de cœur, sur vos instructions,
Nous devrions régler toutes nos actions.

Juste de qui nous vient de tous dons l'excellence,
Ne vous en payerons-nous que par l'indifférence ?

Lien de Charité, vous voulez nous unir,
Le moindre intérêt peut, hélas, nous désunir !

Miroir de la ſplendeur qui brille en votre Pere,
Vous dardez vos rayons, on ferme la paupiere.

Nous n'avons ici bas que vous ſeul pour appui.
S'agit-il de prier ? Nous cédons à l'ennui.

Oh que vous nous aimez ! Avec quelle tendreſſe !
Et nous, hommes ingrats, vous offenſons ſans ceſſe !

Paſteur vous nous donnez votre ſang, votre corps :
Que nous répondons mal à vos divins tranſports !

Que la glace des cœurs eſt difficile à fondre !
Hélas, que votre amour a droit de nous confondre !

Roi puiſſant, Créateur de la terre & des Cieux,
Pourquoi recherchez-vous des Pécheurs malheureux ?

Source de Sainteté, tréſor inépuiſable,
Submergez dans vos flots une ame miſérable !

Tréſor qui vous cachez aux Sçavans orgueilleux ;
Simplifiez mon cœur, montrez-vous à mes yeux !

Vainqueur plein de bonté, vainqueur rempli de charmes,
Je me livre à vous ſeul, & je vous rends les armes.

Xavier fut consumé de vos célestes feux,
Embrâsez-en mon cœur, & mon cœur est heureux.

Principe & fin de tout, que votre grace inspire
Ces sentimens à ceux à qui j'apprends à lire :
Que la mere, que l'enfant en répétant les sons,
soit de cœur & d'esprit, docile à vos leçons;
Qu'ils lisent tous les jours dans le double hémisphere,
La grandeur, le pouvoir, la bonté de leur pere !
Que vous-même trouviez dans le fond de nos cœurs,
Les sentimens produits par de saintes ardeurs !
Que nous lisions nos noms dans le livre de vie !
Recevez-nous aux Cieux où l'amour nous convie !
Ainsi s'accompliront vos éternels desseins,
Nous en sçaurons assez, si nous sommes des Saints.

RÉPONSE

Au reproche fait sur la simplicité de ses Meubles.

DE tout mon cabinet le meuble le plus beau,
Le plus grand, le plus riche, est ce petit tableau.
Non je n'ai jamais vû plus brillante Peinture,
J'ai la Divinité réduite en Miniature.

§. II.

Sur une Audience différée.

SI des mortels implorant le secours
J'éprouve une trop longue attente,
Unie à Dieu, je suis contente,
Et mon cœur l'invoque toujours.
Si de me parler on s'excuse,
De ce contre tems je m'amuse,
Et dis, il n'en est pas, Seigneur, ainsi de vous:
Il ne faut point frapper dix fois à votre porte,
Vous nous voyez de loin, & l'amour vous transporte,
Avec bonté vous répondez à tous.
Qu'ils soient riches ou non, hélas! peu vous importe,
Bien différent de ceux qu'on nomme grands,
Le seul amour fait votre escorte,
Et près de vous tous les cœurs sont contens.

Du bruit du Tonnerre avec celui d'un Concert.

Toi dont la voix me contrarie,
Et qui condamne ma chanson,
Viens faire avec moi ta partie,
Nous chanterons à l'unisson.
Je dis à mon Dieu que je l'aime ;
Crois-moi, fais aujourd'hui de même,
Et cela vaut bien ta leçon,
La Musique sera complette ;
Le grand vent fera le basson,
Puis le Tonnerre la Trompette,
Et les cloches le faux-bourdon.
Dans mon aimable solitude,
Libre de toute inquiétude,
Avant le retour de la nuit,
Je chante la bonté Suprême,
Qui de tous les maux m'affranchit ;
En conversant avec moi-même,
J'oublie de moi ce que l'on dit.

*

Sur le danger des Richeſſes.

QUAND la paſſion déréglée,
Demande les biens d'ici bas,
Mon Dieu ſi tu n'exauces pas
Le deſir d'une ame aveuglée ;
Si tu me rends inſenſible aux appas,
Dont le danger me peut ſurprendre,
Je te bénis de tes bienfaits,
J'ai mille graces à te rendre,
Pour le refus que tu m'en fais.

Deviſe.

AIMER, ſouffrir, mourir, perdre tout ſans
me plaindre ;
Voir la mort & l'enfer & ne jamais les craindre ;
Vouloir plus plaire à Dieu, qu'aſſurer mon ſalut ;
Voilà quel eſt mon choix & mon unique but.

Madrigal.

QUOI E du sexe féminin,
Amie, ayez l'ame d'un Militaire,
Pour vous ouvrir des Cieux le vrai chemin,
De votre corps soyez l'ennemi volontaire;
Veillez & ne reculez pas,
Pendant la vie il faut toujours combattre.
Si la nature gagne un pas
La *grace en sera quatre.*

RÉFLEXIONS

Sur différens sujets de Morale.

§. PREMIER.

Sur la Confiance.

QUAND il te plut me faire naître,
Je ne l'avois point mérité,
Et ce fut ta seule bonté,
Qui du néant tira mon être.

Au premier accent de ta voix,
J'existai, je suivis tes Loix.
Je fus créée à ton image ;
Et j'espere que ton amour
Fera pour sauver son ouvrage
Autant qu'en lui donnant le jour.

Sur la confiance en Dieu.

ENFANT du Roi des Rois, je ne redoute rien ;
Son amour me soutient, il est mon seul lien.

Un Dieu plein de bonté me découvre ses charmes,
Un seul de ses regards peut essuyer mes larmes.

La guerre est au dehors, mais la plus douce paix
Fait goûter à mon cœur ses célestes attraits.

Pourquoi craindre les traits d'un monde trop sévere ?
Pourroit-il empêcher que Dieu ne soit mon Pere ?

Le Seigneur est ma force & mon unique appui,
Qui redoute le monde, est indigne de lui !

N'écoute plus, mon cœur, une fausse prudence ;
Sous les Drapeaux du Christ on marche en assurance.

Il est le Dieu puissant, le Dieu saint, le Dieu fort !
Lui seul, sans vous mortels, décidera mon sort.

Il m'a promis qu'après quelques jours de tristesse,
Il me feroit goûter l'éternelle allégresse.

En écrivant ceci ne sens-tu pas mon cœur
Reveiller ton amour, enflammer ton ardeur ?

Relis souvent les mots que sa bonté te trace ;
Conserve ce beau feu, répond bien à la grace.

Après la Communion.

O JOUR heureux ! ô bonheur de ma vie !
J'ai donc reçu la Sainte Eucharistie ;
Je ne vis plus, mais Jesus vit en moi.
Jésus, mon Dieu, mon Sauveur & mon Roi !
Mon pauvre cœur voudroit de sa présence,
Toujours avoir l'aimable jouissance ;

Mais

Mais mon esprit, d'affaires occupé,
Est, malgré moi, sans cesse dissipé.
Malgré le bruit, quand je rentre en moi-même,
J'y trouve encore le Dieu Sauveur qui m'aime;
Il est toujours l'objet de mon amour.
Que je voudrois dans l'éternel sejour,
Voir & bénir mon adorable Maître,
Qui pour toujours doit me faire renaître !...
Mais attendons, mon ame, il faut souffrir,
Il faut combattre avant que de jouir.
Aimons la Croix, elle est notre appanage,
De ses Martyrs le ciel est le partage.
Il faut semer ici bas dans les pleurs,
Pour recueillir & les fruits & les fleurs.

Sur la confiance en Dieu.

MON ame y penses-tu ? d'où vient que tu t'attristes ?
Tu sçais bien que ton Dieu de sa grace t'assiste ;
Qu'as-tu dit ? Qu'as-tu fait ? Pourquoi chanceles-tu ?
N'as-tu pas éprouvé du Seigneur la vertu ?
Oserois-tu douter de sa sainte présence,
Puisque tant de bienfaits signalent sa clémence ?
L'ennemi du Salut redoute son pouvoir,

Il veut par défiance abbatre ton eſpoir,
Il ne peut ſupporter cette ardeur magnanime
Que t'inſpire la foi, ce beau feu qui t'anime,
Rends vains tous les efforts du Démon furieux,
Qui frémit des ſuccès de ton cœur généreux.
Ne crains point ſa fureur, redouble ton courage,
Souviens-toi que le Ciel doit être ton partage :
Tous les pas que tu fais te conduiſent aux Cieux;
Il ne tombera pas un ſeul de tes cheveux,
Sans un ordre donné par cet Etre ſuprême,
Qui veille ſur tes jours, qui te défend, qui t'aime.
Sans lui inquiétude affligeroit ton cœur ;
Invoque ſon ſecours, & tu ſeras vainqueur;
Il veut dans ton néant faire éclater ſa force.
A contriſter ton cœur en vain l'Enfer s'efforce.
Mépriſe ſes fureurs, combats juſques au bout ;
Chaque choſe a ſon tems, & Dieu pourvoit à tout.

Sur la réſignation dans les Maux.

EH quoi, timide cœur, pourquoi donc te troubler ?
Penſes-tu que la main de ton Dieu ſe retire ?
Ton Sauveur voudroit-il aujourd'hui t'accabler ?
Ceſſe-t-il d'être Pere ? Oſerais-tu le dire ?

Dieu régne & régnera pendant l'éternité.
Des élémens ſon ſouffle entretient l'équilibre,
Sa main gouverne tout. Toujours plein d'équité,
Il agit ſur mon cœur qui n'en eſt pas moins libre.
Ne crains donc rien, mon ame, en ton abjection,
Eſtime ton néant préférable à la gloire;
Il en ſçaura tirer de ta confuſion,
Et ton abaiſſement vaut mieux qu'une victoire.
O Dieu qui de mes maux êtes ſeul le témoin!
A votre volonté mon ame s'abandonne;
Puiſque des lys des champs vous prenez tant de ſoin,
Je veux ſouffrir en paix, ne me plaindre à perſonne;
Fidele à votre Loi, je reſpecte vos coups;
Je baiſe en gémiſſant la main qui me les donne,
Et mon cœur accablé ne veut aimer que vous.

Recours à Dieu dans la triſteſſe.

SUSPENDEZ mes triſtes alarmes,
Ma lyre inſpire-moi des vers:
Pour tarir le cours de mes larmes,
J'unis ma voix à tes concerts.

La vive douleur qui m'accable,
Remplit d'amertume mon cœur:

L'abſence d'un objet aimable,
Eſt la ſource de ma langueur.
Ce monde n'eſt qu'un déſert effroyable ;
Loin de mon Dieu, je le deſire en vain.
Je vois l'abyſme épouvantable,
Qui me ſépare de ma fin.

Dès l'enfance la foi grava dans ma mémoire
Les traits de ſon Divin amour ;
Dès-lors je crus, avec lui dans ſa gloire,
Devoir régner un jour.

Tes biens, ô céleſte Patrie !
Ont toujours flatté mon eſpoir :
Hélas ! quand finira ma vie ?
Quand pourrai-je te voir ?

Ah ! de mes triſtes jours ſe prolonge la trame.
Dieu, quel tourment ! & quand finira-t-il ?
Détruiſez la priſon où conſtamment mon ame
Attend la fin de ſon exil.

Je ne ſuis plus qu'une ombre ſur la terre,
Et je n'y prends plus d'intérêt.
Rien déſormais ne peut m'y plaire ;
Je ſuis pour moi-même un ſecret.
Il n'eſt rien que le tems n'efface :

La mort moiſſonne autour de moi.
Ne me cachez plus votre face :
Mort, viens me ranger ſous ta loi.

Vous prolongez, mon Dieu, le cours de mon voyage,
Augmentez ma fidélité ;
Que votre amour redouble mon courage,
Affermiſſez ma volonté.

Dès aujourd'hui, je vais, par la ſouffrance,
Rendre le tems plus précieux,
La plus ſoumiſe obéiſſance,
Eſt l'unique objet de mes vœux.

Pour vous ſervir je ſens croître mon zèle
Je ſuis toute à vous déſormais ;
Jeſus eſt mon parfait modele :
Que je voudrois exprimer tous ſes traits !

Maître de tout, Grandeur immenſe,
Vous connoiſſez les replis de mon cœur ;
Je vous offre mon exiſtence ;
Je ſuis à vous, c'eſt-là tout mon bonheur.

Sur le recours à la Croix.

O CROIX ! aimable Croix ! tu fais mon eſpérance ;
Je parois aux mortels mourante ſous ton poids ;
Mais quelque ſoit l'excès de ma longue ſouffrance,
On me verra toujours ſuivre, & chérir tes Loix.

Hélas, que ce tourment eſt pénible à mon ame !
Je meurs à chaque inſtant, & je ne puis mourir.
Ce n'eſt point vous, Mondains, que ma peine reclame ;
C'eſt Dieu qui m'a frappé, Dieu ſeul peut me guérir.

Si dans ce trouble affreux la céleſte lumiere,
Par ſes divins rayons, ceſſe de m'éclairer ;
Ma foi dans cette nuit n'en eſt pas moins entiere,
Et d'un Dieu bienfaiſant j'oſe tout eſpérer.

Si ce Pere ſi bon ſe dérobe à ma vue,
Ah ! c'eſt que mes péchés l'ont éloigné de moi.
Je déplore mon mal, & loin d'être abbatue,
Je penſe que bientôt je reverrai mon Roi.

§ II.

Sur l'excès du Sommeil.

INCOMMODE ſommeil, pourquoi m'accables-tu ?
Tous mes ſens engourdis, mon eſprit abbatu,
Dérobent à mes yeux l'éclatante lumiere,
Rompent cette union qu'entretient la Priere.
Que cette infirmité me cauſe de chagrin !
Hélas ! mon pauvre corps, quand verrai-je ta fin ?
Par des ſoins aſſidus, mon ame aſſujettie,
Voudroit te menager, te prolonger la vie.
Il te faut en tout tems ſoulagemens nouveaux ;
Meurs enfin, & la mort te donnant du repos,
Me fera poſſéder mon Epoux & mon Pere,
Ce Dieu, dont la bonté m'eſt uniquement chere,
Ce Monarque puiſſant, centre de la ſplendeur,
De tous les dons parfaits, inépuiſable Auteur.
Je vous verrai, Seigneur, vous dont la bienfaiſance ;
Dont l'amour, ſans meſure, égale la puiſſance ;
Qui, ſans ſortir de vous, par votre immenſité,
Réuniſſez les tems avec l'éternité.
Je vous verrai ; mais quand cet heureux avantage
Viendra-t-il terminer mon cruel eſclavage ?

Faudra-t-il ſoupirer encore ici long-tems ?
Abrégez, ô mon Dieu ! l'exil de vos enfans,
Et voyez les dangers qu'ils courent ſur la terre.
Votre ennemi jaloux leur déclare la guerre.
Ah ! pourrois-tu, mon ame, entendre ſans horreur,
Les ſiniſtres accens de ſa noire fureur ?
Non, non ; mais quelques traits que ſa haine prépare,
Voulût-il m'entraîner aux portes du Ténare,
Je ne le craindrai pas ; ton amoureux ſecours,
Dont rien juſqu'à préſent n'interrompit le cours,
M'aſſurera, Seigneur, une pleine victoire,
Sur tous les ennemis de ton nom, de ta gloire,
Et mon cœur ſoutenu par l'effort de ton bras,
Sera de leurs complots, vainqueur juſqu'au trépas.

Sur le bruit du Tonnerre.

EFFRAYÉE autrefois par le bruit du Tonnerre,
Je cherchois en tremblant un aſyle ſous terre ;
Tous mes membres glacés, & ma bouche ſans voix,
Montroient que tous les maux m'aſſailloient à la fois.
La foudre préſentoit à mon ame troublée,
L'image des tourmens de l'ame réprouvée.

Je t'invoquai, Seigneur, & bien-tôt ton amour,
Rouvrit mes yeux fermés à la clarté du jour.
A mes gémiſſemens tu te montras ſenſible,
Et je vis que mon Dieu n'eſt pas toujours terrible,
Que dans lui la bonté ſurpaſſe la rigueur.
Ces foudres dont l'éclat m'inſpiroit la terreur,
Me faiſoient voir un Dieu terrible en ſa colere :
Mon Juge ſe cacha ; je ne vis plus qu'un Pere...
Depuis je vois briller le beau feu des éclairs ;
Et j'entends retentir la foudre dans les airs,
Je penſe que les vents m'annoncent ſa Puiſſance,
Je reconnois mon Roi, j'adore ſa clémence ;
Mon cœur exprimera mes tendres ſentimens,
Et ma voix plus ſonore en rendra les accens ;
Mon eſprit réjoui s'unit avec les Anges,
Et les Cieux entrouverts reçoivent mes louanges.
A préſent quand j'entends du Tonnerre le bruit,
Je prie Dieu de toucher le cœur qui lors frémit ;
La terreur quelquefois répandant les alarmes,
Oblige le coupable à rendre à Dieu les armes ;
La crainte qui le trouble annonce ſon retour,
Et prépare la voie au régne de l'amour.

Sur la mort d'une Amie.

MON cœur eſt déchiré, mes yeux verſent des larmes ;
Non, ce n'eſt point en vain que croiſſent mes alarmes.
P..... ne vit plus ! Par ſes funeſtes coups,
L'impitoyable mort la ſépare de nous !
Que fais-je par mes pleurs, je ternirois ſa gloire ?
Le tombeau de P..... eſt un char de victoire.
Son ame a pris ſon vol vers le céleſte Epoux :
Elle eſt auprès de lui ! que ſon bonheur eſt doux !
Quelle paix ; quelle joie ! heureuſe expérience !
Elle connoît le prix des Croix, de la ſouffrance.
Elle ne craint plus rien de ſes ſens, de ſon corps ;
Elle jouit des dons promis à ſes efforts.
Dieu reçoit dans ſon ſein, ſa ſervante, ſa fille ;
Elle partage au Ciel la gloire dont il brille.
Tout ſes maux ſont finis ! L'éternelle ſplendeur,
Du céleſte repos l'ineffable douceur,
Vont faire ſon bonheur ; diſons mieux, Dieu lui-même,
La récompenſe en Dieu qui la chérit, qui l'aime.

Arrêtons nos soupirs, faisons cesser nos pleurs,
Mettons sur son tombeau des guirlandes de fleurs;
C'est pour aller aux Cieux qu'elle quitte la terre,
C'est-là le terme heureux qui finit sa carriere.
Ne nous amusons point à gémir dans ces lieux,
Volons par nos desirs vers le Maître des Cieux.
P..... ton bonheur nous rend toutes jalouses;
Du Dieu qui t'a sauvé, nous sommes les Epouses!
Que notre exil est long! Quand viendra l'heureux jour
Qui nous réunira dans le sein de l'amour?

Sur une conversation peu Chrétienne.

O MON Dieu! se peut-il que d'aveugles Chrétiens,
Abandonnent ta Loi, combattent tes maximes,
Et de ton ennemi traînant les lourds liens,
Condamnent les vertus, pour approuver les crimes?

Pour ta gloire on ne voit qu'indifférence, oubli;
Sans honte, sans remords, à toute heure on t'offense:
De nos iniquités le terme est-il rempli?
Et que doit-on penser, grand Dieu, de ton silence?

A peine nos Pasteurs font entendre leurs voix ;
Il faut user, dit-on, d'une grande prudence :
L'incrédule en profite, & fier de ses exploits,
Du fidéle il ternit la vertu, l'innocence.

L'aveugle impiété dicte par-tout ses loix ;
On l'entend, on la craint, & personne ne crie ;
La sainte humilité, la vertu de la Croix,
L'humble soumission sont traités de folie.

Quoi ! verrai-je périr cette foule d'ingrats,
Qu'une aveugle fureur entraîne vers l'abysme ?
O Dieu plein de bonté, ne le permettez pas !
Frappez plutôt sur moi, je suis votre victime.

Pauvres infortunés ! ouvrez enfin les yeux ;
Des astres écoutez le sublime langage ;
Connoissez le Seigneur, qui régne dans les Cieux ;
Exceptez vous, ingrats, tout lui rend son hommage.

Subjugués par vos sens, esclaves orgueilleux,
Par d'insensés discours, vous voulez faire entendre,
Que tout finit ici, que l'homme malheureux,
Après de tristes jours n'a plus rien à prétendre !

Mais il viendra ce jour, où Dieu que vous bravez,
Ce Dieu, dont la bonté vous fut long-tems propice,

Fera pleuvoir ſur vous ſes fléaux mépriſés,
Et n'exercera plus qu'une auſtere juſtice.

La foudre ſuſpendue éclatera ſur vous ;
Précipités alors dans cet infernal gouffre,
Par le juſte Vengeur, terrible en ſon courroux,
Vous verrez, mais trop tard, s'il eſt vrai qu'on y ſouffre.

Pécheurs, triſtes témoins du bonheur des élus,
Vous en verrez en vain la gloire, le ſalaire ;
Vous les invoquerez alors ; vœux ſuperflus,
Ils ſeront ſourds aux cris d'une telle priere.

Sur le mépris des diſcours du Monde.

QUAND on aime, & qu'on veut n'obéir qu'à Jeſus,
Aux maximes du monde, on ne s'arrête plus ;
Puiſſai-je m'inquiéter de ce qu'on dit ſur terre,
Si Dieu ſeul eſt l'objet à qui mon cœur veut plaire ?

Le monde me cenſure : objet de ſes mépris,
L'enfant de Dieu ne veut que des Saints pour amis.
Nous ſervons le plus doux, le plus aimable Maître ;
Nous ſommes ſes ſoldats, nous voulons le paroître.

Engagés sous ses Loix nous ne redoutons rien :
L'amour qui nous enchaîne est notre seul lien.
Nous avons dirigé vers les Cieux notre route,
Nous atteignons le but, quelque prix qu'il en coûte.

La grace du Seigneur soutiendra nos exploits ;
Nous suivrons sans danger l'étendard de la Croix :
Contre nos ennemis, Dieu nous fournit des armes,
Il anime nos cœurs, il séchera nos larmes.

Je te vois approcher heureuse éternité ;
Bientôt nous nous perdrons dans ton immensité ;
Encore un peu de tems, le deuil & la tristesse,
Se changeront en joie, en torrens d'allégresse.

Sur une Construction.

En vain je prétendrois élever sur la terre
La plus simple maison avec beaucoup d'argent,
Je réussirai mieux, sans le secours vulgaire,
Si je puis la bâtir avec le Tout-Puissant.

Je fonde sur lui seul mon unique espérance ;
J'attends de sa bonté tout secours, tout conseil ;
Je dors toujours en paix malgré mon indigence,
Sans craindre que l'argent me manque à mon reveil.

J'éprouvai ſi ſouvent de mon Dieu la tendreſſe,
Que je mériterois le plus affreux deſtin,
Si j'en pouvois douter, & ne diſois ſans ceſſe,
Que ſon amour pour moi n'aura jamais de fin.

C'eſt Dieu qui me ſoutient, c'eſt Dieu qui me protége;
Je trouve mon aſyle au centre de ſon cœur.
C'eſt en vain que la mort à toute heure m'aſſiége,
Là, je ſçais tout braver : mon Dieu ſera vainqueur.

Pere infiniment bon, Pere toujours aimable,
Pere trop peu connu de vos ingrats enfans,
Dont j'éprouvai toujours l'amour inconcevable,
Je n'ai pour vous louer que de foibles accens.

Que ne puis-je donner aux rochers la parole!
Que ne puis-je emprunter du Tonnerre la voix!
On entendroit par-tout de l'un à l'autre Pôle,
Que mon Pere & mon Dieu ſoit béni mille fois!

§. PREMIER.

Deſirs inſpirés par le zèle pour le Prochain.

JE reçois de vos mains, le mépris, la ſouffrance.
Souffrir, mourir pour vous, voilà ma récompenſe!

N'êtes-vous pas, mon Dieu, le Monarque des Rois?
N'eſt-on pas honoré de marcher ſous vos Loix?
Porter votre étendard, diſputer la victoire,
Vaincre vos ennemis, voilà toute ma gloire!
Quand vous ne verriez pas mes combats, mes travaux,
Quand vous ignoreriez la grandeur de mes maux,
Mon eſprit éclairé de votre clarté pure,
M'apprendroit que je dois immoler la nature;
Et je mettrai toujours ma gloire & mon bonheur,
En ma deſtruction, pour plaire à mon Sauveur.
L'Eſprit divin m'apprend que je ſuis ſon domaine;
Je cours avec ardeur me ranger ſous ſa chaîne;
Je l'embraſſe cent fois, & vous dis nuit & jour,
Qu'elle ſeule ſera l'objet de mon amour.
Achevez de me vaincre, achevez ma défaite,
Je dois, vous le ſçavez, être votre conquête.
Régnez, Seigneur, ſans vous ma joie eſt imparfaite.
Oui, mon Dieu, quand les Cieux me paroîtroient ouverts,
Mon cœur préféreroit de courrir l'Univers,
Pour inſtruire le monde, & lui faire connoître,
Qu'il ne peut être heureux qu'en aimant ſon bon Maître.
Vous faire aimer de tous eſt mon unique eſpoir;
Et mon cœur le préfere au bonheur de vous voir!

Oui, dès qu'il s'agira d'étendre votre régne,
Je ſçaurai tout braver ; il n'eſt rien que je craigne,
Fallut-il triompher du monde, des Enfers ?
Ma main, ma foible main, les chargeroit de fers.

PRIERE

Pour la converſion d'un Pécheur.

VIENS, Amour, Vainqueur ſalutaire,
Viens dompter par un doux effort
Cet homme qui t'eſt ſi contraire ;
Fais ton Eſclave volontaire
De cet Eſclave de la mort.

Pour la converſion des Pécheurs.

MORTELS, vous prétendez me forcer à me taire,
Critique ſuperflue, inutiles efforts !
Je n'entends point vos cris, & vous aurez beau faire,
Pour jamais je me livre à mes divins tranſports.

Quoi ! je pourrois rougir d'étaler tous les charmes,
D'un Dieu dont la bonté m'enflâme, me ravit !
Ingrate, je pourrois, sans répandre des larmes,
Vous voir enfreindre ainsi la Loi de Jesus-Christ !

Seigneur, si j'occupois quelque rang sur la terre,
Mon pouvoir serviroit à former une cour,
Vous en seriez le Roi ; là, chacun à vous plaire,
Mettroit tout son plaisir, vivroit du pur amour.

Hélas ! je ne suis rien qu'une vile poussiere,
Je ne puis espérer mon Dieu de vous venger ;
Mais je ne puis souffrir le pécheur téméraire,
Que vos bienfaits nombreux ne peuvent pas changer.

Mon tréfor ! mon repos ! ma force ! ma lumiere !
Toi, que Dieu mille fois, j'appelle chaque jour,
Viens ouvrir & fermer pour toujours ma paupiere,
O l'amour de mon cœur ! ô cœur de mon amour !

Pour la converſion des prétendus Philoſophes.

QUAND l'intérêt de Dieu nous anime & nous touche,
Un monde d'Ennemis veut nous fermer la bouche.

On laiſſe impunément un hardi libertin,
Inſulter au Seigneur avec un front d'airain!
Tandis qu'il tient par tout un langage exécrable,
On dit qu'il eſt humain, honnête, ſociable,
Et vos enfans, Seigneur, qui ne cherchent que vous,
Sont abjects, mépriſés & réputés pour fous.
Vous ne vous vengez pas, vous voyez en ſilence,
De l'incrédulité, s'accroître l'arrogance.
La charité nous preſſe, & les périls affreux
Où nous voyons courir nos freres malheureux,
Excitent nos ſoupirs, redoublent nos alarmes,
Nous déchirent le cœur, & font couler nos larmes.
Votre nom, ô mon Dieu, n'a t-il plus de vertu?
Votre adorable joug ſous les pieds abbatu,
Semble ſervir de trône à la philoſophie,
Qui borne au tems préſent le bonheur de la vie,
Qui par les beaux dehors d'un ſyſtême nouveau,
De la foi veut enfin éteindre le flambeau;
Qui ne ſuit que les loix que l'amour propre inſpire,
Renverſe vos Autels & détruit votre empire.
O Ciel! fut-il jamais un plus noir attentat?
Et nous pourrions le voir, l'entendre ſans éclat!
Venez, Seigneur, venez, accourez à notre aide,
Vous ſeul pouvez au mal appliquer le reméde.
Que l'incrédule ſoit écraſé ſous vos coups,
Ou contre ſes aſſauts, mon Dieu, défendez-nous....

Que dis-je? Ai-je oublié que le Seigneur propice,
Ne porte qu'à regret les coups de sa justice?
Touchez le cœur de tous, éclairez leur esprit,
Qu'ils connoissent enfin, la loi de Jésus-Christ,
Qu'ils fassent à vos pieds une humble pénitence,
Qu'ils éprouvent enfin toute votre clémence.

Après la Confession.

Ai-je pû, mon Sauveur, trouver grace à vos yeux?
Voulez-vous m'embrasser de vos Célestes feux?
Avez-vous déchiré la terrible Sentence,
Qu'a mérité cent fois ma froide indifférence?
Hélas! depuis le tems que je vis ici bas,
Vous m'avez vû, Seigneur, broncher à chaque pas.
Malgré la volonté que j'aurois de vous plaire,
A moi-même toujours je me trouve contraire;
Vous sçavez que souvent je donne & je reprends,
Je promets, ne tiens pas, je pêche & me repends,
Rendez mon cœur fervent, fixez mon inconstance;
Qu'en tous tems, en tous lieux votre sainte présence,
Anime mes efforts, régle mes mouvemens,
Mon esprit & mon cœur, & tous ses sentimens.

Action de graces des bienfaits du Seigneur.

VOUS, de qui j'ai reçu mille bienfaits divers,
Qui sur tous mes besoins, avez les yeux ouverts :
Qui m'avez enseigné que vous êtes propice,
Au Chrétien qui pour vous n'aime que la justice ;
Mon cœur tout pénétré de respect & d'amour,
Voudroit, Dieu bienfaisant, vous bénir en ce jour !
De vos dons successifs, il ne fait point mystére ;
C'est à lui de parler, la langue doit se taire :
Le cœur parle à son Dieu, les langues aux mortels ;
Il vient donc se répandre aux pieds de vos Autels.
J'ai toujours éprouvé depuis ma tendre enfance,
Les soins industrieux de votre providence,
Et j'espére aujourd hui que par de nouveaux traits,
Vous comblerez, Seigneur, vos signalés bienfaits.
Votre aimable bonté, ne s'est point rallentie.....
Je vous en bénirai tous les jours de ma vie.
Je suis toute au Seigneur, le Seigneur est à moi :
Mon cœur est l'univers où régne le grand Roi.

PRIERE

Pour obtenir l'Amour de Dieu.

AMOUR, céleſte amour, mon aimable vainqueur :
A mon cœur reſroidi, fais ſentir ton ardeur !
Une triſte langueur s'empare de mon ame,
Je tombe, je péris, ſi ton feu ne m'enflâme.
Tu m'avois autrefois prodigué tes faveurs,
Avec toi, je bravois les craintes, les douleurs ;
Tu m'élevois ſi haut, que mépriſant la terre,
Je volois hardiment au ſejour du tonnerre ;
Sans goûts & ſans deſirs pour les fragiles biens,
Pour m'en dégager mieux, je rompis tous liens ;
Tu conduiſois ma main, quand je voulois écrire,
Tu dirigeois ma bouche en ce qu'il falloit dire.
Rien ne m'embaraſſoit : ton Céleſte ſecours,
Prévoyoit mon beſoin, & s'y prêtoit toujours.
Mon eſprit éclairé d'une vive lumiere,
Pénétroit ſans effroi dans la triſte carriere :
De mon foible ennemi mépriſant les efforts,
Mon cœur en aſſurance, eût bravé mille morts.
Oui, je goûtois la paix, je craignois peu la guerre,

Mais aujourd'hui, pour moi, que l'amour eſt ſévére !
Ah, que d'objets affreux frappent mes yeux ſurpris !
Je rencontre par tout de fougueux ennemis *,
Des Rivaux odieux, qui, jaloux de ma gloire,
Uniſſent leurs efforts pour ravir la victoire,
Que remporta ſur eux ma primitive ardeur,
Et mon bras appuyé ſur la Croix du Sauveur.
La tempête, les vents & les fureurs de l'onde,
Combattent contre moi; l'enfer, la chair, le monde,
D'une haine infernale, épuiſent tous les traits.
Préſervez-moi, mon Dieu de leurs puiſſants attraits.
Sans toi, divin Amour, je ſerois confondue,
Et par tant d'ennemis je m'avouerois vaincue;
Mais ſi tu me ſoutiens, un ſuccès glorieux,
Couronnera bien-tôt mon front victorieux.
Le ſouffle du zéphir m'endormoit ſur la terre,
La tempête m'éveille & devient ſalutaire;
La guerre eſt préférable à l'indigne repos,
D'un chrétien ordinaire, elle fait un héros.

Deſirs des Souffrances.

SOUFFRIR ou mourir, peu m'importe,
Pourvu, mon Dieu, que je ſois dans vos bras.

---

* Les tentations.

Que votre amour dans les cieux me transporte,
Ou qu'il me livre aux douleurs ici bas,
Mon espérance en vous, n'en sera pas moins forte.
Jamais les soupirs ni les pleurs,
Ne viendront souiller mon offrande:
Dès que le Seigneur la demande,
J'ornerai sa victime en la chargeant de fleurs.

Invocation à l'Amour divin.

JE ne peux regarder ni le Ciel ni la terre,
Mon cœur souffre toujours des deux également.
Amour, céleste amour, que vous êtes sévere!
Vos attraits sont pour moi ce qu'au fer est l'aimant.

Qui sçait si la douleur ou l'extrême indigence,
Ne me jetteront point dans un affreux péril?
Hélas! divin amour, usez donc d'indulgence,
Et ne prolongez pas plus long-tems mon exil.

On vous veut, on vous cherche, à vous seul on aspire,
De ce qui n'est point vous, on ne fait aucun cas;
On croit à chaque instant tenir ce qu'on desire,
Quelqu'effort que l'on fasse, on ne vous retient pas.

Si

Si je puis une fois vous trouver exorable,
En m'uniſſant à vous, je le ferai ſi bien,
Que le tranchant du fer ne ſera point capable,
De déſunir nos cœurs, d'en rompre le lien.

Serez-vous plus long-tems le tyran de nos ames?
Ah! ſi vous vous plaiſez à les faire languir,
Ou tempérez l'ardeur de vos divines flammes,
Ou bien de vos attraits, permettez de jouir.

Sur le ſéjour à la Campagne.

ENFIN mortels, je trouve un lieu,
Où loin de vous, je puis bénir mon Dieu;
Le ſpectacle de la nature,
De ce zéphir le doux murmure,
Le pur chryſtal de ces ruiſſeaux
Et les doux chants de ces oiſeaux,
Expriment les accens de la reconnoiſſance,
De leur Auteur exaltent la puiſſance:
Et moi qui ſuis l'objet de ſon amour,
Je pourrois garder le ſilence!
Non, je veux chanter à mon tour,
Et ſa grandeur, & ſa ſageſſe,
Célébrer ſes bontés, raconter ſes bienfaits,

Et publier l'excès de ſa tendreſſe.
Hélas ! le pourrai-je jamais ?
Je n'aimerai rien ſur la terre,
Rien ſans Dieu ne pourra me plaire.....
Que ne puis-je voler au céleſte ſejour !
Cieux vous pouvez me ſatisfaire,
Vous poſſédez l'objet de mon amour ;
Je voudrois contempler ſon eſſence divine,
Et me livrer aux doux tranſports....
Ah ! quand verrai-je la ruine,
De cette priſon de mon corps ?
Qui briſera cette barriere,
Qui du ſéjour de la lumiere,
M'empêche de goûter les éternels plaiſirs ?
Seigneur, ſecondez mes deſirs....
En attendant, brûlez mon ame,
Embraſez-la de la céleſte flamme :
Que mon cœur n'aime plus que vous,
Pour des Chrétiens eſt-il plaiſir plus doux !

CHAPITRE SECOND.

RÉFLEXIONS

Sur plusieurs Fêtes de l'Année.

§. PREMIER.

Le premier jour de l'An.

QUE le monde à son gré forme aujourd'hui des vœux !
Je ne puis consentir d'en prendre un sur mon compte :
Le bonheur du Chrétien réside dans les Cieux ;
Les biens passagers font son malheur ou sa honte.

Voudroit-on me restraindre aux choses d'ici bas ?
Dans les fragiles biens je ne mets point ma gloire.
Sont-ils dignes de moi ? Bien loin d'en faire cas,
J'en voudrois effacer jusques à la mémoire.

Faite pour un climat plus pur & plus serain,
J'accélere ce tems avec impatience ;

Qu'il coule lentement ! Dieu, mon unique fin,
Digne objet de mes vœux, eſt ma ſeule eſpérance.

N'arrêtez point le tems par vos vœux indiſcrets :
Voulez-vous prolonger ma pénible carriere ?
En vivant plus long-tems, ſerons-nous plus parfaits ?
Ah ! Seigneur, délivrez mon ame priſonniere.

Co-héritiers des Cieux, enfans de l'Eternel,
Sa main couronnera nos fronts du diadême :
Dans le ſublime lieu qu'habite l'Immortel,
Nous participerons au bonheur de Dieu même.

Un abyſme d'amour, un torrent de plaiſirs,
Un déluge de paix, un océan de flammes,
Pendant l'éternité combleront nos deſirs,
Satisferont nos cœurs & rempliront nos ames.

Aux yeux de notre foi, la vie eſt un ſommeil ;
La terre eſt le ſéjour du crime & du menſonge.
Ah ! quand arrivera le moment du réveil,
Où le tems échappé ne ſera plus qu'un ſonge ?

Vous qui renouvelliez les ans, les mois, les jours,
Les faiſant ſuccéder avec tant de clémence,
Daignez, Dieu tout-puiſſant, en abréger le cours,
Pour nous faire goûter votre aimable préſence.

POUR LE JOUR DE L'ÉPIPHANIE.

DIALOGUE.

Jesus & l'Ame.

JESUS.

ENFANT selon mon cœur, objet de ma tendresse,
Ame heureuse, pour qui mon amour s'intéresse,
J'ai signé le contrat qui m'assure ta foi,
Je deviens aujourd'hui ton modéle & ton Roi.
Je remets dans tes mains mon sceptre & ma couronne,
Reçois-les sans frayeur, mon amour te les donne;
Mais à condition qu'en acceptant ma Croix,
Tu ne te plaindras point désormais de son poids.

L'AME.

Seigneur, l'esprit est prompt, mais la chair est fragile,
Je n'ose me flatter d'être toujours docile;
Cependant je suivrai les mouvemens d'un cœur
Que vous avez rempli de la céleste ardeur;

Il veut souffrir pour vous tous les maux, la mort même;
Et montrer dans l'épreuve, à quel point il vous aimé.

JESUS.

De mon amour, apprends jusqu'où vont les rigueurs.
Il n'offrira d'abord que plaisirs, que douceurs:
Dans le commencement une vive lumiere
Eclairera tes pas dans ta noble carriere;
Les ténébres suivront après l'éclat du jour;
Le Démon te fera douter de mon amour,
Par ses illusions, ce pere du mensonge,
Te fera regarder le passé comme un songe;
Il ne te fera voir dans le Dieu que tu sers,
Qu'un tyran, dont la main précipite aux Enfers:
Ma Loi, ma sainte Loi, paroîtra trop sévere;
Tu ne verras en moi qu'un Juge, au lieu d'un Pere;
Dans ces tristes momens de désolation,
Garde-toi de manquer à la soumission,
C'est l'unique remede en cette dure épreuve,
De son puissant effet attends en paix la preuve.

L'AME.

Je n'ai point oublié vos immenses bienfaits;
Vous le sçavez, mon cœur est à vous pour jamais.

Vous voulez m'éprouver..... vous m'ouvrez cette route,
Sûre de vos bontés, j'y vais quoiqu'il m'en coûte.
Venez, Jesus, venez, secondez mon effort;
A travers les écueils, faites que j'entre au port:
Que cet astre brillant qui conduisit les Mages
Jusqu'à votre berceau, dirige mes hommages,
Mon esprit & mon cœur, mes travaux & mes pas;
Qu'il m'apprenne du monde à ne faire aucun cas.

Sur la Passion.

JE sors du céleste festin,
Où le Maître de la nature,
De la plus foible créature,
Par un prodige tout Divin,
Est devenu la nourriture;
Je suis Jesus dans le jardin,
Où, par un excès de tendresse
Pour le coupable genre humain,
Son cœur est navré de tristesse;
Du Ciel il porte le courroux,
Et pour moi devenu victime,
De son Pere il reçoit les coups
Qui ne sont réservés qu'au crime.

J'entends retentir ſes ſanglots,
Et ſon ſang y coule à grands flots.
Mon Dieu! n'eſt-ce pas là ma place?
Hélas! c'eſt moi qui ſuis pécheur,
Permettez que je vous remplace,
Et m'uniſſant à votre cœur,
De Dieu j'appaiſe la colere.....
Vous ſeul dans tout cet hémiſphére
Avez droit d'arrêter ſon bras.
Ah! du moins je ſuivrai vos pas;
Pour les ames impénitentes,
Je ſuivrai les traces ſanglantes
Que laiſſent par-tout vos ſueurs:
Pour moi, j'y mêlerai mes pleurs.

LE VENDREDI-SAINT.

STANCES

A la vue de la Croix.

HÉLAS ! mon doux Sauveur, comment puis-je
me plaindre,
En vous voyant cloué sur l'arbre de la Croix ?
Mes maux sont si petits, vu ceux que je dois craindre,
Qu'il paroît étonnant qu'on entende ma voix.

La souffrance du tems n'a rien de comparable
Aux douleurs, aux tourmens, à ces feux des Enfers,
Qui doivent déchirer l'ame du misérable
Qui vécut en suivant ses caprices divers.

J'ai péché, je dois donc aimer la pénitence,
Et marquer de son sceau mon esprit & mon corps,
Me faisant chaque jour nouvelle violence ;
Bien sûre que le Ciel aidera mes efforts.

Sur l'autel de la Croix je mourrai pour renaître,
La nature fremit de cet hardi projet !

Mais que ne peut-on pas à l'école d'un Maître,
Dont la grace produit le desir & l'effet ?

L'Enfer, la chair, le monde, instruits de mon audace,
Conjurés contre moi, m'accablent de leurs traits ;
Mais moi qui sçais quel est le pouvoir de la grace,
J'appelle son secours, & l'attends dans la paix.

Eh ! quoi ? d'un monde vain la fastueuse idole
Se fera révérer & craindre dans tous lieux ;
Et d'un Dieu crucifié la divine parole,
Ne trouveroit ici que des terreins pierreux !

Non, non, que dans mon champ cet ineffable germe,
Par la grace nourri, s'éleve dans les airs ;
Que par les ouragans il devienne plus ferme,
Que son ombre s'étende & couvre ses deserts.

Mon incapacité devient mon assurance :
Oui, Seigneur, commandez, je ne sçais qu'obéir
Ma foiblesse ne peut troubler ma confiance,
La main qui m'a formé, sçaura me soutenir.

Le jour de Pâques.

L'ENFER eſt enchaîné ; le Sauveur dans ſa gloire
Invite les mortels à chanter ſa victoire ;
Par elle nous touchons à ce moment heureux,
Qui finit l'eſclavage & nous ouvre les Cieux !
Rien ne peut déſormais rallentir notre zele :
Nous accompagnerons cette troupe fidéle,
Qui, dès avant le jour, ſans craindre les ſoldats,
Pour embaumer Jeſus, multiplioit ſes pas.
Nous nous réunirons aux doux concerts des Anges,
Du Vainqueur de la mort pour chanter les louanges ;
Nous n'irons point chercher Jeſus dans le tombeau,
Non, non, il vit, il régne en un ſéjour plus beau ;
C'eſt-là qu'il nous attend, c'eſt-là qu'il nous invite
A l'ombre de ſa Croix, nous irons à ſa ſuite.

Le jour de l'Aſcenſion de Notre Seigneur.

DANS ce jour de triomphe, où Jeſus mon Sauveur,
Va recevoir au Ciel la palme du vainqueur,

Vous ſçavez, ô mon Dieu! ce que mon cœur deſire;
Victime de l'amour, par l'amour il expire:
Des choſes d'ici bas l'entier détachement
M'annonce que je ſuis à mon dernier moment;
Enfin je finirai ma pénible carriere.....
Eternité de Dieu, j'apperçois ta lumiere!....
Reçois-moi dans ton ſein. Jeſus, je ſuis vos pas,
A mes ardens deſirs ne vous refuſez pas.....
O vous, mes chers enfans! que j'aime avec tendreſſe (1),
Pour m'unir à mon Dieu, maintenant je vous laiſſe.
Suſpendez un moment vos ſoupirs, vos douleurs,
Et ne me forcez point à répandre des pleurs;
Fixez plutôt vos yeux ſur la gloire éternelle.
Voulez-vous me revoir? qu'à Dieu toujours fidéle,
Chacun de vous le ſerve & n'omette jamais
Aucun de ſes devoirs: méritez ſes bienfaits.
Ah! ſi vous mépriſiez les attraits de ſa grace,
Bannis loin de ſon cœur, du mien je vous efface.
Mon Dieu! préſervez-les de la ſéduction,
Donnez-leur par ma main la bénédiction;
Que votre ſaint amour dans leur ame réſide;
Que votre volonté ſoit leur régle & leur guide.

---

(1) A ſes enfans.

A l'abri des dangers d'un monde corrupteur,
Qu'en Dieu ſeul mes enfans cherchent tout leur bonheur.
Epoux, à qui le Ciel unit ma deſtinée
Par les liens du ſang & ceux de l'hymenée,
Faſſe le Ciel qu'après les jours les plus heureux,
Le Seigneur dans ſon ſein nous uniſſe tous deux!

Le jour de la Pentecôte.

L'OBJET qui m'enflâmoit s'eſt éloigné de moi.
Juſqu'ici ſa préſence avoit nourri ma foi;
Le deſir de lui plaire animoit mon courage,
A ſon commandement je volois à l'ouvrage,
Je béniſſois le Ciel d'un deſtin auſſi doux;
Mais, hélas! le bonheur fait toujours des jaloux.
On voulut m'enlever la douce confiance,
Dont j'ai depuis long-tems acquis l'expérience;
Un trouble affreux ſuivi de nuages épais
Déroboit, à mes yeux, du Seigneur les attraits;
Je voyois mille écueils dans ma triſte carriere,
Mon eſprit aveuglé n'avoit plus de lumiere;
Ce déplorable état me ſaiſiſſoit d'horreur,
J'eſpérois cependant dans le fond de mon cœur:
Eſprit de vérité, vous me parlez, j'écoute.

Au ſon de votre voix ſe diſſipe mon doute ;
Vous calmez mes frayeurs, le repos m'eſt rendu ;
Le trouble où je vivois par vous a diſparu :
Je n'éprouvois avant qu'amour & que tendreſſe.
Ah ! qui pourroit compter les inſignes faveurs,
Que me firent goûter vos divines ardeurs ?
Mais vous avez voulu, mon cher & divin Maître,
Pendant de triſtes jours, me faire auſſi connoître
Par les délaiſſemens & les privations,
Quelle étoit l'excellence & le prix de vos dons.
Dans ce grand jour je ſens renaître mon courage ;
Ce changement ſubit, Seigneur, eſt votre ouvrage.
Je ne me connois plus en ce moment heureux,
Je redoutois l'Enfer ; vous m'élevez aux Cieux.
Par l'Eſprit-Saint l'amour dans mon cœur ſe rallume ;
Je me livre à ſes feux..... Arrêtez-vous ma plume,
Vous m'avez juſqu'ici ſuivi fidélement,
Mais vous ne pouvez pas peindre le ſentiment.

JOUR DE LA FÊTE-DIEU.

Proceſſion du Saint Sacrement.

SORTEZ, mon Dieu, ſortez de votre Tabernacle ;
Donnez à vos enfans le merveilleux ſpectacle,

Qui réjouit nos cœurs, & nous montre en ce jour,
Les effets étonnans que produit votre amour.
Vous ne voyez en nous que pouſſiere & que cendre,
Et ne dédaignez pas juſqu'à nous de deſcendre.
Vous nous voilez, Seigneur, vos grandeurs, vos appas;
Mais nos cœurs enflammés ne s'y méprennent pas.
C'eſt la ſplendeur de Dieu, c'eſt Jeſus, c'eſt mon Maître,
Qui ſort de ſon Palais, qui va bientôt paroître.
Je le vois clairement par les yeux de la foi.....
Je ne puis dignement honorer ce grand Roi.
Cieux! dans ce doux moment, prêtez-moi vos étoiles,
De ſon beau pavillon j'en ornerai les voiles:
Soleil éclipſez vous, votre foible clarté
N'eſt qu'une ſombre nuit devant ſa Majeſté.
Eſprits purs, qui vivez au ſéjour de la gloire,
Du vainqueur de l'Enfer célébrez la victoire;
Que du nord au midi, les terres & les mers,
Du levant au couchant, répétent nos concerts;
Cueillons tous à l'envi les fleurs qu'offre la terre,
Semons-les ſur les pas du Sauveur débonnaire,
Qui, transformant ſon corps ſous l'eſpece du pain,
S'unit à des mortels, & rend l'homme divin;
Son empire eſt celui de l'amour le plus tendre.

Ah ! nos cœurs pourroient-ils refuſer de s'y rendre ?
O vous ! de qui la main porte le Créateur ;
Que vous êtes heureux Miniſtre du Seigneur !
Conſervez ce tréſor, qu'il rempliſſe votre ame :
Laiſſez-vous conſumer par ſa divine flamme.
Comme un autre Moyſe, & plus heureux que lui,
Auprès du Tout-puiſſant, vous êtes notre appui ;
C'eſt lui qui vous donna l'auguſte caractere,
Qui vous unit à Dieu, qui vous rend notre Pere.
Demandez-lui pour nous ſes bénédictions ;
Il aime à prodiguer ſes ineffables dons :
Sollicitez pour nous ; vous êtes à la ſource ;
Soyez-en le canal, ſoyez notre reſſource ;
Intéreſſez ſon cœur, ne vous rebutez pas :
Dieu récompenſera vos larmes & vos pas.

La Fête du Sacré Cœur de Jeſus.

LES tems ſont accomplis. Cet adorable cœur,
A qui ſeul étoit dû tout amour, tout honneur,
Recevra nos reſpects ; nous irons dans ſon Temple
Pour adorer celui que l'Univers contemple.
Empreſſons-nous d'entrer dans ce divin Palais ;
L'amour qui nous l'ouvrit y réſide à jamais :
Qui pourroit refuſer d'être ſous ſon empire ?
Amour, apprenez-moi ce que j'en pourrois dire.

Que ma témérité trouve grace à vos yeux,
Et consumez mon cœur de vos célestes feux.
Cœur infiniment grand, cœur saint, cœur adorable,
Cœur, qui de tous les cœurs êtes le plus aimable,
Commandez à nos cœurs de s'enflammer pour vous,
De n'aimer que vous seul : est-il plaisir plus doux ?
L'Eternel met en vous toute sa complaisance.
La richesse, l'honneur, la gloire, la beauté,
Se trouvent dans ce cœur, ainsi que la bonté :
Je ne veux plus chanter que ce cœur qui nous aime ;
A l'aimer davantage, il m'aidera lui-même.
Il est de vrais Chrétiens qui vous cherchent, Seigneur ;
Nous vous en conjurons, ouvrez-leur votre cœur ;
Il sera dans leurs maux leur unique ressource ;
C'est-là que de leurs pleurs se tarira la source,
Que régnera toujours une éternelle paix,
Qu'un torrent de douceurs coulera pour jamais.
Si pour nous appliquer le prix de vos souffrances
Vous nous faites sentir l'effet de vos vengeances,
Nous nous consolerons par le flatteur espoir,
Qu'après un peu de tems nos yeux pourront vous voir.
Par les peines du tems nous volons à la gloire ;
Aux travaux, aux combats, succéde la victoire :
De tous mes ennemis, si je deviens vainqueur,
Je ferai de ma gloire hommage à votre cœur.

LE JOUR DES ANGES GARDIENS.

DIALOGUE.

Un Ange Gardien & une Ame fidelle.

Air : *Il eſt bien vrai Tircis.*

L'ANGE.

DU plus grand Roi j'annonce les merveilles,
Et je lui fais la plus fidelle cour.
Je deſcends vers vous en ce jour,
Pour vous bleſſer des traits de ſon amour :
Fermerez-vous le cœur & les oreilles ?

L'AME.

Quel doux accent ici ſe fait entendre !
Il me remplit de joie & de douceur :
C'eſt un Miniſtre du Seigneur.
Ah ! d'où me vient cette inſigne faveur ?
Ange du Ciel ! que venez vous m'apprendre ?

L'ANGE.

Un Dieu puiſſant, Créateur de votre ame,

M'avoit chargé de veiller sur vos pas.
Je vois depuis long-tems hélas!
Que de ses dons vous faites peu de cas,
Que votre cœur laisse éteindre sa flamme.

L'AME.

Ma lâcheté mérite ce reproche.
Oui, j'en conviens, infidelle à ses Loix,
J'ai mal servi le Roi des Rois.
Depuis long-tems je n'entends plus sa voix;
Brisez, Seigneur, brisez ce cœur de roche:

L'ANGE.

Vous vous nommez son humble & chere épouse;
Un si beau nom peut-il vous convenir?
Il faut en votre souvenir,
Garder celui qui daigna vous choisir:
De ce rang donc soyez digne & jalouse.

L'AME.

Vous me forcez à rompre le silence:
J'ai mérité de perdre un tel époux,
En bravant cent fois son courroux.
Vous qui venez des Cieux jusques à nous,
Apprenez-nous à calmer sa vengeance.

L'ANGE.

Auprès de vous je ferai ma demeure,
Retenez-moi par la fidélité ;
N'écoutez que la vérité ;
Dans l'Oraiſon puiſez la charité ;
Veillez, priez en tout tems, à toute heure.

Je ceſſerai de répandre des larmes,
Quand de vos yeux je les verrai couler ;
Et ſi votre cœur veut brûler
Des chaſtes feux que je ſçais allumer,
Que la douleur n'ait pour vous que des charmes.

L'AME.

Enfin mes yeux s'ouvrent à la lumiere,
Vous bannirez le chagrin de mon cœur ;
Je vois que j'étois dans l'erreur,
Je veux aimer avec plus de ferveur ;
Je veux ſouffrir, ô mon Dieu ! pour vous plaire.

JOUR DE SAINTE THÉRESE.

DIALOGUE.

Une Ame & Sainte Théreſe.

Air : *Vous n'avez pas le bel uſage, &c.*

L'AME.

BEAU Seraphin, toi dont la fléche
De Théreſe bleſſa le cœur,
Daigne faire au mien une brêche,
Qui produiſe la même ardeur ;
Afin que mon ame enflammée,
Par les ardeurs du même feu,
De plus en plus ſe ſente conſumée
En aimant Dieu.

AVEC amour, ma foible lyre
Uniſſez vos nouveaux accords :
Ce qu'en ſecret il nous inſpire,
Doit être produit au dehors.
C'eſt par vous illuſtre Théreſe,
Que mon cœur eſpére en ce jour

De bien connoître & goûter à ſon aiſe
Le ſaint amour.

VOUS qui contemplez les merveilles,
Les beautés du Dieu que je ſers ;
Ouvrez mon cœur & mes oreilles,
Montrez-moi ſes charmes divers.
Un ſeul de ſes rayons ſurpaſſe
Les lumieres de ma raiſon,
De votre époux obtenez-moi la grace
De l'Oraiſon.

SAINTE THÉRESE.

PAR le bois s'entretient la flamme,
Par la Croix s'entretient l'amour ;
Ce feu ne reſte point dans l'ame,
Si la croix n'y fait ſon ſéjour.
C'eſt s'abuſer que de prétendre,
Sans rien ſouffrir aller aux Cieux ;
L'amour divin ſe montre bien moins tendre
Que généreux.

COMBATTEZ la délicateſſe,
Donnez beaucoup au ſentiment ;
Dans la joie & dans la triſteſſe,
Marchez toujours également ;
Et que la nature abbatue,
Ne décide plus rien en vous ;

Qu'enfin toujours elle ſoit combattue
Dans tous ſes goûts.

L'AME.

VOTRE morale eſt bien ſévere,
Grande Sainte ! ne peut-on pas
Dans les bontés de Dieu ſe plaire
Et goûter ſes divins appas ?
Mon Dieu dans ſes dons eſt aimable,
Il m'a comblé de ſes faveurs ;
Puis-je oublier ſans me rendre coupable
Tant de douceurs ?

SAINTE THÉRESE.

Pour parvenir à cette gloire,
Dont ma couronné le Très-Haut,
Il faut remporter la victoire,
Tout endurer ſans dire mot :
Le devoir de l'obéiſſance
Doit ſoumettre tout votre eſprit ;
N'ayez donc plus de vouloir, de ſcience,
Qu'en Jeſus-Chriſt.

L'AME.

MAIS hélas ! que pourrois-je faire,
Pour lui procurer quelque honneur ?

Un vil néant, un ver de terre,
Peut-il honorer sa grandeur ?

SAINTE THÉRESE.

CONNOISSEZ votre insuffisance
A servir le maître des Rois :
Pour lui prouver votre reconnoissance,
Portez sa Croix.

L'AME.

PUISQUE la Croix est mon partage,
Il faut, mon ame, l'embrasser,
La saluer, lui rendre hommage
Et la porter sans se lasser ;
Je la prends sans inquiétude,
Puisqu'elle est un don du Seigneur :
Nous parviendrons à la béatitude
Par la douleur.

QUE mon ame est reconnoissante,
Grande Sainte ! de vos avis,
Obtenez-moi fidéle amante,
Qu'ils soient toujours par moi suivis.
Si je venois à m'en distraire,
A les oublier quelque jour,
Blessez mon cœur par un trait salutaire
Divin amour.

Jour

Jour de Noël.

Air : ..... *Les folies d'Espagne*

AH quel tréſor je trouve en cet étable !
Si je ſuivois l'ardeur de mes deſirs,
J'emporterois cet enfant tout aimable ;
Lui ſeul peut faire mes plaiſirs.

Petit Jeſus, je vois couler vos larmes,
Voilà le fruit des crimes, des forfaits ;
Vous les verſez pour finir nos alarmes,
Et pour nous procurer la paix.

Ah ! Si ma voix réjouiſſoit l'oreille
De cet enfant ſi doux, ſi gracieux,
Je chanterois ſans ceſſe la merveille,
Qui ravit mon cœur & mes yeux.

Dès aujourd'hui ſi ſa main bienfaiſante
Me retenoit auprès de ſon berceau,
Ah ! j'y ſerois mille fois plus contente,
Que dans le palais le plus beau.

Comme l'oiſeau ſurpris, & mis en cage,
Eſt retenu par un adroit chaſſeur,

Retenez-moi dans ce doux esclavage,
Seul vous posséderez mon cœur.

De votre amour, je sens naître la flamme,
J'en veux brûler jusqu'au dernier moment.
Ah! recevez & mon corps & mon ame;
Tout est à vous Divin Enfant.

ŒUVRES
SPIRITUELLES
DE MADAME
DE COMBES.

Cantiques.

ŒUVRES SPIRITUELLES DE MADAME *DE COMBES.*

ARTICLE PREMIER.

§. Premier.

CANTIQUES.

A la plus grande gloire de Dieu.

Air : *Dans cette Etable.*

Tout à la gloire
De mon divin Sauveur ;
A sa victoire
Je consacre mon cœur ;

Ma plume, mes concerts,
Mes Cantiques, mes Vers,
Mon esprit, ma mémoire,
Du Roi de l'Univers
Chantent la gloire.

Pour autre chose
Je n'ai point de talent,
Dieu seul dispose
De moi totalement;
Je ne veux respirer,
Que pour mieux honorer
Celui qu'on me propose,
De toujours préférer
A toute chose.

Sur le renoncement aux Plaisirs.

Air : *Quoi vous partez, sans que rien, &c.*

C'EST de nouveau que je naîs sur la terre,
Pour commencer à vous servir, Seigneur. (*fin*)
Jusqu'à ce jour, qu'ai-je fait pour vous plaire?
Mais aujourd'hui je vous donne mon cœur.
C'est de nouveau, &c.

Grand Dieu, que j'ai mal rempli ma carriere !
Sans vous aimer, j'approchois du trépas ; (*fin*)
Mais puiſqu'encor votre Soleil m'éclaire,
Je marcherai ſous vos loix à grands pas.
Grand Dieu, &c.

J'ai réſolu, par votre ſainte grace,
De tout quitter pour vous plaire, Seigneur. (*fin*)
Rien dans mon cœur ne prendra votre place,
Vous ſeul ſerez ſa gloire & ſon bonheur.
J'ai réſolu, &c.

Jamais Satan, n'aura ſur moi d'empire ;
Je ne ſuivrai jamais que vos avis. (*fin*)
Si je venois enſuite à me dédire,
Que je devienne un objet de mépris :
Jamais, &c.

Monde impoſteur dont la frivole gloire,
Et les tréſors ne ſont rien à mes yeux ; (*fin*)
De tes plaiſirs j'ai perdu la mémoire,
L'homme aimant Dieu, n'en deſire qu'aux Cieux.
Monde, &c.

Ah quel vainqueur s'empare de mon ame !
Qu'il a d'attraits, de force & de douceur ! (*fin*)
Secrettement, il m'attire, il m'enflamme ;

C'eſt mon Jeſus, mon Epoux, mon Sauveur
Ah ! quel Vainqueur, &c.

Il m'a conquiſe à la gloire du Pere ;
Je ſuis le prix de ſon ſang, de ſa mort. (*fin*)
Sa Croix me dit combien je lui ſuis chere,
Elle doit être en tout tems mon tréſor.
Il m'a conquiſe, &c.

Par l'Eſprit Saint ſa bonté me conſole
Et me remplit de ſon feu tout divin. (*fin*)
Je le ſens croître en liſant ſa parole,
Et dans ſes bras j'attends en paix ma fin.
Par l'Eſprit Saint, &c.

Sur le mépris du Monde.

Air : *Quand j'étois jeune Fillette*, ou : *Vous qu'un fol amour.*

QUAND j'étois jeune & légere,
Le monde à lui m'attiroit ;
Mais il ne me donnoit gueres
Les biens qu'il me promettoit.
Richeſſe, honneurs, fauſſe eſtime,
Phantômes ſi ſéduiſans,

Vous cachez toujours le crime
Sous des dehors imposans.

Monde, à l'aide de la grace
J'ai connu ta pauvreté,
Et des péchés qu'on entasse,
Mon cœur fut épouvanté.
Ah! si je fus abusée
Par de frivoles attraits,
Je suis enfin détrompée,
Je les quitte pour jamais.

Au Roi charmant qui m'engage
Je me livre pour toujours:
Je ne crains point l'esclavage,
Je l'aimerai sans détours.
Pour tirer de moi vengeance,
Le monde lance ses traits;
Je connois son impuissance,
Je me ris de ses projets.

Mon cœur plus grand que la terre
Desire un plus digne objet;
Vers le céleste Hémisphere,
M'élancer, c'est mon projet.
Posséder mon Dieu lui-même,

Voilà mon ambition ;
Pour cette faveur extrême,
Qu'il faut de perfection !

Moins je ſuis, & plus j'eſpére :
Je ſçai que le Créateur,
Fait dans la grande miſére,
Mieux éclater ſa grandeur.
Mon Sauveur, mon Roi, mon Maître,
Je vous offre mon néant,
Daignez y faire paroître,
Combien votre amour eſt grand.

Sur la Solitude intérieure.

Air : *Quand on ſçait aimer & plaire, &c.*

QUAND on me dit que le monde
Me blâme publiquement ;
Qu'il me critique, il me gronde,
Et me traite durement ;
Sans prendre d'inquiétude,
Sans altérer la douceur,
Je cherche la ſolitude
Et la trouve dans mon cœur.
Quand on me dit, &c.

Avec mon Dieu ſolitaire,
Je lui dis cent fois le jour,
Que je ne veux que lui plaire,
Qu'à lui ſeul faire la cour.
Quand on me dit, &c.

J'ai l'heureuſe expérience
Que l'homme vraiment Chrétien,
Dans la paix, dans le ſilence,
Poſſéde l'ùnique bien.
Quand, &c.

Qu'on me juge, que m'importe,
Qu'on me mépriſe, encor mieux.
La grace qui me rend forte,
Rend mon eſprit tout joyeux :
Quand on me dit, &c.

Je verrois toute la terre
Me préparer des chagrins,
C'eſt en Dieu ſeul que j'eſpére,
Je mets mon ame en ſes mains.
Quand on me dit que le monde
Me blâme publiquement ;
Qu'il me critique, il me gronde
Et me traite durement ;

Sans prendre d'inquiétude,
Sans altérer la douceur,
Je cherche la ſolitude
Et la trouve dans mon cœur.

Sur le dégoût de la Société des Mondains.

Air : *Folies d'Eſpagne.*

SEIGNEUR mon Dieu, vous voyez ma miſére
Et le ſujet qui cauſe ma douleur;
Elle devient chaque jour plus amére,
Je n'en puis plus ſupporter la rigueur.

Vous ſçavez bien à quel point je vous aime,
Combien ce monde eſt ennuyeux pour moi;
Et cependant malgré ma peine extrême,
Vous me laiſſez gémir deſſous ſa loi.

Je n'apperçois hélas! preſque perſonne,
Qui m'entretienne ici de votre amour:
Pour l'intérêt on travaille, on raiſonne,
On vous oublie & la nuit & le jour.

De notre Foi le ſublime langage
Des vains mortels eſt par-tout ignoré;

Chacun prodigue à l'argent ſon hommage,
Et le veau d'or eſt par-tout adoré.

Ce vil objet, cette unique chimére,
Rempliroient-ils des deſirs immortels?
L'homme peut-il être heureux ſur la terre;
Il fut créé pour des biens éternels?

Séjour Divin, ô ma chere Patrie!
Quand me verrai-je avec tes Citoyens?
Tout ici bas me fatigue, m'ennuie;
O mort, viens donc diſſoudre mes liens!

Heureux moment, où s'ouvrira la porte
Du beau Palais qu'habite mon Vainqueur!
Que dans ſes bras mon ame ſe tranſporte,
Et qu'à jamais je vive dans ſon cœur!

DIALOGUE

Sur l'amour de la Croix.

JESUS ET L'AME.

Sur l'air : *Un Chanoine de l'Auxerrois.*

JESUS.

DE ma grace un brillant rayon
Eclaire aujourd'hui l'horiſon,
Profitez-en ma fille ;
Sors de toi-même & viens à moi,
L'amour t'en fait la douce Loi ;
Mon cœur t'offre un aſyle,
Je l'ouvre pour te recevoir,
Voudrois-tu fruſtrer mon eſpoir ?
Eh ! tôt, tôt, tôt,
Viens, viens au plutôt
Fixer ton domicile.

Je veux t'enrichir des vrais biens,
Te captiver dans mes liens ;
Et d'un glaive céleſte,

Séparer la chair de l'eſprit,
Anéantir tout appetit
Qui te ſeroit funeſte ;
Par un excès de mon amour,
Te rendre ſenſible à ton tour.
Eh ! tôt, tôt, tôt,
Viens, viens au plutôt,
Je t'apprendrai le reſte.

L' A M E.

En aveugle à tout je ſouſcris,
Je défére à tous vos avis.
Epoux, plein de ſageſſe,
La chair a beau ſe révolter,
Je vous entends me répéter,
Au fond du cœur ſans ceſſe,
Que peux-tu craindre mon enfant ?
Avance vers moi promptement.
Eh ! tôt, tôt, tôt,
Viens, viens au plutôt
Eprouver ma tendreſſe.

J'obéis, docile à l'inſtant ;
Mais en prenant mon vêtement,
D'un froid ſubit glacée,

Je vous dis, sentant ma langueur,
Comment aller à vous Seigneur,
Sans y être attirée ?
Vous m'avez répondu soudain :
C'est moi qui te donne la main.
Eh ! tôt, tôt, tôt,
Viens, viens au plutôt
Etre fortifiée.

De votre auguste Sacrement,
Je ne m'approchois qu'en tremblant ;
Mais vous Agneau paisible,
Me regardant avec douceur,
Avez allumé dans mon cœur
Une flamme invisible,
Pour ranimer ma foible foi :
Ma fille, avez-vous dit, c'est moi.
Eh ! tôt, tôt, tôt,
Jouis au plutôt
D'une gloire indicible.

La Croix doit précéder la mort ;
Elle doit me conduire au port ;
Qu'elle soit mon partage.
La Croix est un riche trésor,
Par la Croix mon cœur devient fort ;

La Croix, ce divin gage
De l'amour de mon Rédempteur,
Excite, enflamme mon ardeur.
Eh ! tôt, tôt, tôt,
Mon ame au plûtôt
Sur la Croix je t'engage.

Sur le Renouvellement des Vœux du Baptême.

Air : *l'Amant frivole & volage;*

AUJOURD'HUI je renouvelle
Du Baptême les ſermens ;
Je ſerai toujours fidelle
A mes ſaints engagemens :
J'abandonne, je déteſte
La chair, le monde & ſes loix,
De tout mon cœur je proteſte
De ſervir le Roi des Rois.

Béniſſez, mon Dieu, l'hommage
Que je vous offre en ce jour,
Et recevez-en pour gage
Le plus pur & tendre amour ;

Triomphez de l'ignorance
Qui fait mon ſeul attribut,
Inſpirez-moi la ſcience
De la Croix & du Salut.

Mortels, ma miſére extrême
Me rend bien vile à vos yeux;
Mais je ſuis par mon Baptême
La fille du Roi des Cieux;
Cette Majeſté ſuprême,
Dans ſa bonté me promet,
De le poſſéder lui-même;
Voilà de mes vœux l'objet.

O la douce confiance
Que je goûte dans mon cœur!
Elle affermit l'eſpérance
Que je vous verrai, Seigneur;
Mes gémiſſemens, mes larmes
Vous diſent de m'appeller;
Ne me cachez plus vos charmes,
Et venez me conſoler.

Sur la confiance en Dieu.

Air : *Changeons de vie.*

OUI, c'eſt vous-même,
Aimable Epoux, charmant Vainqueur, (*bis*)
Qui bleſſez l'ame qui vous aime,
Qui troublez aujourd'hui mon cœur ;
Oui, c'eſt vous-même.

Votre tendreſſe
Pour moi paroît ſe rallentir ; (*bis*)
Mais vous ménagez ma foibleſſe
Qui ſuccomboit pour trop ſentir
Votre tendreſſe.

Quoi qu'on en diſe,
Je ſuis contente de mon ſort. (*bis*)
Mes maux, par-deſſus tout, je priſe,
Ils ſont ici bas mon tréſor :
Quoi qu'on en diſe.

Je m'abandonne,
Mon Sauveur à votre pouvoir ; (*bis*)
Lorſque votre régne m'étonne,

C'eſt alors qu'au plus doux eſpoir
Je m'abandonne.

Dans ma ſouffrance
Je ſuis ſans courage & ſans voix ; (*bis*)
Mais quelqu'en ſoit la violence,
J'embraſſerai toujours la Croix
Dans ma ſouffrance.

Prends patience
Mon pauvre cœur, il faut ſouffrir. (*bis*)
Endure tout dans le ſilence,
Jeſus viendra te ſecourir :
Prends patience.

O mon bon Maître !
Pourquoi fuyez-vous loin de moi ? (*bis*)
Qui vous a donc fait diſparoître ?
N'êtes-vous pas toujours mon Roi,
Et mon bon Maître ?

Sur la privation des Conſolations.

Air : *Pour paſſer doucement la vie.*

DIVIN Epoux, dont la tendreſſe
M'avoit comblé de ſes faveurs,

Pourquoi la plus ſombre triſteſſe
Succede-t-elle à ſes douceurs?

De votre amour la jouiſſance
Avoit ſoutenu mon eſpoir;
Mais en ce moment votre abſence
Me réduit preſque au déſpoir.

Dure eſt aujourd'hui ma carriere;
Les ténébres couvrent mes yeux;
Dans un char brillant de lumiere
Je m'élevois juſques aux Cieux.

Ah! laiſſez-moi reprendre haleine.
Succombant ſous votre rigueur,
La mort me feroit moins de peine
Que d'éprouver votre froideur.

Daignez voiler votre juſtice,
O redoutable Majeſté!
Et rendez-vous bientôt propice,
Je redoute ma lâcheté.

C'eſt pour éprouver ma conſtance
Dans les dangers, dans les combats,
Que vous cachez votre préſence;
Mon Dieu ne m'abandonnez pas!

A votre volonté docile,
J'adore, Seigneur, vos deſſeins ;
Sa privation m'eſt utile,
Par elle vous formez les Saints.

Sur le recours à l'Oraiſon.

Air : *A l'ombre d'un ormeau.*

COURONS à l'Oraiſon, mon ame,
Chercher quelque ſoulagement ;
Du ſaint Amour la vive flâme,
Eſt un doux rafraîchiſſement :
Goûtons donc ce plaiſir,
Pour après mieux ſouffrir.

Venez à moi mon divin Maître,
Ne vous cachez point à mon cœur ;
Vous allez me faire renaître,
Paroiſſez aimable Sauveur ;
Venez vers votre enfant ;
Soulagez ſon tourment.

Sans vous tout me paroît pénible ;
Je ſuis incapable de tout :

Mais si vous vous rendez sensible,
Je ne connois plus de dégoût :
Quand on souffre pour Dieu,
Les maux ne sont qu'un jeu.

De votre Croix le doux langage,
Nous dit de souffrir dans la paix ;
Qu'il faut laisser passer l'orage,
Et ne s'en effrayer jamais ;
Que c'est par ses chemins
Que voyagent les Saints.

Ayez pitié de ma foiblesse,
Qui se rebute au moindre poids ;
Mon cœur pour vous plein de tendresse,
Desireroit porter la Croix ;
Hélas ! sa pesanteur
Intimide mon cœur.

Mon ame ayez bonne espérance,
Surmontez la tentation,
Dieu soutiendra votre inconstance ;
Persévérez dans l'Oraison,
Elle transporte aux Cieux,
Vos desirs & vos vœux.

*

DIALOGUE.

L'AME ET JESUS.

Air : *Hélas ! quand viendra ce beau jour, &c.*

L'AME.

ME voilà ſans aucun ſecours ;
Quand ſe terminera le cours
De ma triſte carrière ?
Je meurs à chaque inſtant du jour ;
Mourons enfin ; divin Amour
Exaucez ma priere.

JESUS.

Ma fille, eſt-ce là cette ardeur,
Que me promettoit votre cœur ?
Ayez donc patience.
Ah ! ſi vous aimiez le Sauveur,
Vous ſupporteriez ſa rigueur
Avec plus de conſtance.

L'AME.

Pardonnez ma fragilité,
O Dieu toujours plein de bonté,

D'amour

D'amour & de tendreſſe !
Faut-il qu'un eſprit limité
Murmure de l'infirmité,
Qui ſoutient ſa foibleſſe ?

JESUS.

Ma fille, en embraſſant la Croix,
Tous les dons, les biens à la fois,
Seront votre partage ;
La Croix eſt l'appui du Chrétien,
Elle eſt ſource du vrai bien,
Et l'ame du courage.

Fixez vos regards ſur les Cieux,
Voyez tous ces biens précieux
Que mon amour prépare ;
C'eſt au Ciel que ma Croix conduit,
Quand on la craint, quand on la fuit,
Dans ſa route on s'égare.

L'AME.

Je me proſterne dans ce lieu ;
J'adore vos deſſeins, mon Dieu,
Dans un profond ſilence ;

Je ne veux que ſuivre vos Loix ;
Je vais m'attacher à la Croix :
Aujourd'hui je commence.

DIALOGUE.

L'AME ET JESUS.

Air : *D'un menuet, ou bien : Quoi, ſans ceſſe ?*

L'AME.

JE vous aime,
Mon doux Sauveur, vous le ſçavez,
Plus que moi-même ;
Je vous aime,
Mais ce n'eſt pas encor aſſez. (*ſin*)
Je voudrois en tous lieux
Répandre vos divins feux,
Et de ſaintes ardeurs
Brûler les cœurs ;
Mais mon cœur trop petit,
Sans aucun crédit,
De zèle languit,
En voyant qu'ici bas

Des divins appas,
On fait peu de cas :
Je vous aime, &c.

JESUS.

Des Paroles
Sont faciles à prononcer ;
Mais ces ſymboles
Sont frivoles,
Si l'on ne ſçait s'y conformer. (*fin*)
Vous m'aimez, dites-vous ?
Vous m'appellez votre Epoux,
Et redoutez le poids
Qu'offre ma Croix.
Eſt-ce ainſi que j'ai fait ?
Un amour parfait
Produit quelque effet ;
Le Chrétien vigilant,
Soumis & ſouffrant,
Eſt toujours conſtant :
Des paroles, &c.

L'AME.

Ma miſére
Me cauſe, hélas ! bien des regrets ;

Je ſuis légere
Et trop fiere,
Pour faire ſitôt des progrès. (*fin.*)
Mais conſultant mon cœur,
Je ſens que mon doux Sauveur
En fait ſeul le bonheur
Et la douceur;
J'aimerois mieux mourir
Que de conſentir
Au moindre plaiſir;
On le paye trop cher,
Il mene à l'Enfer
Avec Lucifer:
Ma miſere, &c.

J E S U S.

La foibleſſe
Vous fait broncher à chaque pas;
Veillez ſans ceſſe,
La ſageſſe
Vous ſoutiendra dans les combats. (*fin.*)
Je vous offre mon bras,
Il ne ſe retire pas,
Si vous venez à moi
Pleine de foi;
Je ſuis votre Soleil,

Votre bon Conſeil,
L'Ami ſans pareil.....
Je ſuis votre Sauveur,
Puiſez dans mon cœur
Une vive ardeur :
La foibleſſe, &c.

Sur le mépris du Monde.

Sur l'air : *l'Amant frivole & volage.*

NON, Tircis, d'une couronne
Je ne ſçaurois faire cas ;
Celle que mon Sauveur donne
A pour moi bien plus d'appas ;
Cet auguſte Diadême
Jamais ne ſe flétrira ;
C'eſt l'amour, c'eſt Dieu lui-même
Qui nous en couronnera.

On y voit quelques épines
Pendant qu'on vit ici bas ;
Mais les perles les plus fines,
Et l'or, ne les valent pas ;
Si nous verſons quelques larmes,

L'amour ſçait priſer nos pleurs,
Et, nous montrant tous ſes charmes,
Il diſſipe nos douleurs.

CANTIQUES SUR LA COMMUNION.

§. II.

Sur la préſence de J. C. au Très-Saint Sacrement.

Air : *Or, dites-nous Marie.*

C'EST mon Dieu, c'eſt mon Maître,
Que je vois ſur l'Autel,
Principe de mon être,
Le fils de l'Eternel ;
Je tremble en ſa préſence,
Je crains que ſon couroux
Ne puniſſe l'offenſe
Qu'il a reçue de nous.

Quand la terreur me preſſe,
Je crois l'entendre en moi,
Qui, rempli de tendreſſe,
Calme ainſi mon effroi ;

» Si je ſuis votre Juge,
Dit-il, » je ſuis auſſi
» Votre plus ſûr refuge,
» Pour vous je ſuis ici.

» Reconnoiſſez un Pere
» Qui chérit ſon enfant,
» Qui loin d'être en colere,
» L'embraſſe tendrement;
» Dans moi voyez un frere,
» Un Sauveur, un époux,
» Qui franchit l'hémiſphere
» Pour s'unir avec vous.

Dans un profond ſilence
J'adore, je me tais :
De ſa ſainte préſence
Je goûte les attraits;
O vainqueur adorable,
Percez-moi de vos traits!
O Dieu toujours aimable,
Ne nous quittons jamais!

Sur la Communion.

Air....

Sous l'accident qui le couvre,
Je vois mon Sauveur,
J'adore ſa grandeur ;
L'œil de la foi me découvre
Ses charmans attraits, ſa brillante ſplendeur.
(*Fin.*)

Oui, c'eſt ici le Roi de gloire,
Caché ſous l'Eſpéce du Pain ;
Si mes ſens ont peine à le croire,
La Foi me dit que leur doute eſt vain.
Sous l'accident, &c.

C'eſt ici l'arbre de vie,
Dont le fruit vanté,
Eſt l'immortalité ;
L'ame qui s'en raſſaſie,
Bientôt ſe transforme en la Divinité. (*Fin.*)
Prenez, mangez, c'eſt Dieu lui-même,
Qui vous préſente de ſa main,

Ce fruit dont la saveur extrême,
Ranime, & rend l'homme tout divin.
C'est ici l'arbre, &c.

Ah ! qu'une ame est heureuse,
Quand avec le pain,
Elle appaise la faim ;
Simple, constante & joyeuse,
Au milieu des Croix elle suit son chemin. (*Fin.*)
Vers le sommet de la montagne,
Parcourant les affreux déserts,
Dans la plus aride campagne,
Elle ne craint rien dans l'univers.
Ah ! qu'une ame est heureuse, &c.

Bravant le monde en colere,
. . . . . .
. . . . . .
Dans cet auguste mystere,
Chercher les douceurs de la paix, du repos. (*Fin.*)
Et tant que durera ma vie,
Mon ame mettra son bonheur,
A se rendre une même Hostie
Avec mon adorable Sauveur.
Bravant le monde en colere, &c.

Sur la préparation à la Communion.

Air : *Qui l'entend mieux, ou : Sur cet Autel.*

DEMAIN matin
Mon cœur ſera dans l'allégreſſe,
Demain matin
J'embraſſerai l'Epoux divin ;
Un Roi puiſſant, plein de ſageſſe,
Viendra relever ma baſſeſſe.
Demain matin.

Ah ! qu'il eſt doux
D'avoir une telle eſpérance,
Ah ! qu'il eſt doux
De recevoir un tel Epoux !
Je ſuis l'objet de ſa clémence,
Je le dis avec complaiſance,
Ah ! qu'il eſt doux.

Mon Dieu, mon tout,
Vous me tenez lieu d'un empire ;
Mon Dieu, mon tout,
Pour le reſte je ſuis ſans goût ;

Votre divin amour m'inſpire ;
Que par lui ſeul, bientôt j'expire
Mon Dieu, mon tout.

AVANT LA COMMUNION.

DIALOGUE.

JESUS ET L'AME.

Air : *Menuet d'Exaudet.*

L'AME.

EST-CE vous,
Cher Epoux ?
La tendreſſe
Dont eſt rempli votre cœur,
Pour faire mon bonheur,
Vous tient ſous cette eſpece ;
Je vous vois,
Et reçois,
Ah ! que j'aime
L'éclat de votre beauté,
De votre Majeſté
Suprême. (*Fin.*)

Mais comment dans ma misere,
Pouvez-vous bien vous complaire ?
Mon néant
Est si grand,
Que je tremble,
En voyant votre splendeur,
Et mes défauts, Seigneur,
Ensemble.
Est-ce vous, &c.

JESUS.

Oui, c'est moi,
C'est ton Roi ;
Ma sagesse
Vient de l'éternel séjour,
Epuiser son amour ;
Caché sous cette espece,
Je t'ai vu,
Entendu.
Ah ! que j'aime
D'un cœur la simplicité,
C'est ma félicité
Suprême. *Fin.*
Pour soulager ta misere,
Du Ciel je viens sur la terre ;
Je nourris,

J'enrichis
Ta foibleſſe,
Et mon plaiſir le plus grand,
Eſt de faire au néant
Largeſſe.
Oui, c'eſt moi, &c.

L'AME.

Ce bonheur,
Cet honneur,
Tout m'étonne ;
Quoi, Seigneur, du haut des Cieux
Vous abbaiſſez les yeux
Sur ma foible perſonne ?
A mon tour,
Par amour
Le plus tendre,
Je quitte tout ici bas,
Je veux à vos appas
Me rendre. *Fin.*

Je renonce au libre Arbitre,
Je ne veux plus aucun titre
Aujourd'hui,
Que celui

De ſervante
De Jéſus & de ſa Croix,
Mon ame eſt de ce choix
Contente.

JESUS.

Oui, c'eſt moi, &c.

Après la Communion.

Air : *Quoi ! ſans ceſſe....*

QUELLE gloire !
Jéſus, cet adorable Roi,
Quelle gloire !
Jéſus régne au dedans de moi. (*Fin.*)

D'un cœur ſimple & ſoumis,
Il ſçait faire un Paradis ;
Il en prévient les vœux,
Qu'on eſt heureux !
L'ame voudroit s'enfuir
Pour aller jouir ;
Le corps veut mourir ;
L'eſprit dans ce tranſport,
Pour prendre l'eſſor,
Se croit aſſez fort.
Quelle gloire ! &c.

Sur la terre,
A ce plaiſir, à ce bonheur,
Feront la guerre,
Sur la terre,
Et les ennuis & la douleur. (*Fin.*)

Un exil ennuyeux
Nous tient éloignés des cieux ;
La nature aux abois
Meurt mille fois.
On n'a point de repos,
Les ſoins, les travaux
Cauſent tant de maux,
Qu'on n'a plus aucun goût,
On croit perdre tout,
On n'a que dégoût.
Sur la terre, &c.

Patience,
La nuit fera place au ſoleil,
Plus de ſouffrance,
Patience,
Nous verrons le jour ſans pareil. *Fin.*

L'auguſte Trinité

Rayonnante de clarté,
Dans l'éternel séjour
Répand l'amour ;
Toujours nouveaux bienfaits,
Merveilleux attraits,
Raviſſante paix ;
Notre foible raiſon,
Sur cet horiſon,
N'en voit qu'un rayon.
Patience, &c.

SUR LA COMMUNION.

DIALOGUE.

L'AME ET JESUS.

Air : *Menuet d'Exaudet.*

L'AME.

DOUCEMENT,
Ce moment
Plein de charmes,
Bien loin d'être interrompu,
Doit être entretenu ;

Coulez en paix mes larmes !
De Jéſus,
Les vertus,
La préſence,
Produiſent la douce ardeur
Qui fait fondre mon cœur,
Silence. (*Fin*).

Cette Majeſté ſuprême,
Dit à mon ame, je t'aime....
Moi..... Seigneur,
Quel bonheur !
Comment croire
Que de l'univers, le Roi
Abbaiſſe juſqu'à moi
Sa gloire ?
Doucement,
Ce moment, &c.

JESUS.

Ton époux,
Dieu jaloux,
Te viſite ;
Ne t'en épouvante pas,
Jouis de ſes appas,
Aime, adore, médite,

A ſa voix,
A ſes loix,
Sois fidele ;
Son amour va t'éprouver,
Tâche de lui prouver
Ton zèle. (*Fin.*)

Beaucoup ſouffrir, quand on aime,
Voilà le bonheur extrême ;
Ses deſſeins
Sur les Saints,
Sont contraires
Aux agrémens, au repos,
Il faut à des Héros
Des guerres.
Ton époux, &c.

L'AME.

Toute à Dieu,
Sans milieu
Ni réſerve,
Je me livre au pur amour,
Qu'il brûle nuit & jour !
En moi qu'il ſe conſerve !
Que la foi
Soit la loi,

La lumiere
Qui dirige tous mes pas,
Et donne à mes combats
Matiere ! (*Fin.*)

Son éclat, quoiqu'inviſible,
A l'ame devient ſenſible ;
Sa chaleur
Dans le cœur
Se conforte,
Par des chemins raboteux
On trouve enfin des Cieux
La porte.
Toute à Dieu, &c.

A ſouffrir,
A mourir,
Je ſuis prête ;
Et ſoumiſe à votre voix,
Sur le lit de la Croix
Volontiers je me jette,
En comptant,
Cependant,
Sur la grace,
Car ſans ce divin ſecours
Mon cœur ſeroit toujours
De glace. (*Fin.*)

Dieu puissant & débonnaire,
Dites-moi ce qu'il faut faire ;
Me voici
Seule ici,
Et j'écoute ;
De votre commandement,
Montrez à votre enfant
La route.
A souffrir,

JESUS.

Bien prier,
Bien aimer,
C'est l'ouvrage
Que vous prescrit en ce jour
La voix de mon amour ;
Sans chercher davantage,
Attendez,
Recevez
L'influence
Qui répand cette vigueur,
Dont vous sentez l'ardeur
D'avance. (*Fin.*)
Mais veillez, prenez bien garde,
Qu'ici rien ne vous retarde ;

Les soupirs,
Les desirs
De bien faire
S'enfantent facilement,
Mais l'œuvre est très-souvent
Contraire.
Bien prier, &c.

L'AME.

Ç'en est fait,
Mon projet
Sera stable,
Le monde ne m'est plus rien,
Dieu seul est tout mon bien,
Il est le seul durable;
Prêre à tout
Jusqu'au bout,
Je veux vivre
Dans l'anéantissement.
Je veux Jésus souffrant,
Vous suivre. *Fin.*

Tu frémis pauvre nature,
Je me ris de ton murmure;

A la mort,
De ton sort
Satisfaite,
Tu verras qu'à la douleur
Succède une douceur
Parfaite.
Ç'en est fait, &c.

Sur le même Sujet.

Air.....

QUAND de la sainte Eucharistie
Je prend place au sacré festin,
Je sens qu'un amour tout divin
Engendre une nouvelle vie ;
Je meurs d'amour,
Je meurs d'amour.

Ah, qu'il est bon, le pain des Anges !
Malheur à qui n'en goûte pas ;
C'est le plus excellent repas
Qui nous fait, comme les Archanges,
Mourir d'amour,
Mourir d'amour.

Lorſque je crains que la triſteſſe
Ne ſe gliſſe au fond de mon cœur,
Je cours à vous, mon doux Sauveur,
Et vous me comblez d'allégreſſe ;
Je meurs d'amour,
Je meurs d'amour.

Que votre langage eſt paiſible,
Il charme qui veut l'écouter ;
Une ame qui peut le goûter,
En peu de tems devient ſenſible
A votre amour,
A votre amour.

Quand une ame eſt bien généreuſe,
Qu'elle ne vous refuſe rien,
Vous la comblez du plus grand bien,
Vous vous donnez ; qu'elle eſt heureuſe,
Par votre amour,
Par votre amour !

Si les hommes pouvoient comprendre
Quels ſont, ô mon Dieu, vos bienfaits !
Ils ne vous quitteroient jamais ;
Rien n'eſt plus doux, rien n'eſt plus tendre,
Que votre amour.

Je me livre à vous ſans réſerve ;
Non, rien ne nous ſéparera ;
Mon cœur toujours vous aimera :
Faites que tout Chrétien vous ſerve,
O Dieu d'amour !
O Dieu d'amour !

Puiſſez-vous vous rendre à ſes charmes,
Vous qui chanterez ces couplets !
Aimez, & ne ceſſez jamais
De laiſſer répandre les larmes,
De votre amour,
De votre amour.

Sur le même Sujet.

DIALOGUE.

JESUS ET L'AME.

Air : *Qui l'entend mieux*

L'AME.

J'Ai reçu
Ce Dieu Sauveur, je le poſſéde ;
Je l'ai reçu,

Et mon eſpoir n'eſt point déçu ;
Dans le travail il eſt mon aide ;
De mes plus grands maux le remede.
Je l'ai reçu.

Que l'univers
Célébre ſes bontés étranges ;
Que l'univers
Se réuniſſe à mes concerts :
Chantons à l'envi ſes louanges ;
Faiſons chorus avec les Anges,
Et l'Univers.

Mon Dieu, mon Roi,
Mon Maître & mon unique Pere ;
Mon Dieu, mon Roi,
Que j'adore au-dedans de moi,
Je deſire en tout vous complaire ;
Mais dites-moi ce qu'il faut faire,
Mon Dieu, mon Roi.

JESUS.

Portez ma Croix
Sans faire entendre aucune plainte ;
Portez ma Croix,
Quelque peſant qu'en ſoit le poids ;

Au Calvaire montez ſans crainte ;
Suivez-moi toujours ſans contrainte.
Portez ma Croix.

Mourez à tout,
Au monde, aux plaiſirs, à vous-même :
Mourez à tout,
Ne conſultez plus votre goût ;
J'offre la Croix à ceux que j'aime :
Pour me rendre un honneur ſuprême,
Mourez à tout.

Vivez en moi,
Et n'ayez point d'autre exiſtance ;
Vivez en moi
Dans le pur amour, dans la foi ;
Mettez en moi votre eſpérance,
Appuyez-vous ſur ma puiſſance.
Vivez en moi.

L'AME.

Je ſuis à vous,
Et toute à vous, de corps & d'ame ;
Je ſuis à vous,
O mon Maître, mon cher Epoux !
Je ſens que votre amour m'enflamme,

Augmentez dans moi cette flamme.
Je ſuis à vous.

Entre vos bras
J'eſpére terminer ma vie :
Entre vos bras,
O le charmant, le doux trépas !
Divin Jeſus, je vous ſupplie,
Que je ſubiſſe l'agonie,
Entre vos bras.

Ce qu'il faut faire après la Communion.

Air : *Or, dites-nous Marie.*

UN livre eſt inutile
Dans ces heureux momens ;
D'un Maître plus habile,
Prenons les documens.
Jeſus eſt dans notre ame,
Son amour nous inſtruit ;
Sa voix, comme ſa flamme,
Ne veulent point de bruit.

Des hommes l'ignorance,
Exceſſive en ce point,

De ſa ſainte préſence,
Ne ſe réjouit point.
Ah! quoique le monde oſe,
Ami, nous contrôler,
Lorſque l'Epoux repoſe,
Convient-il de parler?

Adorer & ſe taire
En toute humilité,
Volontiers ſe complaire
Dans la félicité;
Jouir du bien ſuprême,
Et dire à ſon époux
Je vous tiens, je vous aime:
Eſt-il plaiſir plus doux?

C'eſt la ſeule ſcience,
C'eſt l'unique à mon goût
Par ſa ſainte préſence,
Mon Dieu m'inſtruit de tout
Taiſez-vous donc ma langue
Laiſſez parler le cœur,
Faut-il une harangue
Pour parler au Sauveur?

ARTICLE II.

§. PREMIER.

CANTIQUES

de Madame de Combes, composés pour différentes personnes.

A DES JEUNES PERSONNES.

Air : *Vous amour que j'intéresse, &c.*

C'EST à vous chere jeuneſſe,
Que ce cantique s'adreſſe ;
Des attraits de la moleſſe
Sachez défendre vos cœurs :
Ce monde qui vous careſſe
Eſt la ſource des malheurs. (*bis.*)

Son eſpérance eſt trompeuſe,
Sa deſtinée eſt affreuſe,
Sa faveur capricieuſe,
Fuyez l'éclat des grandeurs ;

Que vous feriez malheureuſe
En comptant ſur ſes faveurs ! (*bis.*)

S'il vous ſéduit par ſes charmes,
Si vous lui rendez les armes,
Ah que de pleurs ! que d'alarmes !
Quels funeſtes ſouvenirs !
Toujours les regrets, les larmes,
Sont les ſuites des plaiſirs. (*bis.*)

Fuyez leur poiſon funeſte,
Les plaiſirs ſont une peſte,
A qui les goûte, il ne reſte
Ni mœurs ni félicité ;
Le mauvais riche l'atteſte
Dans ſa triſte éternité. (*bis.*)

A une Perſonne qui n'oſoit ſe déclarer pour la vertu.

Air : *de Port-Mahon.*

QUE rien ne vous retienne,
Paroiſſez hautement Chrétienne,
Et terminez la ſçene
Qui conduit les pervers
Aux Enfers, aux Enfers, aux Enfers.

Satan de toutes parts
Leve ſes étendarts ;
Vous lui ferez connoître
Qu'il n'appartient qu'à Dieu, notre Maître,
Seul auteur de notre être,
De voir Peuples & Rois,
Sous ſes Loix, ſous ſes Loix, ſous ſes Loix.

Cherchez dans la priere,
La force auſſi bien que la lumiere ;
La plus forte barriere
Ne vous retiendra pas
Ici bas, ici bas, ici bas.
David, ſimple Berger,
Pour Dieu court au danger ;
Du Philiſtin l'audace
Dieu confond, il reſte ſur la place :
Et nous, avec la grace,
Ne triompherions pas,
Aux combats, aux combats, aux combats !

Vous qu'un coupable monde
Retenoit dans une erreur profonde,
De ſon ſéjour immonde
Mépriſez les deſirs,
Les plaiſirs, les plaiſirs, les plaiſirs ;

La nuit s'éclaircira,
Le soleil paroîtra,
Voici déjà l'aurore
De celui que votre cœur adore;
Son aspect fait éclore,
Dans ce triste séjour,
Un beau jour, un beau jour, un beau jour.

La Croix est la banniere
Que l'on voit briller sur le Calvaire;
Venez ame guerriere,
Suivez-y sans dégoûts,
Votre époux, votre époux, votre époux;
Puisez dedans son cœur
La force & la vigueur,
N'ayez d'autre industrie,
D'autre ambition & d'autre envie,
Que la sainte folie
Qui fixe notre choix
Sur la Croix, sur la Croix, sur la Croix.

A un de ses amis.

Air : *l'Amant frivole, &c.*

L'AMOUR de notre bon Maître
Vous fait entendre sa voix,

Et vous dit, faites paroître
Votre zèle pour la Croix,
J'aiderai votre courage,
J'appaiſerai vos douleurs,
Je recevrai pour hommage,
Et vos ſoupirs & vos pleurs.

N'ayez point d'inquiétude,
Agiſſez plus ſimplement,
Quand ma main vous paroît rude
J'en aime plus tendrement ;
Ainſi ſe perfectionne
La vertu de mes amis,
J'embellirai leur couronne
Des plus ſuperbes rubis.

Soyez toujours intrépide,
Vous braverez les enfers ;
Convient-il d'être timide ?
Que craindre dans l'univers ?
Recherchez les ſacrifices,
Fuyez du monde l'appas,
Et craignez plus les délices
Que la guerre & les combats.

Dans la ſainte Euchariſtie,
Recevant le pain des forts,

Vous retrouverez la vie
Qui féconde les efforts ;
Que dans ce festin votre ame
Se désaltere en mon sang,
Que le saint amour l'enflamme
De son feu sanctifiant.

Autre.

Air : *Menuet d'Exaudet.*

Le vainqueur
De mon cœur,
Par sa flamme,
Veut m'embrâser désormais,
Et qu'à ses seuls attraits
Je laisse ouvrir mon ame.
Ce soleil
Sans pareil,
Qui m'éclaire,
Pour mieux m'attirer à lui
M'enleve tout appui
Sur Terre, &c.

Dieu me ravit à lui-même,
Il exige que je l'aime

Sans détour,
Sans retour,
Sans partage ;
Que je vive de la foi,
Il prendra ſoin de moi,
courage.
Le vainqueur, &c.

Un projet
Si parfait
Me ſurpaſſe,
Mais que n'exige-t-on pas
Lorſque l'on ſuit les pas
Que Dieu même nous trace !
Moins je ſuis,
Plus je puis ;
Ma foibleſſe,
L'abyſme de mon néant,
Prouve du Tout-Puiſſant
L'adreſſe.

C'eſt à cet excellent Maître
Que je livre ſeul mon être,
M'abſorbant,
M'abyſmant,
Dans ſa gloire,

Ne pensant plus qu'à mon Roi,
Sans conserver de moi
Mémoire.
Un projet, &c.

Leçon à ses enfans.

Air : *l'Amant frivole & volage.*

SI l'enfance étoit docile
A pratiquer les leçons,
Il lui seroit très-facile
De dompter ses passions ;
Mais esclave sous ses chaînes,
Réduite en captivité,
Elle reste en proie aux peines,
Fruit de son oisiveté.

C'est ainsi que la Cigale
A chanter passa son tems,
Du froid, la rigueur fatale,
Multiplia ses tourmens ;
Dans les jours de leur jeunesse
Mes fils n'ont rien ramassé,
Et dans leur triste vieillesse
Ils se verront mépriſés.

Mais ne perdez pas courage,
Enfans, il eſt encor temps,
Mettez la main à l'ouvrage,
Rempliſſez tous vos momens ;
Semez avec abondance,
Un jour vous recueillerez ;
Une excellente ſemence
Donne les fruits deſirés.

Apprenez à mieux connoître
Les replis de votre cœur,
Et ſçachez devenir maître
De votre bouillante humeur ;
Cédez au Seigneur l'empire
De vos ſecrets mouvemens,
Fuyez ce qui vous inſpire
De ſatisfaire vos ſens.

Chers enfans que ma tendreſſe
Enfante à chaque moment,
J'emprunte de la ſageſſe
Ces leçons & ces accents ;
Je voudrois les rendre utiles,
Même aux dépends de mes jours,
Si vous êtes indociles
Vous vous perdez ſans retour.

C'eſt parce que je vous aime
Que je combats vos défauts ;
Ah ! ſi vous m'aimiez de même
Je changerois de propos ;
D'un air toujours agréable
Je préviendrois vos deſirs,
Et toujours en mere aimable
J'entretiendrois vos plaiſirs.

Si vous deſirez la preuve
De ce que j'avance ici,
Mettez-moi vite à l'épreuve,
Appliquez-vous ſans ſouci ;
Lorſque vous voudrez me plaire,
Enfans, vous réuſſirez,
Et d'un excellent ſalaire,
Vos travaux ſeront payés.

Retenez de ma muſique,
Bien plus le ſens que les ſons,
Suivez-le dans la pratique ;
Fidèles à mes leçons,
Vous comblerez l'eſpérance
Qui peut faire mon bonheur,
En voyant cette ſemence
Produire dans votre cœur.

A une perſonne vertueuſe, dangereuſement malade.

Air....

Mon ami prend ta route,
Vole au plus haut des cieux,
Je vais, quoiqu'il m'en coute,
Te faire mes adieux ;
Taiſez-vous ma tendreſſe,
Vous démentez ma foi ;
Les larmes, la triſteſſe,
Sont indignes de moi.

Il eſt vrai que je t'aime,
Mais ſans plaindre ton ſort,
Je m'oublierai moi-même
Je chanterai ta mort ;
Dans le ſéjour ſuprême
Tu verras mon époux ;
De ton bonheur extrême,
Qui ne ſeroit jaloux ?

Je me fais une image
De ta félicité,
J'en couvre d'un nuage
L'auguſte vérité ;

Toi qui la vois, pardonne,
Connois à ſes lueurs,
L'aveugle qui raiſonne
Sur le choix des couleurs.

Lorſque le corps ſuccombe
Par ſon infirmité,
On le met dans la tombe,
L'ame eſt en liberté ;
Elle vole au plus vite
Vers ſon unique fin,
L'amour la précipite,
O mon Dieu, dans ton ſein.

Au-deſſus des étoiles
Elle prend ſon eſſor,
Plus d'ombres, plus de voiles,
Oh ſublime tranſport,
Spectacle magnifique,
Superbe région !
Ouvre-moi ton portique
O céleſte Sion !

La ſageſſe immortelle
Regne au plus haut des Cieux,
La lumiere éternelle,
Y brille à tous les yeux ;

Sans eſpace y réſide
L'auguſte Trinité,
Qui ſans ceſſe y préſide
Sans rompre l'unité.

Je vois la protectrice
De tout le genre humain,
A tes deſirs propice
Te préſenter la main;
Te montrant la couronne,
Elle prie humblement
Que le Seigneur te donne
Ta place au firmament.

L'heureuſe reſſemblance
Que nous donna ſon fils,
Nous laiſſe l'eſpérance
D'en recevoir le prix;
Aux travaux de la guerre
Va ſuccéder la paix;
Aux douleurs de la terre
Les éternels bienfaits.

L'ame eſt toute abſorbée
Dans le ſein de ſon Dieu:
Ah! qu'elle eſt bien payée
Des maux de ce bas lieu;

Des petits ſacrifices
Qu'elle fit ici bas;
Mon, Dieu que de délices
Couronnent nos combats !

Prends-donc au Ciel ta place,
Ennivres-toi d'amour ;
Mais parvenu, de grace,
Dans cet heureux ſéjour,
Ne perds point la mémoire
De ma tendre amitié;
Je chante ta victoire,
Prends-donc de moi pitié.

Fais qu'à mon Dieu fidelle,
Mon cœur brule pour lui !
Contre un monde rebelle,
Au Ciel ſois mon appui ;
Je crains tout de moi-même,
Obtiens-moi du ſecours,
Qu'en ma miſere extrême
J'aime mon Dieu toujours !

Seigneur, dont la clémence
Eſt au-deſſus de tout,
J'implore ta puiſſance ;

Que je n'aye aucun goût
Pour les biens de la terre,
Et pour ſon vain bonheur ;
Avec l'ami ſincere
Je te livre mon cœur.

Eloge des Dames Carmelites de Riom.

Air : *Trop aimable ſolitude.*

PARLEZ, ma reconnoiſſance,
Chantez les bienfaits d'un Dieu,
Dont l'ineffable clémence
M'a fait connoître ce lieu ;
Par ſa main j'y fus conduite,
Plus j'y penſe, & mieux je ſens
Qu'à le benir tout m'invite ;
Le cœur dicte mes accens.

De l'univers, le ſeul Maître,
Dieu, lui-même, ſans témoins,
Voulut me faire connoître
Qu'il m'accorderoit ſes ſoins ;
Il me fit ouvrir l'aſyle
Et l'empire des vertus,
Et bien-tôt, mon cœur docile,
Se donna tout à Jéſus.

Je vis dans cette retraite
L'image des Bienheureux,
La concorde en eſt parfaite,
Tout s'y fait d'un cœur joyeux :
Dans ce ſéjour, la nature
Ne conſerve plus ſes droits,
L'on n'entend d'autre murmure
Que les doux accens des voix.

La candeur, l'obéiſſance,
L'aimable ſimplicité,
La charité bienfaiſante
Y régnent en liberté.
On n'a qu'un cœur & qu'une ame,
On goûte la douce paix,
Le beau feu qui les enflamme
Brûle & ne s'éteint jamais.

O Mon Dieu ! quand j'en rappelle
A mon cœur le ſouvenir,
Je ſens augmenter mon zèle
Pour vous plaire & vous ſervir ;
Je leur rends ſouvent viſite
Pour animer ma langueur,
L'avis d'une Carmelite
Fait naître en moi la ferveur.

Répandez, Dieu débonnaire,
Sur ces Meres vos bienfaits,
Et que rien ne dégénere
Dans cette maiſon de paix;
Que chaque Sœur qui l'habite
Vous adore à qui mieux mieux,
Et que toute Carmelite
Soit vraiment digne des Cieux.

ARTICLE III.

CANTIQUES

Pour différentes Fêtes.

§. PREMIER.

Les grandeurs de Jéſus.

Air : *Vous n'avez pas le bel uſage.*

PERE Eternel, ſource premiere,
Où Jéſus puiſe ſes grandeurs,
Principe de toute lumiere
Répandez ici vos ſplendeurs ;

Esprit divin, que votre flamme,
Qui brille en la sainte Sion,
Daigne répandre, à grands flots, dans mon ame
Votre onction.

Ah quel spectacle se découvre !
Je n'apperçois qu'immensité,
A mes timides regards s'ouvre
L'impénétrable éternité ;
Je vois sortir du sein du Pere
Le Verbe plein de majesté,
Dieu, son égal en puissance, en lumiere,
En vérité.

O Fils divin, Etre immuable !
O pur amour ! O Tout-Puissant !
Abîme aussi saint qu'ineffable,
Je vous adore en ce moment ;
Oubliant ma propre bassesse
Je contemple votre grandeur,
Daignez instruire, ô divine Sagesse,
Mon foible cœur !

Avant les temps, votre Puissance
Faisoit des prodiges divers,
Et votre divine clémence
Voyoit déjà cet Univers ;

Votre main, qui ſuſpend la terre,
Tient en équilibre les airs,
Elle preſcrit des bornes au Tonnerre
Ainſi qu'aux mers.

Vous ſemez comme la pouſſiere
Les étoiles du firmament,
Vous en décorez l'atmoſphere
Dont elles ſont le vêtement;
Déjà l'aſtre du jour commence
A parcourir l'orbe des Cieux,
Il n'en coûte à votre Toute-Puiſſance
Qu'un mot, je veux.

Vous gouvernez, Monarque aimable,
Tout ſur la terre & dans les Cieux,
De la créature coupable
Vous ne détournez point les yeux;
A Sinaï votre tendreſſe
Nous dicte les plus ſaintes Loix,
Vous conduiſez toujours avec ſageſſe
Peuples & Rois.

Votre Majeſté ſans ſeconde,
Deſcend du céleſte ſéjour,
Pour opérer en ce bas monde
Les miracles du ſaint Amour;

Un Dieu partage nos miseres
En prenant notre humanité,
Il appelle des Esclaves, ses freres,
Quelle bonté !

Lui qui tient en sa main la foudre,
Et qui commande à l'univers,
Comment a-t-il pu se résoudre
A gémir sous les maux divers ?
Parmi nous que prétend-il faire ?
Qui respectera sa grandeur ?
A nos esprits découvrez ce mystere,
Divin Sauveur.

Parfaitement à nous semblable
Il est foible comme l'enfant,
En naissant pauvre & misérable,
Il condamne le sentiment
Que l'homme a de son excellence :
Il lui montre que les mépris
Sont le chemin qui mene en assurance
Au Paradis.

Le principe de la lumiere
S'éclipse sous un toît obscur,
Le Créateur de la matiere
Travaille au métier le plus dur ;

Celui

Celui dont la main raſſaſie
L'homme, les poiſſons, les oiſeaux,
Gagne ſon pain, chaque jour de ſa vie,
Par ſes travaux.

L'homme s'égaroit ſans reſſource,
Les ſens aveuglant ſa raiſon,
Son cœur étoit l'horrible ſource
Du crime & de la trahiſon;
Les paſſions la ſeule idole
Que tous les humains révéroient,
Verbe divin, ſans ta ſainte parole,
Tous périſſoient.

Au gré de ta Toute-Puiſſance,
On voit reſſuſciter les morts;
Les Démons, perdant leur puiſſance,
A ton ordre ſortent des corps;
La langue des uns ſe dénoue,
Et l'autre marche en ſûreté,
L'œil qu'a touché ta ſalive & la boue,
Eſt éclairé.

Cet Agneau ſe faiſant victime,
Mettra le comble à ſes bienfaits,
Il lave en ſon ſang notre crime,
Il veut expier nos forfaits;

Enchaînant ſa toute-puiſſance
Il ſe livre à ſes ennemis,
D'un tel amour l'indigne indifférence
Seroit le prix ?

Vous êtes l'innocence même,
Vous endurez mille tourmens !
Vous, le Légiſlateur ſuprême,
Obéiſſez à des Tirans !
Vous vous ſoumettez aux ſupplices
Que méritoit l'homme pécheur,
Et nous cherchons les plaiſirs, les délices,
Quelle fureur !

Pour nous communiquer la vie,
S'offrant de nouveau ſur l'Autel,
Il s'immole & ſe ſacrifie
Pour la gloire de l'Eternel ;
Tout à la fois, Victime & Prêtre,
Sur cet Autel il nous apprend
A nous offrir, à conſacrer notre être
Au Dieu vivant.

Source toujours pure & féconde
Des ſaintes bénédictions,
Du plus haut des Cieux, dans le monde,
Son amour prodigue ſes dons ;

Il les répand comme un déluge
Sur le juſte & ſur le pécheur,
Il donne à tous, pour aſyle & refuge,
Son propre cœur.

Sous la douceur de votre Empire
Qu'on eſt heureux, qu'on eſt content !
Je m'y ſoumets, & je deſire
Y perſévérer conſtament ;
Dans la plus humble dépendance
Me ſoumettre à votre pouvoir,
Vous le prouver au tems de la ſouffrance,
Eſt mon eſpoir.

O Jéſus ! Sageſſe éternelle,
O ſaint amour ! ô divin feu !
Dont l'ardeur ancienne & nouvelle
Se nourrit dans le ſein de Dieu,
Pénétrez dans toutes les ames,
Faites-leur goûter vos douceurs ;
Et régnez ſeul, par vos divines flammes,
Dans tous les cœurs.

Jour de l'Epiphanie.

Air : *Port-Mahon.*

ETOILE éblouiſſante,
Ta lumiere vive & bienfaiſante
Rend notre ame contente,
Aujourd'hui tu nous vois
Sous tes loix, ſous tes loix, ſous tes loix ;
Prêts à ſuivre ton cours
Nous marcherons toujours ;
Tu nous feras connoître
L'endroit où réſide notre Maître,
En le voyant paroître,
Nous lui preſenterons
Tous nos dons, tous nos dons, tous nos dons.

De la Foi, cet hommage,
Eſt le plus ſimple & le plus ſûr gage,
Vous donner ſans partage
C'eſt ce qu'un Dieu jaloux
Veut de vous, veut de vous, veut de vous ;

Grande ſimplicité,
Profonde humilité,
Parfaite obéiſſance,
Simple aveu de votre inſuffiſance,
Malgré votre ſouffrance
Dites, plus réſolus,
Encore plus, encore plus, encore plus.

Alors les divins charmes
Guériront les plus vives alarmes,
Et bientôt de vos larmes
Naîtront mille douceurs
Dans vos cœurs, dans vos cœurs, dans vos cœurs;
Un Dieu compâtiſſant,
Sur vous s'attendriſſant,
Avec un ſoin extrême,
Pour vous prouver combien il vous aime,
Pour être aimé de même,
Il vous donne en ce jour
Son amour, ſon amour, ſon amour.

Un Dieu nous ſollicite,
A ſa rencontre allons au plus vîte,
Après cette pourſuite,
Nous ne marcherions pas
Sous ſes pas, ſous ſes pas, ſous ſes pas?

De ſa Croix, l'étendart
Brille de toute part ;
Dans la ſainte Milice
Nous ferons comme il faut l'exercice,
Jéſus, toujours propice,
Couronne du repos
Les travaux, les travaux, les travaux.

Quand à Dieu l'on ſe donne
Il nous ceint d'une belle couronne,
Qu'on ne cede à perſonne ;
Pour moi je ſens l'eſpoir
De l'avoir, de l'avoir, de l'avoir,
Fallut-il mille fois
M'attacher à la Croix ;
En comptant ſur la grace
Au Calvaire j'irai prendre place,
D'un Dieu je ſuis la trace
Et je n'y quitte plus
Mon Jéſus, mon Jéſus, mon Jéſus.

Fête du Saint Nom de Jéſus.

Sur l'air.....

JE l'ai dit mille fois, ô beauté que j'adore,
Et je vous le répete encore,
Que je mets mon bonheur à dépendre de vous ;

Je n'apperçois par-tout qu'erreur & qu'arrogance,
Je n'admire que la clémence
Du cœur de mon divin Epoux.

Le ſeul nom de Jéſus fait naître l'allégreſſe,
Sans lui je péris de triſteſſe,
Sans lui tous les plaiſirs ſeront inſuffiſans ;
Sans l'amour de Jéſus, il n'eſt rien de ſolide,
Ta volupté, monde perfide,
Ne peut contenter que les ſens.

Je préfere la Croix au plus beau Diadême,
Je ſçais combien mon Epoux l'aime,
Je l'embraſſe avec lui, je la porte à mon tour ;
Si je ſens ſous ſon poids murmurer la nature,
J'aime la peine que j'endure,
Elle m'eſt douce par l'amour.

Seule avec mon Epoux, dans cette ſolitude,
Il y fait ma béatitude ;
A mes deſirs propice, à mes regards préſent,
De l'imiter mon cœur ſe fait une habitude,
J'en jouis ſans inquiétude,
Jéſus parle, & mon cœur l'entend.

O l'aimable entretien ! ô le charmant langage !
Qu'il ranime bien mon courage !
Qu'il inſpire d'ardeur pour voler aux combats !

Ah ! que ſera-ce donc quand dans ſon héritage,
J'aurai l'éternel avantage
D'admirer ſes divins appas ?

Il nous appelle tous, avec quelle tendreſſe,
Il preſſe les hommes ſans ceſſe
De puiſer dans ſon cœur les plus riches tréſors !
Mais notre lâcheté le remplit de triſteſſe,
Pour de faux biens chacun s'empreſſe,
On voudroit le Ciel ſans efforts.

Que ne puis-je, ô Jéſus, venger un tel outrage !
Je détruirois ce qui partage
Les cœurs & les eſprits des mortels malheureux ;
Proſternés à vos pieds, dans un même langage,
Chacun vous rendroit ſon hommage,
Béniſſant le Maître des Cieux.

On entendroit par-tout votre ſainte parole,
On fouleroit aux pieds l'Idole,
Dont l'orgueil & l'Enfer ont dreſſé les Autels ;
Et mon Jéſus ſeroit aimé comme il doit l'être,
La loi de cet aimable Maître
Feroit le bonheur des Mortels.

Rien ne me touche plus déſormais ſur la terre
M'y regardant comme étrangere,
Mon cœur eſt inſenſible à tout ce que l'on fait
Ce changement, mon ame, eſt ſans doute un myſtere,
Dont l'éternité, toute entiere,
M'apprendra l'auguſte ſecret.

L'amour divin m'inſtruit, & par-tout m'accompagne,
Sur la plus aride montagne,
J'y cueille, ſi je veux, une riche moiſſon :
Il nourrit de ſes feux l'ame & la vivifie,
O charmante & céleſte vie !
Croiſſez ſans altération.

JOUR

DE LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

Paraphraſe ſur le Pſeaume, *Nunc dimittis.*

Air : *Agréable ſolitude.*

SIMÉON dans ſa vieilleſſe,
Attendoit de jour en jour

Que la divine Sageſſe
Parût en ce bas ſéjour ;
Cet heureux moment arrive,
Siméon voit le Sauveur,
Animé d'une foi vive,
Il chante de tout ſon cœur.

Mes yeux ont vu la lumiere
Que deſiroit l'Univers,
Je puis finir ma carriere
Et voir ſe briſer mes fers ;
Non déſormais la pouſſiere
D'aucun objet, quel qu'il fût,
Ne pourroit me ſatisfaire
Puiſque j'ai vu le Salut.

Nations, je vous convie
A révérer votre Roi,
Voici le divin Meſſie,
Reſpectez, ſuivez ſa Loi ;
Il vous trace la carriere
Qui doit vous conduire aux Cieux ;
La Croix devient ſa banniere,
Quelle eſt brillante à mes yeux !

Ses vertus feront célébres,
Tous recevront ſes bienfaits,
Il détruira les ténébres,
Il rétablira la paix ;
La terre changeant de face
Reconnoîtra l'Eternel,
Son fils dans ce jour efface
Tous les péchés d'Iſraël.

Honneur à chaque perſonne
De l'auguſte Trinité,
Qui chacun de nous couronne,
Et ce, pour l'éternité ;
Admirons dans le ſilence
Ses adorables attraits,
Méritons ſa bienfaiſance,
Publions tous ſes bienfaits.

MERCREDI DÉS CENDRES.

SUR LA MORT.

Air : *Un Chanoine de l'Auxerrois.*

JE penſe à la mort très-ſouvent,
Sans me troubler aucunement,

J'attends que l'heure ſonne ;
Celui qui prend ſoin de mes jours,
En doit déterminer le cours.
A lui je m'abandonne,
En ſes mains je mets mon eſprit ;
Repoſant alors dans mon lit,
Malgré la nuit
Et malgré le bruit,
Jamais je ne raiſonne.

Dieu me créa dans ſa bonté,
Il fera ma félicité
Si je lui ſuis docile,
Puis-je riſquer entre ſes bras ?
Qui pourroit arrêter mes pas ?
Son cœur eſt mon aſyle,
Je vais à lui par Jéſus-Chriſt ;
En vain l'Enfer me contredit,
Je ne crains rien,
Dieu ſeul eſt mon bien,
Par lui je ſuis tranquille.

Mes péchés ſont anéantis,
Jéſus en a payé le prix,
Sa Croix eſt ma quittance,
J'irai bien-tôt en paradis ;

Tous mes travaux ſeront finis,
Telle eſt ma confiance :
En attendant, ſouffrant pour lui,
Je répéterai ſans ſouci,
Qu'en mon Sauveur,
Et de tout mon cœur,
Je mets mon eſpérance.

Je vois déjà les Cieux ouverts,
Le Monarque de l'univers
Tient en main la couronne,
Et cet aimable Rédempteur,
Pour orner le front du vainqueur,
Vient lui-même en perſonne ;
Ce prix enflamme mon eſpoir,
Je voudrois ſur le champ l'avoir,
Mais à mes yeux
Rien n'eſt précieux
Que celui qui le donne.

A ſa droite je vois aſſis
Jéſus, ſon adorable fils,
Qui brûle de ſa flamme
Tous les Saints qu'il a couronnés,
Mais ils n'en ſont point conſumés ;

Elle nourrit leur ame,
Tous réunis, dans leurs concerts,
Chantent le Dieu de l'Univers ;
Publiant Saint,
Saint, & trois fois Saint,
Le Dieu qui les enflamme.

Quel eſt l'aſtre dont la clarté
Eſt ſi rempli de majeſté ?
Je reconnois Marie,
Oui ma tendre mere, c'eſt vous !
Je me proſterne à vos genoux ;
Chaque inſtant de ma vie
Ma voix ſe plaît à vous chanter
Mais ſur-tout je veux imiter
L'humilité,
La ſimplicité
De ma Mere chérie.

Dieu me répond avec bonté,
Je ſoutiendrai ta fermeté,
Ma fille prends courage ;
Veille ſur toi fidellement,
Et porte la Croix conſtament.
Ne crains rien de l'orage,
Quand on aime, rien n'eſt perdu,
A la Croix mon bonheur eſt dû ;

Nourris ta foi,
Et ſuivant ma Loi,
Aime-moi davantage.

JOUR DU VENDREDI-SAINT.

Air....

LA Croix de toutes parts, à mes yeux ſe préſente,
Loin de la fuir, je ſuis contente ;
Je l'embraſſe & la porte avec un grand reſpect.
Mon aimable Sauveur l'a ſi bien annoblie
Que mon ame eſt toute ravie
Des douceurs qu'offre ſon aſpect.

L'Epouſe de Jéſus, ſur la Croix ſe repoſe,
C'eſt pour elle un lit de roſe,
Qui ſans ceſſe répand un parfum excellent ;
Le feu du pur amour en conſume l'épine,
Rien n'inquiette & ne chagrine
Quand on la chérit conſtament.

Que ferois-je ſans vous, ô l'amie de mon ame !
A tout moment je vous reclame,
Je ſuis comme l'enfant qui craint de s'égarer ;

Ne me délaiſſez pas dans ma foibleſſe extrême,
Je ne crains rien tant que moi-même,
Et je ne puis m'en ſéparer.

Vivez, vivez en moi, détruiſez ma ſubſtance
Par une nouvelle naiſſance,
De la plus ſombre nuit faites ſortir le jour ;
Rien ne s'oppoſe à vous, parlez mon divin Maître,
Dans mon néant faites paroître
Les prodiges de votre amour.

Au milieu des revers mon ame ſe conſole,
Votre Croix & votre parole
Répandent dans mon cœur la plus tendre onction ;
Quand je ſens que l'ennui vient troubler la nature,
Votre fontaine toujours pure,
M'offre ma conſolation.

Avec docilité, je ſuis Dieu qui m'inſpire,
Dans les douleurs de mon martyre
J'eſpere en la bonté de mon divin Sauveur ;
Il ne ſouffrira pas que ſous mes maux j'expire,
Pour Jéſus je vis, je reſpire,
Et ſa Croix fait tout mon bonheur.

Puiſqu'il me faut reſter parmi les Créatures,
Je veux en ſouffrir les injures,
Et je n'y répondrai jamais qu'avec douceur ;
Les mépris me ſont dûs : ſi mon cœur en murmure,
Ah ! c'eſt là le cri de la nature
Que ne peut avouer mon cœur.

Le jour de Pâques.

Air : *D'une Fanfare.*

FAISONS ceſſer nos larmes,
Arrêtons nos ſoupirs,
Qu'à nos vives alarmes
Succedent les plaiſirs ;
Célébrons tous la gloire
Du Dieu mort ſur la Croix,
Pour chanter ſa victoire
Réuniſſons nos voix.

En vain peuple perfide,
Ton aveugle fureur
A, par un déicide,
Immolé ton Sauveur ;

En vain tu fais deſcendre
Son corps dans le tombeau,
C'eſt le moyen de rendre
Son triomphe plus beau.

La nature tremblante,
Le Soleil éclipſé,
Et la Lune ſanglante
Quand il eut expiré ;
Tout devoit te convaincre
De ſa divinité,
Mais rien ne pouvoit vaincre
Ton incrédulité.

Apprends-donc à connoître
L'Eternel, le Dieu fort,
Il a fait diſparoître
Les ombres de la mort :
Du ſein de la pouſſiere,
Ceint de ſa Majeſté,
Il renverſe la pierre,
Il ſort reſſuſcité.

Les ſoins, la vigilance
De tes braves Soldats,
Leurs armes, leur préſence,
N'arrêtent point ſes pas ;

Frappés de ſa puiſſance
Ils tombent à ſes pieds,
S'ils gardent le ſilence
C'eſt qu'on les a payés.

Au lever de l'aurore
Il ſe montre au Jardin,
Et Magdeleine adore
Son Epoux tout divin ;
Son tendre amour l'abbaiſſe
Aux pieds de ce vainqueur,
Ah Dieu ! quelle allégreſſe
Vient innonder ſon cœur !

Si l'un de ſes Apôtres,
De cette vérité
Qu'atteſtent tous les autres
Paroît avoir douté,
Le Dieu Sauveur qui l'aime
Pour animer ſa foi,
Lui démontre lui-même
Qu'il eſt ſon Dieu, ſon Roi.

A la troupe fidelle
Jéſus donne la paix,
Sa tendreſſe, ſon zèle
Répond à ſes bienfaits

Ils parcourent la terre
Pour annoncer ſon nom,
Elle croit toute entiere
La Réſurrection.

De ce profond myſtere
Nous ne pouvons douter,
Je le crois, & j'eſpere
Un jour reſſuſciter;
Le Ciel eſt la conquête
Où m'appelle mon Dieu,
Et mon ame s'apprête
A le voir dans ce lieu.

O céleſte Patrie !
Pour goûter ton bonheur,
Il faut qu'on crucifie
Son eſprit & ſon cœur ;
La Croix ſera l'échelle
Par où j'y monterai,
Vivant, mourant ſur elle
Bien-tôt j'y parviendrai.

JOUR DE L'ASCENSION.

DIALOGUE.

L'AME ET JESUS.

Air....

L'AME.

CE jour eſt un grand jour de fête,
Au Ciel, comme en cet Univers,
Jéſus a vaincu les Enfers ;
Que tout célébre ſa conquête,
Dans ces bas lieux
Tout comme aux Cieux,

Eſſayons de ſuivre ſa trace,
Qui conduit au divin ſéjour,
Elevons-nous par notre amour,
Il nous ſoutiendra de la grace ;
Quittons ces lieux,
Montons aux Cieux.

Eh ! que ferions-nous sur la terre
Sans Jésus, notre unique espoir?
Je craindrois que le désespoir
Ne suivît la cruelle guerre ;
De ces bas lieux
Montons aux Cieux.

JESUS.

Pour entrer au sein de ma gloire,
Où sont vos combats, vos lauriers ?
Couronnera-t-on les Guerriers
S'ils n'ont remporté la victoire ?
Sachez donc mieux
Priser les Cieux.

Aimez, faites cesser vos plaintes
Votre sort n'est point rigoureux,
Un cœur qui souffre est trop heureux,
Puisque je dissipe ses craintes ;
Aimez ma loi,
Et suivez-moi.

L'AME.

Je suis soumise à votre empire,
Je vous demande une faveur

C'eſt d'habiter dans votre cœur ;
Que votre amour toujours m'inſpire ;
C'eſt mon deſir
Et mon plaiſir.

JESUS.

Vous voulez la meilleure place,
Conſultez-donc mieux mon amour ;
Pour habiter ce beau ſéjour,
Qu'il faut de pureté, de grace !
Penſez-y bien,
N'omettez rien.

L'AME.

Je n'attendrai rien de moi-même,
Mais j'eſpérerai tout de vous ;
Vous êtes mon Roi, mon Epoux,
Mon Sauveur, mon bonheur ſuprême :
Mon Dieu, mon tout,
Mon Dieu, mon tout.

Vous êtes mon Pere & mon Maître,
Mon principe & ma ſeule fin :
Oui, je remets en votre main,
Mes biens, ma vie, & tout mon être ;
Mon cher Epoux,
Je ſuis à vous.

JOUR DE LA PENTECOTE.

Sur l'amour de Dieu.

Air . . . . .

AMOUR divin, quand tu m'anime,
Je veux devenir ta victime,
De ton ardeur j'éprouve le transport,
Et vers les Cieux je prends l'essort;
Mais hélas ! si tu te retire,
Je ne trouve en moi que langueur,
Tout pour moi devient un martyre,
Tout afflige mon foible cœur.

Amour, amour, mon divin Maître,
Si tu ne veux bien-tôt paroître,
En me faisant éprouver ta douceur,
Je vais expirer de douleur;
Amour, laisse briller ta flamme,
Dissipe cette obscurité,
Amour, cher Epoux de mon ame,
Fais cesser sa captivité.

Pour

Pour toi j'abandonnai le monde,
Je quittai ce séjour immonde
Pour mériter un asyle en ton sein ;
Mépriſant le reſpect humain,
Je t'ai pris pour mon ſeul partage
Et je n'ai point d'autre plaiſir ;
Tu me verrois dans l'eſclavage,
Sans penſer à me ſecourir !

La choſe me paroît étrange,
En Tyran mon Epoux ſe change.
Lorſque ma voix pénétre juſqu'aux Cieux,
L'amour devient ſourd à mes vœux ;
Je ne puis ſonder ce myſtere ;
Amour, amour, ah ! malgré tout,
Quoique tu me ſois ſi ſévere,
Je veux te ſuivre juſqu'au bout.

Jour de la Fête-Dieu.

Air : *Tous les Bourgeois de Chartres.*

LA cloche nous appelle,
Volons avec ardeur,
Témoignons notre zèle
A ſuivre le Sauveur ;

Nous marchons sur vos pas
Mon adorable Maître ;
Près de vous l'on n'est jamais las,
On goûte vos divins appas,
Vous nous faites renaître.

Oui, j'irois pour vous plaire,
Au bout de l'univers ;
En pourrois-je trop faire
Pour le Dieu que je sers ?
Nous devons en ce jour
Eprouver sa clémence,
Faisons au Sauveur notre cour ;
Dans nos cœurs ranimons l'amour
Et la reconnoissance.

Dieu, je suis convaincue,
Qu'en la procession,
Vous jetterez la vue
Sur ma pauvre maison ;
Embrasez tous les cœurs
De ma chere famille,
Vous en bannirez les froideurs ;
Et vous répandrez vos ardeurs,
Sur-tout, sur votre fille.

Nous emprunterons des Anges,
Et les cœurs & les voix ;
En chantant vos louanges
Nous dirons mille fois,
A ceux qui n'aiment pas
Votre bonté ſuprême ;
D'ici retirez-vous ingrats,
Peut-on dédaigner les appas
Du Sauveur qui nous aime ?

Sur le Sacré Cœur de Jéſus.

Air : *Folies d'Eſpagne.*

J'AIME Jéſus par-deſſus toute choſe,
De ſon amour il veut bien m'animer ;
C'eſt dans ſon cœur que le mien ſe repoſe,
Et j'apprends là, comment je dois l'aimer.

Rien n'eſt plus doux, je mettrai mon étude
A pénétrer dans ce ſéjour charmant ;
Si l'on venoit troubler ma ſolitude
J'éprouverois le plus cruel tourment.

On m'a cauſé les peines les plus rudes,
En m'éloignant de vous, ô mon Sauveur ;

Eh ! laiſſez-moi frivoles Créatures,
Aimer Jéſus, me perdre dans ſon cœur.

Vos biens, ſujets aux vers comme à la rouille,
Ne peuvent faire ici bas mon bonheur ;
Prenez, pillez, partagez ma dépouille,
Et laiſſez-moi conſidérer ce cœur.

De tous les dons j'y trouve l'excellence,
La Majeſté m'étale ſa grandeur ;
De la bonté j'y fais l'expérience,
Je trouve tout dans cet aimable cœur.

Cœur de Jéſus, vous êtes mon empire,
Je ne recherche autre choſe que vous ;
Uniſſons-nous, mon ame ne deſire
Qu'un même cœur pour elle & ſon Epoux.

Sur une hymne du Sacré Cœur de Jéſus.

Sur l'air : *Vous n'avez pas le bel uſage.*

QUE cet objet me ſemble aimable !
Approchons-nous avec ardeur,
De l'amour au centre ineffable
Allons embraſer notre cœur ;

Eſt-il un plus charmant empire ?
Soumettons-nous y dans ce jour,
Dans ce Royaume on ne vit & reſpire
Que par l'amour.

Il eſt la ſource de la joie,
Multipliez-vous mes deſirs ;
Heureux le Chrétien qui ſe noye
Au torrent des chaſtes plaiſirs !
Point de douleur, point de triſteſſe,
Tout rit dans cet aimable cœur,
Toujours en paix, on éprouve ſans ceſſe
Le pur amour.

Voici le cœur du Fils unique
Du puiſſant Monarque des Cieux,
Qu'avec ardeur chacun s'applique
A le louer à qui mieux mieux ;
Ce Paſteur, cet ami ſincere,
Brille plus que l'aſtre du jour,
Qu'il nous conduiſe à la vive lumiere
De ſon amour.

Ames dévotes & ferventes,
Qui ſoupirez après ce cœur,
Venez, venez ſaintes amantes,
Vous en connoîtrez la douceur ;

Le Roi du Ciel & de la gloire
Ne vous demande pour retour,
Que d'augmenter l'honneur & la victoire
De son amour.

Splendeur de la gloire du Pere,
O cœur qui sauvez les humains !
Faites que d'une ardeur sincere
Nous répondions à vos desseins ;
O Cœur, notre unique espérance,
Nous répéterons tour à tour,
Nous chérissons moins votre récompense
Que votre amour.

C'est cet amour qui vivifie,
Qui vous retient sur nos Autels,
Il vous cache dans cette Hostie
Pour nourrir les foibles mortels ;
Je deviendrai votre conquête,
Je suis à vous, & sans retour,
Ainsi je veux célébrer votre fête
Divin amour.

FIN.

BV 4502 C6 ptie.2
Combes des Morelles, Perette Marie de
Oeuvres spirituelles de Madame de Combes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 10 01 25 06 005 6